
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 · 1878

ARSÈNE ALEXANDRE



LES ANNÉES DE CAPTIVITÉ DE BEETHOVEN

PRÉFACE DE ROBERT DE FLERS
de l'Académie Française

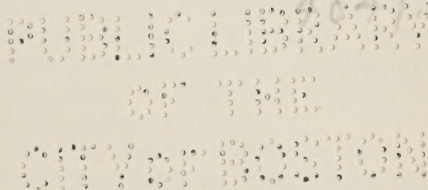
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

LES
ANNÉES DE CAPTIVITÉ
DE BEETHOVEN

Arsène ALEXANDRE

LES ANNÉES DE CAPTIVITÉ DE BEETHOVEN

(1819-1827)



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain, 108

1927

Mon cher Arsène Alexandre,

Depuis les longues années que nous nous connaissons, je vous ai entendu, l'autre jour, pour la première fois, prononcer une phrase dépourvue de tout sens commun. C'est à moi d'ailleurs que vous l'adressiez, cette phrase. La voici : « Voulez-vous me faire le plaisir d'écrire une brève préface pour *Les Années de captivité de Beethoven* ? » Oh ! voyons, mon cher ami ! Pensiez-vous donc que j'aurais l'audace d'évoquer, après tant d'écrivains désignés pour une pareille tâche, et avant vous-même, l'immortelle et pure figure de celui qui, muré dans sa surdité, n'entendait plus que son génie ? Seulement, il est beaucoup plus malaisé d'écarter une proposition déraisonnable qu'une proposition raisonnable. A celle-ci on a le loisir d'opposer des arguments judicieux et réfléchis, tandis qu'à celle-là, on ne peut que répondre : « C'est fou ! » Or, lorsque, à propos de n'importe quel projet, on s'écrie : « C'est fou ! », il est clair qu'on est tout près de l'accepter.

Et puis, mon cher Arsène Alexandre, on ne vous résiste pas. On aperçoit en vous tant d'impérieuse douceur et de bienveillante résolution, qu'on ne songe pas à se dérober. Vous avez su, dans votre talent et dans votre personne, réconcilier ces deux vieilles ennemies : la passion et l'amabilité. C'est une alliance puissante et redoutable. Il est si rare qu'un homme passionné soit aimable. Quand vous frappez à sa porte, il ne fait que l'entr'ouvrir et, s'il arrive que vous ne soyez pas l'objet de sa passion, ce dont vraiment vous ne sauriez vous vexer, et que vous n'ayez aucun rapport avec elle, il vous la ferme au nez, cette porte, en vous disant mille sottises. Nul n'ignore, mon cher Alexandre, que vous avez fait vœu de servir la beauté partout où vous l'aper-

cevez. Mais je crois bien que la passion qui vous domine, c'est la ferveur, c'est la volonté de faire partager aux autres vos admirations et vos enchantements. Au bénéfice de cet apostolat, vous excellez à mobiliser toutes les forces de la persuasion et vous n'ignorez pas qu'une amabilité souriante et renseignée est une précieuse alliée de première ligne. J'ai assisté souvent à vos offensives pour convaincre les illettrés du beau, lorsque vous en rencontriez quelqu'un. On en rencontre tout le temps. Vous débutez par de prudents travaux d'approche. Vous ne refusez point de faire quelques concessions, vous admettez que tel artiste, en telle occasion, a été un peu loin, qu'il a dépassé les disciplines mêmes de son esthétique. Ceci fait, vous plaidez la cause de l'originalité et vous expliquez comment, pour s'affirmer sur tel terrain, il faut d'abord qu'elle le dépasse, qu'elle aille trop loin, comment, en art, la nouveauté doit s'accompagner d'audace. Enfin, si toutefois j'ose m'exprimer ainsi, vous rassurez votre client. Mais à peine devinez-vous qu'il commence d'être gagné, qu'il s'échauffe, que sa routine s'amollit, que ses préjugés deviennent friables, aussitôt vous le saisissez à bras le corps et, négligeant désormais toutes fines adresses, vous le forcez d'ouvrir les yeux en pleine lumière. Parfois, votre patient se sauve éperdu, mais, le plus souvent, il reste auprès de vous, croit en vous, regarde et admire avec vous. Ce sont ces jours-là, mon cher ami, que vous recevez votre meilleure récompense et que vous connaissez votre joie préférée.

Et maintenant, voulez-vous me permettre, selon le rite académique, de vous apprendre les principaux événements de votre carrière. Vous êtes né à Paris. Vous avez fait d'excellentes classes au lycée de Versailles et, après des collaborations intermittentes à l'*Evénement*, au *Paris* et à l'*Eclair*, vous êtes devenu définitivement, dans notre chère maison du *Figaro*, l'éminent et brillant titulaire de la rubrique artistique. Depuis cette date, vos « Salons » ont fait autorité et leur longue série sera, dans l'avenir, un document indispensable aux historiens de l'art. Cela, c'était votre labeur de chaque jour ; mais vous y ajoutiez le travail de chaque année, auquel nous devons de remarquables ouvrages

sur Honoré Daumier, Barye, Donatello, Raffaëlli, Jean Carriès, Monet, sans compter une grande quantité de préfaces — vous en avez fait vous aussi — d'histoires de l'art et de numéros spéciaux de revues, consacrés à Puvis de Chavannes, à Toulouse-Lautrec, à Rodin, à Jeanniot, à Zuloaga, etc. Mais vous avez voulu parfois vous distraire de cette tâche, grâce à laquelle vous avez édifié une œuvre considérable où votre sincérité, votre bonne foi et votre goût éclatent à chaque page. C'est ainsi que vous avez écrit des romans, dont vous avez publié quelques-uns et, entre autres, *Bertha et Roda*, auquel une curieuse donnée et une forme personnelle assurèrent une renommée choisie. Et combien il serait injuste d'oublier les livres clairs et colorés que vous avez dédiés aux petits enfants et dont les seuls titres semblent sonner l'heure de la récréation : *Dansons la capucine, Piképikécomegram, Les Fées en train de plaisir, Les Compagnons de la Marjolaine*. De ces soins charmants et puérils, voulez-vous que nous passions, sans transition, à votre carrière administrative ? Il serait permis de supposer, étant donné que vous n'avez jamais encouru de vos chefs le moindre reproche, que vous avez toujours été un fonctionnaire ponctuel et sans initiative. Eh bien ! cette supposition serait vaine, car, conservateur du Palais de Compiègne, vous en avez remanié de fond en comble et enrichi les collections, et, nommé inspecteur général des musées des départements, vous avez apporté dans cette mission des méthodes d'activité inédites.

Je ne crains point d'affirmer la parfaite exactitude de ce rapide *curriculum vitæ*. Je juge convenable, d'ailleurs, de vous indiquer mes sources, cette révélation dût-elle vous laisser pantois. Figurez-vous que j'ai retrouvé, dans un de nos dossiers du *Figaro*, un feuillet manuscrit, signé Arsène Alexandre, qui porte, en tête, cette indication : « Notes pour ma nécrologie ». Ne m'en veuillez pas, mon cher ami, si j'en ai fait un usage un peu gai.

Robert DE FLERS
de l'Académie Française.

TABLE DES MATIÈRES

LES ANNÉES DE CAPTIVITÉ DE BEETHOVEN

LES « CAHIERS DE CONVERSATION »

> Captif dans sa surdité, dans son entourage et dans sa pensée !

Les ouvrages des critiques et historiens allemands tels que L. Nohl, Frimmel, Kalischer, Volkmann et de l'Américain Thayer, après les premières publications des souvenirs sur Beethoven par ses contemporains et amis intimes, Wegener, Schindler, Breuning ; les remarquables livres, chez nous, de Wilder, de Chantavoine, de Hevesy, de Prod'homme, enfin les admirables études de Vincent d'Indy et de Romain Rolland ne semblent rien avoir laissé à récolter après eux.

Mais on peut toujours trouver du nouveau dans son œuvre chaque fois qu'on la réentend. Telle est la vertu de ces grands trésors de l'esprit humain. Pourquoi, de même, dans une certaine mesure, fût-elle minime, ne réussirait-on pas à découvrir ainsi un rien de nouveauté dans le portrait d'un tel homme ? Il ne se passe point d'année que quelque peintre ou sculpteur n'interprète à sa façon le puissant visage. L'écrivain, surtout s'il apporte non point son interprétation personnelle, mais un regain de documents, ne se croit pas interdite une pareille recherche.

Enfin, il est toujours tentant et bienfaisant de faire un pèlerinage. Celui-ci devient particulièrement émouvant l'année du centenaire de la mort. Nous en retrouvons aujourd'hui les éléments dans des notes prises quelques années avant la guerre. Nous avions eu alors, au cours d'un voyage d'études dans les musées, l'occasion, longtemps souhaitée, accueillie avec joie, de lire à la Bibliothèque de Berlin les *Cahiers de conversation*, ces calepins de quelques « gröschen », au papier grossier et jauni, sabrés des questions, discussions, petits et grands drames, méchancetés, hommages que tous

les visiteurs, amis, indifférents, parents pires que les indifférents, écrivaient « pour se faire entendre ».

Quelle impression l'on ressent lorsqu'on tient entre ses mains, lorsque l'on déchiffre et transcrit ces dialogues où presque toujours une seule voix alterne avec un silence qui fut la parole même du maître... mais que nous « entendons » à notre tour, car il n'est pas toujours impossible de le traduire ou de le déduire tout au moins de ce qu'il a formellement exprimé !

Quel témoignage de huit ans d'une aventure sans pareille dans l'histoire innombrable des arts ! Pêle-mêle, les mesquineries ou les bons mouvements des personnages, leurs aveux involontaires, les comptes de ménage, et quel ménage ! Les annotations fougueuses de Beethoven lui-même dans ses moments de chagrin ou de colère, les quelques esquisses et pensées (que la critique a complètement relevées et commentées) jetées par hasard sur ces carnets en dehors de ceux qui étaient spécialement réservés au travail musical ; tout cela revit, s'anime, se presse dans une évocation à la fois de la vie viennoise, raffinée et futile, et de la vie morose, confinée et maladive, du créateur magnifique d'accords qu'il conçoit et que lui seul ne perçoit pas !

Sans doute ces émouvants cahiers avaient été, depuis Schindler, son familier, qui pensait en avoir tiré l'essentiel, constamment piochés et passés au crible par les érudits allemands et quelques écrivains français qui la plupart du temps en avaient extrait le sens, tout en laissant beaucoup de la lettre.

Mais Schindler, tout en accomplissant à sa façon un devoir de biographe et d'apologiste de la première heure, avait trop souvent songé aux petites rivalités entre les gens de l'entourage et lui-même. Respectueux, pieux même, mais borné, il aurait considéré comme une profanation la publication de détails familiers ou désolants qui, sans amoindrir notre culte, ont pour nous quelque saveur et qualité expressive. Puis, il faut le dire, « il n'est pas à la hauteur », on le verra ; enfin, héritier de ces cahiers, il en mutila des parties, ce que nous ne pouvons point lui pardonner.

Quant aux critiques allemands, leurs amples travaux

n'ont pas, il s'en faut, été tous traduits en notre langue. Il est difficile de se procurer leurs ouvrages devenus très coûteux et rares.

Ceux des éminents musicographes français que nous avons cités sont dans toutes les mains et ce serait prétention autant qu'inutilité de tenter autre chose que de griffonner des notes et remarques dans leurs marges.

Mais ce n'est même pas cela que nous avons voulu faire, rien de tout cela. Ni un portrait interprété comme ceux des artistes annuels ; ni une histoire ; ni un dépouillement méthodique de documents ; ni certes, un essai de plus, d'esthétique musicale.

Dans un champ aussi immense et aussi fécond que la vie et l'œuvre de Beethoven, il reste toujours, même après que la moisson est depuis longtemps engrangée, des brindilles à glaner, négligées, mais non négligeables, car rien ne l'est de ce qui a pu concerner un homme aussi grand.

Nous ramassons bien quelque caillou sans valeur, aux campagnes historiques, quelque fragment de marbre ; nous cueillons, pour la retrouver dans un livre, desséchée mais toujours évocatrice, une fleur ou une feuille ; de même que de l'éclat de pierre posé sur notre table de travail, notre imagination reconstruit le temple.

Il y avait, à travers les onze mille pages de ces cent trente-six Cahiers, beaucoup de ces glanes, assez même pour faire une gerbe et qui ne rentraient pas dans le plan des supérieures monographies. On verra, au surplus, que *même par la couleur,* elles offrent des différences avec la touche des tableaux les plus connus et consacrés.

De ces menues reliques cependant nous n'avons pas voulu faire un tableau nouveau, mais plutôt un cadre pour celui des dernières années de Beethoven, un repoussoir qui ne fait que mieux valoir sa lumière.

Cette vie, que nous ne prenons que de 1820 à 1827 (l'année 1819 sur laquelle s'ouvrent les cahiers de Berlin, ayant trait surtout à l'histoire complètement racontée, du procès gagné par Beethoven pour obtenir la tutelle de son neveu), cette vie, disons-nous, est devenue casanière et restreinte. Elle ne se passe plus guère qu'entre les murs d'un logis viennois

modique et assez malsain, avec quelques échappées de campagne, aux eaux de Baden, à Hetzendorf, ou bien à la villa de son insupportable frère Johann, le pharmacien parvenu.

Le monde ne le requiert plus. Son infirmité, son humeur indépendante, justement ombrageuse, et, disons le mot, sa grandeur, ont créé un éloignement progressif entre lui et une aristocratie artiste mais frivole et assez versatile, musicalement, pour balancer entre lui et Rossini, ou pire.

Il a renoncé à l'amour, presque à son souvenir.

C'est véritablement le lion en cage.

Harcelé par des parasites, des intrigants ou des imbéciles, rarement visité par une admiration sincère, désintéressée (et, au moins, de quelque valeur) ou moins fréquemment encore par quelqu'une de ces apparitions jeunes, gracieuses, capables d'apporter de la fraîcheur à ses fièvres, de faire naître un sourire parmi ses méditations sublimes ou ses tragédies domestiques, il s'achemine à travers des maladies, des opérations, des soucis et des écœurements, vers la mort, en prodiguant les plus grandioses de ses bienfaits à l'humanité : la *Missa Solemnis*, la *Neuvième Symphonie*, le quatorzième quatuor, les dernières sonates !

Ainsi s'élève-t-il, dans le silence, vers un autre monde que celui, matériel et mesquin, où il est condamné à vivre. Cette nuit des sons pour lui seul est lumineuse. Il ne sera distrait de sa pensée, de ses harmonies intérieures que par ces bavardages écrits, ces commérages quotidiens, ces détails de ménage qui ont pendant huit ans laissé leur trace plus édifiante encore qu'oiseuse, au long de ces cahiers évocateurs.

On a pu, nous l'avons dit, y retrouver même de belles amorces de sa pensée musicale et philosophique. Mais ce n'est que le prosaïque fardeau, le trivial supplice, que nous avons ici recherchés. L'entourage plutôt que l'homme, l'entrave que l'inspiration, le médiocre humain et non le divin.

Aussi ne verrez-vous dans le relevé des traits les plus expressifs de toute cette banalité — et expresssifs à force de banalité même — Beethoven prendre que très rarement lui-même la parole. Nous avons simplement indiqué de temps en temps par quelques points, interrogateurs ou véhéments,

le mouvement du dialogue lorsqu'il s'anime. Vous devenez notre collaborateur et vous pouvez soit remplir les blancs, soit interpréter autrement les rares réponses que nous nous sommes permis de formuler pour la clarté de la scène.

Comme tout ce que sa main avait inscrit d'important a été recueilli et publié, nous gardons seulement, pour un bref intermède, le *memento* noté par lui, de ses curiosités scientifiques ou littéraires et de certains accessoires de sa vie.

Le reste constitue une saisissante valeur de contraste avec la « divine frénésie » qu'il a voulu communiquer aux hommes.

C'est ce contraste qui pourra peut-être donner aux artistes quelque courage. Leurs épreuves et leurs soucis ne seront jamais, par rapport à leur œuvre, dans une relation aussi disproportionnée. Il règne aussi une assez curieuse opposition entre l'immensité de sa vie intellectuelle et les petites jalousies, les petites intrigues des artistes qui croyaient vivre de son temps.

Enfin la douloureuse tragédie de celui qui avait cru pouvoir reporter sur un enfant tout l'amour qu'il avait naguère voué à l'« Immortelle Bien-aimée », à la « Bien-aimée lointaine », à la fantasque inspiratrice du soi-disant « Clair de lune » et *tutte quante*, est une des glanes importantes de notre gerbe. Non point que ce drame ne soit pas connu dans son ensemble. Mais, suivi pas à pas et préparé par une observation du neveu Karl, plus minutieuse qu'elle ne pouvait et ne devait l'être dans les études d'ensemble sur toute la carrière et l'œuvre de Beethoven, il apportera quelque falot mais poignant intérêt de document humain.

Maintenant, vaille que vaille de leurs gestes et de leur verbiage, que fassent leur entrée les fantoches autour de la statue du dieu !

LES ILLUSIONS DÉÇUES DU PÈRE ADOPTIF

Le plus grand des drames de cœur de Beethoven, et certainement le plus long à la fois et le plus cruel est l'histoire de l'adoption et de la tutelle de son neveu Karl, le fils de son frère, Caspar-Anton, mort en 1815.

L'« Immortelle Bien-aimée » a peut-être été successive, ou même multiple, puisqu'on hésite entre plus d'une de celles qui ont animé sa vie sentimentale. On a pu, d'autre part, déduire de sa timidité passionnée, de l'austérité de ses principes de morale et même de maux auxquels il a été de bonne heure en proie qu'une tragique virginité est le secret de son génie. Ce ne serait pas le seul exemple de cette virginité sur les sommets. Rien cependant ne confirme assez une telle hypothèse pour qu'il ne soit pas un peu pénible de ne pas se borner à l'allusion. Ce qui peut être sublime risque de provoquer, aux dépens de ceux que nous admirons, le sourire de ceux à qui le don de l'admiration totale est refusé.

Mais ce qui est certain c'est que le rôle d'un père adoptif, la mission de former un enfant rare, d'en faire un grand homme, héritier de son grand nom, enthousiasmèrent Beethoven, l'exaltèrent à un point que rien dans sa vie familiale ou amoureuse n'avait pu encore atteindre.

Cet enfant de neuf ans au moment où commença le drame, est disputé par l'oncle à une mère peu digne avec une incroyable véhémence. Tout ce qui le concerne dans les premiers cahiers respire la fièvre des procès, l'indignation contre la mauvaise adversaire, la *Reine de la Nuit,* comme l'appelle sardoniquement Beethoven, mais moins mélodieuse que celle de Mozart.

« *Sie ist eine Canaille,* s'écrit-il à lui-même. Son voisinage seul empoisonne le garçon. D'après mon opinion il ne pourra jamais se développer dans son atmosphère. Le meilleur est

si j'ai en main le pouvoir de... » [phrase interrompue ou illisible, suivie de la célèbre moralité de Kant :]

« La loi morale en nous et le ciel étoilé au-dessus de nous. »

Il est inutile ici de revenir sur les débats du procès de tutelle. Ils sont dans les biographies et la correspondance. Nous prenons le cahier au moment où, ayant eu gain de cause, Beethoven commence son tragi-comique calvaire de « père sans épouse » et d'éducateur mal récompensé.

Il a confié l'instruction du petit Karl à un certain Blöchlinger, élève de Pestalozzi. Assez drôle d'instituteur que celui-là et exagérément porté au commérage, si l'on en juge dès le début par ce qu'il inscrit sur le cahier nº 20.

— L'autre jour, il m'a semblé voir que la Beethoven était enceinte. *Ce serait heureux* (!) parce qu'on aurait une nouvelle base pour dire à Karl que sa mère a mené une vie immorale, ce qu'il a pu aussi observer lorsqu'il était chez elle.

La délicatesse même d'un pédagogue dans cette façon de soustraire un enfant à une influence d'ailleurs malsaine !

— J'ai dit aussi à Karl qu'elle a fait de la prison et je l'ai laissé juger si cela était bon.

Et pour rendre tout à fait heureux le pauvre père adoptif :

— Le garçon sera tout à fait gâté par la paresse. Si seulement *on pouvait le forcer* à apprendre quelque chose de bon !

Nous ne savons pas ce qu'aurait pu penser l'illustre Pestalozzi de cette méthode éducative, mais son disciple manque de doigté. Du reste, à une autre visite, il donne une note plus consolante.

— C'est encore un enfant ; je suis sûr qu'il vous aime beaucoup, qu'il comprend ce que vous faites pour lui, autant que peut le faire un enfant de son âge.

La servilité envers les parents va assez bien avec la rudesse envers les enfants chez ces sortes de maîtres.

Cela semble avoir au début affolé le petit Karl. Il écrit, répétant les paroles d'un des familiers de son oncle (Oliva, croyons-nous) :

— Il dit que je suis perdu si tu retires ta main de moi (etc.).

La correspondance avec Ginnastatio de Rio, qui succéda à Blöchlinger, montre que dans la famille de cet éducateur,

Karl trouva plus d'intelligence et plus de bienveillance familiale grâce à la jeune fille de la maison.

Qu'est-ce en somme que ce caractère envers lequel les uns se sont montrés d'une sévérité à la Blöchlinger et que d'autres ont cherché à rendre sympathique, ce dont les blâme M. Vincent d'Indy dans sa belle et sévère *Vie de Beethoven* ?

Au début, c'est un enfant qui a visiblement été cahoté, terrorisé, à qui on a rendu sa mère indigne de sa tendresse, et qui « n'en mène pas large » dans les premiers temps devant la terrible affection de son oncle, éperdu de rude amour paternel. Mais sa nature est assez aimable ; il a du bon vouloir ; il *s'applique* ; il aime à parler des progrès qu'il fait ; à discuter les mérites de ses maîtres ; il fait étalage de son petit savoir tout neuf, avec enjouement :

— Les anciens Grecs n'ont pas pensé comme cela, écrit-il.

— Dès lundi, je serai auditeur en philosophie ; je te prie de me traiter en conséquence.

Il répète, vaille que vaille, ce qu'il a entendu dire, de façon plus ou moins opportune.

— Si tu avais autant de sens des affaires que Gœthe, tu ferais fortune.

En attendant son tuteur passe l'inspection : « Pourquoi les cheveux de l' « auditeur » sont-ils bouclés ce matin ? »

— Ils sont tout en boucles ce matin parce que je les ai lavés.

Beethoven, forcé à l'économie, impose un manteau qui pourra bien faire encore une saison. Il apporte une sollicitude inquiète et inexpérimentée à ces détails en même temps qu'aux lectures par lesquelles il pourra faire du jeune homme un héros de Plutarque.

Mais cela n'a pas été parfois sans heurts, et quoique le mot ne soit jamais écrit, sans larmes (de part et d'autre peut-être ?) En automne 1823, Karl, âgé alors de dix-sept ans, écrit cette lettre de raccommodement assez touchante et que nous croyons inédite, en tout cas peu connue. Elle est un joli épisode du drame :

« Mon cher père, tu peux être persuadé que la douleur que je t'ai causée me fait plus de mal qu'à toi-même. L'angoisse

m'a rendu sobre. Je ne comprends qu'à présent ce que j'ai fait. Mais s'il me fallait penser que tu crois que j'ai fait cela avec intention, je serais inconsolable. C'était dans l'ivresse. Si tu me pardonnes, je te promets de ne plus boire une goutte de vin, pour ne pas venir encore dans un tel état. Mais que tu puisses avoir une pareille idée de moi m'afflige extrêmement. Quel homme serais-je si je pouvais avoir la moindre intention de te faire de la peine ? Pardonne-moi pour cette fois (etc., etc.). Pardonne-moi encore, je t'en prie. »

On se représente les scènes, les souvenirs que Beethoven retrouvait soudain, des effets de l'ivresse dans la maison paternelle. Est-ce que cette frasque est un avertissement pour l'avenir ?.... L'émotion dans le pardon accordé... Effet curieux ou enchaînement d'idées, quelques répliques plus loin, le jeune garçon écrit :

— Il faut bien le chercher, le tombeau de Mozart (sans doute laissé à l'abandon).

En enfant élevé dans la ville essentiellement musicale et théâtrale de Vienne, il tient à apporter à Beethoven une foule de petites nouvelles dont il entend parler au « Gymnase ». Mais ces nouvelles sont les unes assez oiseuses, les autres peu faites pour l'égayer ou lui plaire.

En celle-ci faut-il voir encore un de ces obscurs avant-coureurs qui déposent dans l'esprit une hantise d'abord légère et reviennent avec force à l'heure fatale ?

— L'acteur Küstner s'est suicidé.

— Parce qu'un engagement au Burg Theater ne s'est pas fait.

[— .....]

— Ici (à Vienne) le suicide n'est pas si fréquent qu'à Paris. Au Palais-Royal, si on a perdu au jeu, on n'a qu'à monter un étage plus haut pour acheter un pistolet.

Il parle aussi d'un jeune homme qui vient de perdre au jeu l'argent qui lui était confié.

Quoi qu'il en soit, deux ans après, de singuliers rapprochements se feront dans notre esprit. En attendant, le caractère frivole, mais l'esprit assez éveillé, sinon toujours adroit, donne la note principale.

— J'ai rencontré Rossini. Il m'a salué très amicalement. Il désire te parler.

— Rossini est enrichi par ses opéras. Tu devrais, toi aussi, en écrire. (Dieux ! De combien de *tu devrais* Beethoven fut-il persécuté par ses proches et ses amis !)

Conversations philosophiques parfois :

— Je voudrais avoir ton opinion sur ce qui se passe après la mort, les récompenses, le châtiment...

[— .....]

— Mais alors comment le juste est-il dédommagé ?

[— .....]

— Toi tu seras aussi (« comme moi » évidemment) un *juvenis* jusqu'à ta soixantième année.

Il est incontestable que, malgré les événements tragiques, les heurts de caractère, les colères justifiées ou non de Beethoven, les bavardages insignifiants même de Karl, il apporte de la gaîté dans cet intérieur, du mouvement, du bon vouloir. On le verra fréquemment essayer de se rendre utile en apportant des renseignements pratiques (une machine acoustique permettant d'écouter de côté ou directement ; « elle se fait ronde, ovale ; il s'en fabrique de différentes formes... »). Il interviendra souvent dans les orages innombrables qu'occasionnent les cuisinières chez ce terrible vieux garçon d'oncle ; nous en verrons des exemples burlesques ou navrants, selon qu'il vous semblera. Enfin il ne manque pas, lorsqu'il pense que cela plaira à Beethoven, de déblatérer contre l'autre oncle, le fameux Johann, « le Frère » et il ne manquera point de causticité ni de sens caricatural.

En somme, un raté futur peut-être, mais un esprit assez ouvert. Un jour il s'occupera de prosodie avec le musicien et ne parlera pas bêtement de la différence d'accentuation entre la prose et les vers. Un autre jour il formulera des opinions politiques « raisonnables ».

— Le vieux Jahn (célèbre spécialiste en matière d'éducation gymnastique) vient d'être arrêté.

[— .....]

— Mais ces Jahn et toute leur couvée sont dangereux pour tout État. (Comme l'on ne voit pas de réplique qui laisse supposer un avis de Beethoven, nous ne saurions con-

clure de cette petite conversation, ainsi que M. d'Indy, que le puissant esprit n'était point le « révolutionnaire » de quelques écrivains).

Autres échantillons d'informations au jour le jour, entremêlées de puérilités, çà et là dans les cahiers :

— Toute la ville sait que tu as reçu un piano Broadwood.

— Moschelès a joué ta *Fantaisie* pour attirer l'attention du public sur les sons de cet instrument. (Ceci le 15 du mois de décembre 1823, anniversaire de Beethoven et occasion de protestations d'affection et de reconnaissance. « Mais je ne sais pas, dit-il, si c'est le 15 ou le 17, parce qu'on ne peut se fier au document de baptême ».)

— On dit que Chérubini est devenu fou (!) parce que l'opéra d'un autre (?) a été préféré au sien.

[— .....]

— Mais à présent il n'est plus fou. » Puis, diversion :

— Tu ne te rases pas bien.

— J'ai, comme tu sais, une disposition naturelle pour le génie ; il m'est donc très facile d'entretenir des conversations intéressantes. (Suit une anecdote d'une parfaite platitude.)

— J'ai lu un article dans un journal musical où l'auteur te compare au mont Blanc, et lui-même à une petite colline ; toi à une cathédrale immense et lui à une modeste église de village.

— Le copiste (Schlemmer, que nous allons bientôt revoir) dit qu'il peut recopier trente feuilles de Rossini par jour, et de toi seulement six. (Ce qui ne surprendra nullement ceux qui ont vu un manuscrit de Beethoven.)

Mais nous pouvons laisser de côté ces bavardages sans fin. Ils auront suffi à dessiner le caractère point haïssable, mais sans profondeur et sans discernement, de l'adolescent. Nous touchons (en 1824) aux événements graves qui causeront l'effondrement du rêve paternel de Beethoven. Les rapports vont bientôt prendre le ton de la réprobation de la part du tuteur, de l'indocilité, presque de la rébellion de celle du pupille. L'occasion : le trop d'attachement de Karl à un de ses camarades, nommé Niemetz. C'est Beethoven lui-même qui écrit, cette fois, pour donner plus de poids à la semonce.

« Je suis mécontent du choix de ce tien ami. La pauvreté, c'est vrai, mérite de la sympathie, mais pas sans exceptions. Je ne voudrais pas lui faire tort, mais c'est pour moi un hôte fastidieux. Il manque absolument aux convenances que doit observer tout jeune homme et homme bien élevé. En outre j'ai déjà pensé qu'il est plutôt d'accord avec la ménagère qu'avec moi. Enfin j'aime le calme ; la chambre est trop étroite pour plusieurs. Je suis constamment occupé et lui ne m'inspire aucun intérêt. Tu as encore un caractère bien faible. »

Karl réplique :

— On connaît quelqu'un quand on a étudié quatre ans avec lui ! Nous nous ressemblons de caractère et d'inclinations. S'il ne te plaît pas, tu es libre de le renvoyer, mais il n'a pas mérité ce que tu dis de lui !

B. — Je le trouve incivil et vulgaire. Ce ne sont pas des amis pour toi.

K. — Je ne changerai pas d'ami ! Alors ce serait le signe de cette faiblesse de caractère que tu me reproches à tort... Parmi tous les élèves de Blöchlinger, il est le seul qui m'ait adouci la tristesse du pensionnat. Je lui dois de la gratitude...

B. — Tu es encore incapable de discerner.

K. — C'est inutile de discuter sur un caractère. Je ne changerai pas de conviction jusqu'à ce que je me croie moi-même un mauvais sujet.

N'est-il pas remarquable, en dehors du tour même de cette querelle, qu'elle soit écrite tout au long par les personnages, au lieu que nous ayons à deviner les paroles du grand sourd ? C'est tout à fait exceptionnel dans les cahiers. C'est, semblerait-il, la situation bien connue de ces adversaires intimes qui sentent leurs rancunes trop vives pour se parler, comme redoutant les éclats de leur voix, et se renvoient des écrits autant par colère que par un reste de ménagements. Mais ici, c'est l'exception qui donne la physionomie de la scène.

Le douloureux débat recommença quelques pages plus loin, toujours à propos de cet ami Niemetz. Mais cette fois sur un ton un peu moins respectueux de la part de Karl :

« Beethoven n'était pas forcé de le recevoir, après tout. Il devait le renvoyer tout de suite. Quant à son ami, il est trop fier pour mendier d'être reçu... », etc.

Puis, y a-t-il eu apaisement ? Est-ce une allusion à un raccommodement antérieur ? Aux psychologues de s'exercer sur cette réplique qui suit un peu plus loin l'orage et qui, de toute façon montre la tendresse de Beethoven pendant, ou après les plus rudes moments :

— Tu m'as embrassé près de la fenêtre. J'ai bien vu aussi que tu regardais à la fenêtre quand je suis sorti.

Karl a même de bons mouvements au milieu de tous ces tiraillements. Au cours d'une conversation sur le choix d'une carrière, il déclare :

— Je voudrais n'être pas dispensé de ta tutelle tant que tu vivras.

Mais il est visible qu'il a vivement déçu Beethoven dans ses rêves de le voir continuer glorieusement le nom. Nous en trouvons le témoignage dans cet entretien. Karl compare les professions du professeur, du commerçant « qui se fait sa position lui-même », du banquier, du négociant en gros, etc. Puis il lâche un secret plus ou moins adroitement amené. Il voudrait « faire le commerce des objets d'art à Londres ».

— J'ai dit à Schlesinger (l'éditeur) que tu avais pour cette idée, que « le frère » t'avait déjà soumise, une telle aversion que l'on n'avait plus osé t'en parler. Schlesinger a répondu : « Si pourtant votre oncle donnait son consentement et si vous étiez disposé à faire cela, je serais charmé de vous conduire à Paris où vous trouveriez les relations nécessaires. Vous vous établiriez bientôt ; une petite somme suffirait...

[— ..... !] (Karl bat en retraite :)

— Je te dis cela pour montrer combien on s'intéresse à moi par amour pour toi. *Pourtant je pourrais bien faire concurrence à Schlesinger* (!) Qu'est-ce que cela lui fait ? Il est riche à plus d'un million.

[— ....]

— Pour tout autre ce serait peut-être difficile, mais *avec ton nom je réussirais*. [Tout à fait la chose à dire !]

[— Reproches d'une autre nature, fréquentation de brasseries sans doute.]

— Je ne suis pas un petit enfant que tu puisses tromper avec de pareils *Nothlage*. Personne ne peut dire qu'on m'ait jamais vu là, car je n'y ai jamais été qu'avec toi-même.

Autre proposition tout aussi agréable au maître que la précédente :

— Pour éditer tes œuvres, il vaudrait mieux que ce soit quelqu'un de la famille, car il n'est pas juste que les autres gagnent tant avec tes ouvrages. [Faut-il penser que Karl, à ce sujet, se fait un peu l'écho ou le porte-parole du « Frère », commerçant dans l'âme, rien que commerçant, et qui est si souvent revenu à la charge sur cette question d'édition des œuvres fraternelles ?]

Vers la fin de juin 1825 la crise s'aggravait. Beethoven avait résolu de loger son neveu hors de chez lui. On imagine combien cette décision avait dû le faire souffrir, et Karl lui-même ne l'avait pas accueillie avec joie :

— Je ne comprends pas pourquoi je ne puis pas rester chez toi. Ce serait cependant meilleur. Ce qui est arrivé n'arriverait plus à présent. Tout reste en secret et je reprendrais ce que j'ai négligé. Ma situation actuelle te donne du souci, mais ce n'est pas nécessaire. Même si Eskelès (banquier chez qui Karl fit un court stage) est occupé, il fait attention à moi, il lit avec moi, éclaircit mes doutes et je suis toujours rentré à temps à la maison, s'il n'y a pas des courses inattendues et forcées, comme l'autre jour. Je me prépare pour l'hiver et je passerai les vacances chez toi.

Beethoven demeura ferme, à la romaine, et le copiste Schlemmer fut payé pour fournir à Karl le logement et la pension. Cela n'empêchait pas ce dernier de venir fréquemment donner des nouvelles de ses progrès. « J'aime mieux que tu t'informes toi-même, puisque les professeurs savent chaque jour si je ne viens pas, les noms étant notés », — ou apporter quelqu'un de ses habituels papotages : « Le dompteur Van Aken a failli être mangé par ses lions. » (Il existe une gravure du temps qui représente ce fameux dompteur assis sur un tigre ; il ressemble, mais vaguement, à Beethoven.) — Ou enfin se disculper en présence de Schlemmer d'avoir découché de chez le logeur, qui l'atteste en ces termes :

— Je peux vous assurer sur mon honneur qu'il n'a jamais

découché et que son chapeau de paille est toujours là (?) et qu'il va au lit de très bonne heure. Et il ne peut pas se livrer au jeu parce qu'il est toujours soit à la maison, soit à l'École. Depuis qu'il est à la maison il s'est amélioré. Il a dit aujourd'hui qu'il n'était pas content de son corépétiteur.

Sur la qualité et la sincérité de ce certificat, nous pouvons avoir des doutes, car Schlemmer paraît vouloir trop prouver ; ces doutes d'ailleurs ne seront que trop justifiés par la catastrophe qui est à présent toute proche. Comme bien souvent, elle est précédée d'un temps d'accalmie et de fraîcheur. Nous relevons encore quelques paroles gentilles, au cours des entretiens de l'été.

— Cortez était un des plus grands hommes qui furent et seront, et il avait comme toi des ennemis. [Suit une phrase même assez délicate sur la grandeur et l'infortune de son oncle.] « Tout sort de toi-même, tandis que les autres compositeurs, même de génie, entendent et se souviennent toujours un peu des autres. »

D'autres idées un peu moins heureuses, mais bien intentionnées pour flatter l'oncle en dénigrant un peu son critique acharné, le pourtant génial Weber.

— Il a commencé trop tard... Mylord (Mylord Falstaff, le violoniste Schuppanzig) se souvient qu'il a été naguère appelé à Breslau comme Kappelmeister. Alors on s'étonnait qu'un homme sans talent musical eût été appelé à une aussi haute situation. Mylord le croyait aussi stupide. Plus tard c'est seulement à Prague qu'il commença à étudier. Il avait l'avantage d'être en relations avec des poètes et des savants qui lui ont appris à penser. Il pensait bien, mais le génie...

[— . . . . .]

— Un sujet comme celui du *Freischütz* ne peut pas être gâté par un compositeur médiocre. [Serin !]

Passons des pages.

* * *

Une conversation a lieu en ce moment entre Beethoven et son confident Carl Holz sur divers sujets. Elle est interrompue et soudain... (page 31 du cahier 52, août 1826) quelqu'un est venu, bouleversé...

HOLZ. — Je vais aller à la police.

[B.....]

— Il doit cependant être cherché de chez nous. (Sens littéral. Holz veut sans doute dire qu'il vaut mieux épargner à Beethoven la visite que la police ne manquerait pas de faire chez lui.)

[B.....]

— Il ne passera pas l'examen.

[B.....]

HOLZ. — Faut-il faire venir Schlemmer ? [Il y va.]

Schlemmer arrive :

— En bref l'affaire (écrit-il dans son charabia, sous les yeux de Beethoven haletant), parce que je sais déjà que vous êtes au courant par M. Holz. J'appris aujourd'hui que M. votre neveu voulait se tirer un coup de bistole (*sic* !) au plus tard jusqu'à dimanche prochain (!) et la seule chose que j'avais pu savoir, c'est que c'était à cause de dettes ; mais je crois que ce n'est vrai qu'en partie. Il confesse aussi que c'est à cause de ses péchés d'autrefois. J'ai cherché s'il y avait des préparatifs, mais j'ai trouvé dans son armoire un bistole chargé, puis de la poudre et du plomb. Je vous avertis (il est bien temps !) parce que vous êtes son père. Le bistole est entre mes mains.

[— ... !... !]

— Traitez-le gentiment, sans cela il se désespère.

[— ... !... ?]

— Je suis payé jusqu'au mois actuel, mais pas le mois d'août.

Après que nous avons entendu cet imbécile, nous n'avons qu'à laisser se succéder les interlocuteurs de Beethoven, l'assistant dans sa course affolée à travers Vienne à la recherche du suicidé. Telles que nous allons les transcrire elles sont assez éloquentes et les vides qui les séparent, interjections, questions, cris de douleur du pauvre père adoptif indigné, il semble que nous les entendions.

HOLZ. — Qu'est-ce qu'il y a à faire ?

UN AUTRE. — Ce n'est pas son écriture, mais tout est payé jusqu'à la fin de juillet.

HOLZ. — On en trouvera encore bien d'autres.

Continuons sans mentionner, sauf indications précises, les noms des personnages, pendant les recherches en divers lieux.

— Il ne pourra plus rester ici, maintenant.

— Il était impossible de l'empêcher. Il a dit à Schlemmer qu'il allait seulement chercher ses cahiers chez un ami tandis que moi je partais avec Reisser. Je lui ai dit que ne je pouvais pas attendre plus d'un quart d'heure.

— Il vous aurait échappé tout aussi bien qu'à moi.

— Je crois que s'il voulait vraiment se faire du mal, personne n'aurait pu le retenir.

— Il pourrait reprendre les examens jusqu'au 5 septembre au plus tard.

On trouve des comptes à cet endroit. Puis continuation des témoignages :

— Il a dit : « Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? Pourquoi m'empêcher ? Si je ne peux pas aujourd'hui, je le ferai plus tard.

Schlemmer, de nouveau. — Je le ferai décharger. (Le bistole, toujours à propos vraiment !) La patronne avait le second. Je n'étais pas à la maison quand on l'a trouvé.

Le même. — M. Holtz m'a dit : « Pourquoi l'ai-je quitté des yeux ? »

Le même. — Pour ses effets, je noterai tout et je vous communiquerai la liste un de ces jours.

Holz. — Il n'y serait pas arrivé. Si c'était sa résolution arrêtée, il ne l'aurait confiée à personne, surtout à une femme bavarde.

— Il n'y a pas d'huile. (Dans la lampe ; le soir est venu ; on n'y voit pas.)

[— . . . . . ?] Ici la question se devine sans peine.

— Peut-être même une princesse de théâtre.

— Nous saurons chez Blöchlinger où demeure Niemetz. Puis nous irons chez le commissaire de police pour qu'il cite ce garçon-là.

— Une fois vous lui aviez envoyé le Hufland (un traité de médecine) avec des remarques de vous. Il protestait. (S'agirait-il de soupçons sur des raisons « secrètes » du suicide ?)

— Toute sa conduite envers vous n'était qu'un tissu ininterrompu de mensonges.

— Quelle heure est-il à présent ? (La montre de Beethoven est devenue une relique historique).

[— . . . . . ?]

— Le sang maternel.

Ils sortent.

— C'est ici que demeure Niemetz.

— Il n'y a personne à la maison.

— On n'a pu dire que Niemetz demeurait Landstrasse, six maisons plus loin que l'église.

— Allons-y. » (*Fahren wir* : ils sont en voiture. Toute cette course est pleine d'hésitations, de temps perdus. Pourra-t-on rencontrer ce Niemetz ? Quand vient-il chez lui ? Enfin le voici. On n'en peut pas tirer grand'chose.)

— Rarement. (Niemetz n'est pas un jeune homme d'intérieur.)

— Schlemmer allait chez vous.

— Où est la lettre de votre frère ?

— Le second pistolet était aussi chargé.

[— ?]

— On l'a vu avec elle à la porte de Carinthie.

[— Quand « la chose » a-t-elle eu lieu ?] demanda Beethoven.

— Le jour même où il est venu chez vous, et de bonne heure.

Autre décor.

— Allons-nous d'abord chez sa mère, ou à la police ?

[— . . . . .]

— Elle croit fermement qu'il a des dettes.

— . . . . .

Chez la mère, mais simplement sans entrer, pour savoir si Karl est chez elle.

— Il n'est pas ici.

— Un autre nous indiquera, probablement.

On se rend au commissariat.

— C'est aux bureaux du district qu'il faut vous adresser.

— . . . . .

— Porte-t-elle des boucles d'oreille ?

— Un *Gehrock* doublé de soie.

— *Kragen* (un collet).

— Pas de montre.

— Je ne sais pas la maison.

— 191 près du Regenbogen (de l'Arc-en-ciel) à gauche.

— Rendons-nous donc chez la mère.

— .....

— Il est deux heures et demie.

— Je crois qu'à présent il nous faut aller à la maison. De là vous enverrez chez Schlemmer. Après le dîner nous irons là...

Mais nous ne pouvons suivre plus longtemps cette course exténuante. Le cahier ne nous en révèle pas plus. Tout d'un coup, la page tournée, c'est Karl qui a la parole !

Et c'est en ces termes qu'il accueille les douloureuses remontrances et questions de Beethoven :

— Eh bien, oui, maintenant, c'est arrivé !

[— .....]

— Le Dr Smetana, s'il est ici. Seulement un chirurgien discret.

[— ... !]

— Ne me tourmente pas en ce moment avec tes plaintes. C'est vrai. A l'avenir tout s'arrangera.

— Elle a envoyé chercher un médecin, mais il n'était pas chez lui.

Beethoven écrit parlant à la mère de Karl : « Quand est-ce arrivé ? »

La mère. — Il est arrivé à ce moment. Le cocher l'a apporté d'un rocher (le rocher où romantiquement Karl s'était blessé) et l'a conduit ici.

[— ..... ?]

— Baden.

[— ..... ?]

— Dans les bains.

La mère. — Je vous prie de dire au médecin qu'il ne le fasse pas savoir ; on viendrait tout de suite le prendre ici et il pourrait arriver le pire. (On ne badinait pas à Vienne sur le crime de suicide.)

[— .....?]

— Sur le côté gauche, il a une balle dans la tête.

Holz revenant de faire la commission. — Seulement en bref : qu'il viendra tout de suite.

— Il veut vous servir, et avec grand plaisir.

— Mais tout comme Dögl qui est très habile et qui mérite beaucoup de confiance, il ne veut pas le compromettre. Il viendra seulement si Dögl croit nécessaire d'avoir une consultation avec lui. (Les réserves habituelles des médecins quand un confrère a déjà été appelé.)

Holtz continue à s'occuper de tout, à répondre à tout ; nous le voyons aller et venir, agir pour Beethoven désemparé.

— Il n'y a personne ici.

— Karl a besoin de linge.

— Le cocher demande à être payé pour son expédition de Baden. Quinze florins.

— Déjà quatre heures.

— J'ai beaucoup de confiance en ce médecin.

— Non, il ne sera pas nécessaire d'avoir Smetana.

[—. . . . ?]

— Il a dit : « Si seulement il voulait cesser ses reproches ! »

— Il voulait se tuer dans la Helenenthal, sur un rocher. (Nous verrons plus loin, par une aventure de Caroline Unger, qu'Helenenthal est décidément le décor propice à tous les genres de romans.)

Beethoven ici cherche sans doute des circonstances atténuantes pour son neveu. Holz répond :

— Un bel honneur !

[— . . . . . ?]

— Parce que la police doit toujours être renseignée par le médecin. J'irai moi-même après dîner et on apprendra ce qu'il en peut résulter de conséquences fâcheuses pour lui.

[— Qu'est-ce qu'il peut lui arriver ?]

— Peut-être une citation, ou une réprimande.

Beethoven ne saurait se rassasier de détails.

— Il m'a quitté hier pour aller en ville ; il s'y est acheté de nouveaux pistolets et il est allé à Baden.

— S'il avait eu encore les vieux pistolets, il serait mort sûrement parce qu'ils avaient plus du double de charge.

Holz jusqu'ici s'est occupé de tirer son maître d'angoisse de son mieux ; mais il ne tient pas autrement à prendre la défense de l'écervelé.

— Son ingratitude, mais elle est claire comme le soleil ! Pourquoi voulez-vous encore le garder ?

[— . . . . . ?]

— Une fois soldat et sous la discipline la plus sévère, si vous voulez encore faire quelque chose pour lui, vous pouvez lui faire tenir une petite allocation par mois.

Beethoven pense, s'il ne le dit en ces termes, en soupirant : « Il mangera bien mal le pauvre garçon ! »

— Du pain de seigle.

— Il s'endurcira. [Holtz ajoute : « Aux cadets. — Toujours mieux. »]

Mais la conversation prend encore un autre tour, par l'apport d'une « pièce à conviction » que nous ne connaissons pas, du moins à présent, mais qui pourra bien être de la même nature qu'une certaine lettre, pas très belle, dont il sera question plus tard.

— Doutez-vous encore ? C'est un document singulier.

— La mère ? Elle disait toujours : « Qu'est-ce qu'en dira le bon Niemetz ?

— A votre place je renoncerais à la tutelle. Le magistrat lui donnerait un autre tuteur.

Tout cela, autant de coups d'épingle, ou de poignard pour la sensibilité de Beethoven, à de telles heures d'accablement, tous ses nobles projets en ruine, toute sa tendresse en déroute. Nous avons tenu à transcrire la plus grande partie de tout ce qui lui fut dit, répondu, conseillé alors, tout en nous rendant fort bien compte que ces paroles sont l'accompagnement inévitable de tout banal drame de ce genre. Mais il s'agit de Beethoven, d'un pathétique naufrage d'âme. Sa présence donne à tout ce dialogue une exceptionnelle grandeur d'émotion. L'on voit le sourd épier les visages, on comprend le père avide de détails, encore prêt à un retour de sollicitude que ses familiers s'efforcent de combattre (pour son bien ? pour leur profit ?) ; on entend toutes les paroles qui séparent chacune de ces répliques zélées, indifférentes ou cruelles. Et c'est cela que nous avons jugé pénible et beau de traduire en scène tout au long, plutôt que de le résumer en quelques lignes, comme dans les biographies proprement dites.

Holz devient dès ce moment infiniment moins généreux.

— Quand vous vous en êtes allé, il a dit : « Si je pouvais ne plus le revoir ! »

— Mais il n'y a pas que moi qui pouvais m'en apercevoir. C'est toute la ville qui savait que vous vous étiez sacrifié pour lui.

— Vous auriez dû le chasser depuis longtemps.

Ils causent du drame d'hier et de souvenirs plus éloignés, à table, en mangeant du canard.

— Est-ce que la vie d'autrui peut compter pour celui qui n'a pas de respect pour la sienne ? (Il est permis de supposer, sans calomnier Holz, qu'il entend par là que Karl se souciait peu de la vie de Beethoven lui-même.)

— Je survins quand il vous avait pris à la poitrine. (Cela a pu aller jusque là ? Beethoven a l'air de ne pas vouloir s'en souvenir.)

— C'était dehors, près de la porte. (Flatteries et excitations, là-dessus, ne s'arrêtent plus.)

— Quand je disais : « M. de Beethoven », tous tombaient à genoux !

— Lorsque j'ai raconté hier à Reisser qu'on avait trouvé des pistolets chez Karl, il a dit : « Ce méchant gamin ! Ce héros de comédie ! »

— Si la mère étant une courtisane publique et le fils un criminel comme suicide, on aide encore de tels vauriens, on deviendra la risée générale.

Le généreux Holz revient de la police, porteur de cette indication : « On le réprimandera sévèrement et on le mettra en surveillance. »

[BEETHOVEN. (*Question rétablie.*) — Et lui, que dit-il en ce moment ?]

— Il a dit qu'il arracherait son appareil si on lui parlait encore de vous. (De plus en plus réconfortant.)

SCHLEMMER *se présente.* — Niemetz est venu chez moi hier avec plusieurs lettres. Il y en a aussi une pour vous qu'il apportera aujourd'hui. Il les a reçues de Baden.

... Beethoven songe, il se souvient de ce qui avait occasionné une des premières grandes disputes. Il écrit : « Une nuit au Bock Ball... Deux nuits sans dormir à la maison. »

... Il s'écrie encore, en phrases hachées, presque incohérentes, comme en sanglots entrecoupés : « Plus qu'aucun père. — Miroir. — Logement de Schmerling. Rasoir. — Que Holz parle avec le médecin. — De Konitzer et Baillot (le violoniste), 2e édition Peters *in* Bureau de musique. — Dans la folie. — Il y avait cette chaleur ! — Depuis son enfance il avait des maux de tête... » Le reste est à demi effacé (pas par lui ! Par son factotum que nous connaîtrons amplement, Schindler !).

UN ENFANT qui vient faire une commission parle des idées de suicide que Karl avait toujours. (Tout le monde le savait, jusqu'aux enfants, sauf Beethoven !)

Il manque encore quelques consolations de Holz. En voici :

— Le bruit court que c'est vous qui vous êtes tué.

— Schuppanzig en est malade !

Toutefois il rassure un peu ; il était temps !

— Il ne sera pas relaxé sans avoir passé un examen de religion, et avant qu'on soit bien sûr qu'il n'y aura pas de récidive.

SCHLEMMER. — Il n'a pas dit du mal (de vous), mais il s'est plaint de ce qu'il avait toujours des ennuis.

Et voici, à la fin, SCHINDLER que l'on n'avait pas vu depuis le commencement du drame. Il est effaré :

— Quand est-ce arrivé ? Il est bien à plaindre ! Plus, le malheureux, que s'il était mort !

— C'est seulement pour vous que j'ai peur, et que vos chagrins et vos soucis soient redoublés.

Il donne, ce qui n'est pas difficile, une note plus humaine.

— On ne peut pas espérer de sa part une grande amélioration, car, hélas ! il a beaucoup d'intelligence, mais il est guidé par de mauvais principes.

Puis, avec Holz, un duo de papotages qui recommencent, n'en finissent plus, entremêlent la conduite de la mère, les fugues de Karl, etc.

Une visite, après tout cela, à l'hôpital. La personne qui accompagne Beethoven avec force compliments et courbettes lui reproche respectueusement de donner un trop fort pourboire à la garde-malade.

Le moment est touchant, en vérité ! Beethoven, avec une

délicatesse infinie, et surmontant sa plus grande aversion, écrit TRÈS LISIBLEMENT à Karl afin que personne ne l'entende :

— Si tu as un chagrin secret, découvre-le moi par ta mère. »

De quel regard cela dut être accompagné : mais nous n'avons pas la réponse.....

Comme le burlesque se mêle toujours au douloureux, Schindler éprouve ici le besoin de disserter, et les *Psychologist*, les *Consequenter*, l'exemple de Brutus, etc., émaillent son discours. Seulement, est-ce le *Consequenter* de la terrible supplication qu'il a devinée, ou par simple instinct ? Il prémunit le maître toujours prêt à un mouvement magnanime.

— Prenez garde que la mère ne se rapproche de vous à cette occasion. Cela vous causerait des ennuis plus tard.

Il y en a encore de longues pages. Mais Karl est à ce moment hors de danger, et il n'est plus question que de travailler à sa régénération. Holz, qui a des solutions et des réponses pour tout, propose un prêtre évangéliste. Il se chargerait de le fournir.

Désormais, non sans cicatrice, et non sans crainte de nouvelle blessure, les relations devaient reprendre une allure plus paisible. Il ne restait au maître pas beaucoup plus d'un an de vie, une année hachée de maux, d'opérations, de préoccupations de testament !

Karl le soigne. On dirait que rien ne s'est passé ; et l'on entre dans le détail des misères humaines.

— La bonne a dit que tu as bu de l'eau toute la nuit.

— Le barbier va venir tout de suite avec le remède.

Beethoven était extrêmement friand de bonne crême ; ce goût revient fréquemment dans ses *memento* de ménage. Karl se préoccupe de lui en procurer.

Entre temps l'ami de jeunesse, Breuning, est venu assister son vieux grand ami. Il y a des repos, pendant lesquels on s'occupe beaucoup du départ de Karl pour le régiment, de son uniforme, de son shako, des frais de voyage : « A partir d'aujourd'hui je reçois tout du régiment. » Breuning a été l'intermédiaire auprès du colonel de Stutterheim. On ne parle pas moins de la fameuse bague envoyée par le roi de

Prusse. Karl propose un modèle de remerciements et d'excuses de ne pouvoir, pour cause de maladie, les apporter en personne à Sa Majesté.

La veille du nouvel an, au lit de Beethoven, le petit Breuning, avec son précepteur, vient, comme Karl apporter ses vœux. Le vieux Breuning, à son tour est malade.

Karl est heureux, malgré un petit incident relatif au repas que Beethoven aurait dû donner l'ordre de porter à sa pension, de lui offrir ses souhaits. Il est garde-malade empressé..., mais puisque « le Frère » est là pour veiller, il demande à s'absenter un instant « pour aller voir jouer *Le Roi Lear* ». Shakespeare et Beethoven ne pouvaient qu'être d'accord pour donner la permission ; mais cet accès de déférence filiale était un peu tardif...

Et malgré tout ce qui s'était passé, tout ce qui s'était dit et ressassé, les deux familiers ennemis revenaient de temps à autre sur la damnable conduite de Karl, Schindler exhortait Beethoven « à ne pas se montrer trop indulgent » envers lui ; Holz ne le comparait à rien moins qu'à Carl Moor, des *Brigands* de Schiller !

Le corépétiteur Klaps a beau calligraphier à l'encre que Karl « pouvait encore passer les examens et qu'il avait toujours une bonne conduite à l'école ». Il n'a pas plus tôt le dos tourné que Holz remet les choses au point : « Klaps a toujours dit que Karl ne pourrait pas faire l'examen, étant toujours au café. » Longue discussion sur ce qu'on pourra faire de lui. Le Frère avait trop raison de dire qu'il voyait de mauvaises femmes. Il a trop joué, trop bu, etc. Il avait de l'intelligence ? Oui, pour combiner ses escapades. Le commerce ? Ce sera la même chose : dans le commerce les jeunes gens n'ont pas de surveillance. Ah ! si vous voulez toujours consulter son inclination, il choisira infailliblement la profession qui lui permettra de satisfaire ses passions... (Généreux amis !)

Et cette belle discussion, parfaite pour calmer la fièvre d'un malade, avait été précédée de la *citation*, par Holz, d'une lettre de Karl à son ami Niemetz, dans laquelle il lui demandait « où il en était avec sa déesse ; s'il la verrait bientôt ; s'il l'embrasserait bien » ; et qui contenait ces deux

phrases délicieuses : « Je t'écris en hâte de peur d'être découvert par le vieux fou », et : « Quand te reverrai-je, moi créature misérable ? Aie pitié de moi, et si cela ne te gêne pas, écris-moi quand je peux te trouver », etc. Pour compenser l'effet désastreux de cette citation, Holz, il est vrai, apportait une recette rêvée contre la surdité : « du brou de noix bouilli dans du lait de vache ; quelques gouttes dans l'oreille chaque jour » !

Nous avons écrit : *citation* et non *lecture*. La distinction importe. Pourquoi Holz aurait-il longuement transcrit sur le calepin cette lettre, s'il pouvait prouver au grand tourmenté qu'elle avait été écrite ? On cherche la lettre ; « on ne la trouve pas sur le moment », on en transcrit le sens.

Nous insistons d'autant plus sur cette suggestion que précisément, dans un cahier antérieur, mais à peu de mois de distance, Karl avait lui aussi, mais pour le bien cette fois, visiblement employé le même subterfuge.

Holz venait de parler de la *Messe* de Cherubini, en faisant un éloge très mitigé : « Le *Crucifixus* et le *Sepultus* ont plu, ainsi que la *Marche du Couronnement*, qui n'en fait pas partie. Il cherche le grandiose dans le fracas des instruments à vent. »

Là-dessus Karl intervenait.

— Cherubini a écrit que tu avais jugé sa *Messe*, quoique sans te connaître, d'une manière bien flatteuse pour lui, mais que ta bienveillance n'égalait pas l'admiration avec laquelle il avait lu ta grande *Messe* dédiée à Louis XVIII. On ne pourrait désirer plus ardemment que lui de voir encore d'autres modèles du genre tomber de ta plume. »

Or, nous savons que Cherubini ne se soucia aucunement de Beethoven, qu'il ne lui accusa pas réception de la lettre admirative de son génial confrère, et prétendit même ne l'avoir jamais reçue. S'il avait écrit celle que nous venons de lire, pourquoi Karl ne l'aurait-il pas montrée avec une joie consolatrice ? Si elle était publiée dans quelque journal, il n'était pas moins facile d'apporter le numéro. Mais il eut ce jour-là, lui qui d'ailleurs avait eu, enfant, de jolis mouvements, l'intuition que Beethoven, toujours plus porté à se montrer crédule au bien qu'au mal, en éprouverait un moment de plaisir.

Ce qui confirme encore ce raisonnement, c'est que dans un des derniers entretiens entre l'oncle et le neveu, que nous ont conservés les cahiers celui-ci l'engageait « à lire plus exactement » une certaine lettre « afin de juger par lui-même ». Au reste, voici quel était ce passage, qui n'est point d'un mauvais esprit.

— Tu devrais lire plus exactement la lettre afin d'avoir ton propre jugement au lieu de t'en rapporter à l'insatiable avidité de ton frère. Tu dois aussi considérer combien d'autres moyens il peut y avoir pour gagner de l'argent à Londres. Neate m'assure que tu reviendrais avec une somme qui te mettrait à l'abri pour ta vie entière.

[.....]

— Haydn aussi est allé à Londres, dans sa cinquantième année, et il n'était pas aussi célèbre que toi.

Après ces dernières effusions affectueuses, derniers froissements. Karl, d'après ses censeurs eux-mêmes, « fera un bon soldat ». Beethoven est déchargé de sa tutelle par Breuning. « La vie d'un artiste n'était pas compatible avec celle d'un tuteur. » Cette situation semble avoir émancipé moralement Karl vis-à-vis de son oncle. Il se montre beaucoup plus ombrageux et sensible quant au trop libre parler sur sa mère. La chose vaut d'être citée.

— Je ne veux plus rien entendre de mauvais sur elle ! Je n'ai pas à la juger. Je suis encore pour quelque temps ici ; je veux lui adoucir une partie de ce qu'elle a souffert pour moi. On ne peut parler d'une mauvaise influence : le temps a été trop court (où je suis resté avec elle). En aucun sens, je ne me montrerai pas plus froid que je n'ai été jusqu'ici envers elle. Qu'on en fasse ce qu'on veut !

Cette vive réponse est interrompue par une petite digression sur une affaire de ménage, un achat de riz ; puis elle reprend.

— Mais il est tout naturel qu'elle se soucie de moi ! Quant à mon séjour chez elle, fais donc ce que tu peux pour que je puisse m'en aller vite. Il va sans dire que cela ne nous empêchera pas de nous voir aussi souvent que tu veux.

Beethoven en revenait néanmoins d'autre fois sur ses reproches. Karl (on pourrait presque dire : patiemment) se disculpait quant à son sérieux, son application, sa conduite,

bien d'autres choses. « Il en avait lui-même gros sur le cœur. » Et l'instant d'après, il daubait sur le Frère; racontait des futilités, une histoire d'assassinat, l'arrestation d'une bande de voleurs; donnait des détails sur la mort de Weber « que son *Oberon* avait épuisé », sur son voyage à Londres « où il avait paru, d'après le sérieux de son visage, avoir plus de réflexion que de génie ». Enfin ce racontar d'une parfaite puérilité, mais amusant tout de même :

— Au restaurant du *Sauvage* les garçons te croient baron. L'un disait à son camarade l'autre jour : « Vite, des assiettes pour le baron Beethoven ! »

Et maintenant nous pouvons laisser le pauvre garçon, à tout prendre, suivre sa destinée qui sera sans gloire. Un orphelin, dans un milieu douteux, puis entre des mains sublimes, mais rudes et maladroites par trop d'amour, de caractère gentil, mais faible, aurait pu faire pis encore, tout porteur qu'il était d'un des plus grands noms (dont il ne méconnaissait point la valeur). On pourra, comme les familiers ne s'en privèrent point, lui faire grief de n'avoir pas assisté aux derniers moments d'un père adoptif (malgré les avertissements peut-être tardifs, la longueur ou la lenteur de communications, l'imprévu même de la mort). Mais il était venu peu de temps avant cette mort. Il prenait plaisir à faire savoir que le colonel de Stuttenheim l'avait reçu avec bienveillance, qu'il lui avait donné sa parole d'honneur qu'il n'avait pas de liaison amoureuse et qu'il avait alors reçu un certificat. Avec un entrain juvénile, il donnait toute sorte de détails sur son entrée au régiment. Beethoven avait tout pardonné. Schindler lui-même, brave homme au fond, malgré ses solennités, ses moralités, ses *consequenter*, conseil-seillait ainsi son maître en train de faire son testament.

— A mon avis, vous pouvez instituer Karl votre légataire universel. Son bon oncle ne pourra pas lui donner une meilleure preuve d'affection... Il faut faire cela très clairement et, distinctement, sans cela il serait inutile de tester.

— *Il est nécessaire de faire des codicilles.* (Ne fût-ce que pour ne pas oublier les fidèles amis.) *Napoléon en a ajouté sept à son testament.* — Ne savez-vous pas que parmi vos manuscrits il y a une grande valeur qui se réalisera ?

— « (*Plaudite amici, finita est comœdia* », aurait dit Beethoven près de sa fin, d'après une légende que seul confirme un bien douteux récit du pédant Schindler.)

Mais une autre légende doit être définitivement biffée, et qu'il est souverainement injuste de continuer à faire peser sur Karl. Si on ne lui doit pas l'honneur d'une apologie, il ne méritait pas non plus l'indignité du plus tristement fameux propos qu'on lui a toujours attribué.

On nous pardonnera de ne pas avoir placé dans l'ordre, afin de lui donner plus de relief, cette justice que l'on doit à tout accusé.

C'est au cours de cette conversation relatée plus haut, si pleine d'amertumes et de charges sans pitié où, entre autres, Holz assimilait le jeune étourdi au sombre héros des *Brigands*, et après qu'était contredit le témoignage en sa faveur du « corépétiteur » Klaps.

Holz. — La défense de Karl devant le tribunal a été la plus étrange et la plus ridicule du monde qui ait été jamais entendue dans un procès criminel : « Je suis, a-t-il dit, devenu plus méchant parce que mon oncle voulait me voir meilleur. » Voilà le résultat !

Pour le coup l'indignation de Beethoven va si loin, et il est tellement affligé d'une pareille noirceur, que non, décidément, il ne peut y croire !

Alors Holz recule, devant l'effet de ces paroles, et — rappelons-nous que cet entretien a lieu environ un mois après le procès — voici cette reculade. Comment aucun biographe n'en a-t-il fait mention, n'en a-t-il tenu compte ?

— Il l'a dit, mais dans d'autres termes.

Combien des propos accusateurs qui peuvent s'extraire des *documents*, et se transmettre *ne varientur*, pourraient être pesés de nouveau dans les balances si peu précises de l'opinion humaine !

LE FRÈRE JOHANN

Il aurait fallu que Beethoven poussât le sublime jusqu'à l'absurde pour chérir un frère comme Johann. Nous ne saurions nous étonner de ses bourrades contre le personnage et nous trouvons même qu'il a manifesté au plus haut degré cet esprit de famille qui l'anima envers son frère Kaspar Anton Karl défunt et son neveu adopté comme un fils, en le supportant jusqu'à la fin.

Mélange de Monsieur Homais, d'Harpagon et de Sganarelle, Johann van Beethoven ne comprend rien à son frère. Il lui donne des conseils, généralement stupides et parfois intéressés. Se doute-t-il seulement de ce qu'est le génie de Ludwig ? Le trait est connu et nous le rappelons simplement, de la carte de visite qu'il envoya un jour de l'an au maître : « Johann v. Beethoven, propriétaire foncier », et qui lui valut cette réponse : « L. Van Beethoven, propriétaire d'un cerveau. » Il a toute la mentalité du pharmacien enrichi qu'il était, enrichi grâce à la guerre, et aux dépens de ses compatriotes, en outre. Fier de son bien, de son équipage voyant qui fait l'amusement des Viennois, il vit petitement dans sa villa de Gneixendorf, où il cherche avec persévérance à attirer son frère, et point par pure tendresse. Lorsqu'il vient lui rendre visite, c'est presque toujours pour une gaffe, une indiscrétion, une question d'intérêt, ou quelqu'une de ces remarques qui ont, de la part de certains parents, la vertu de nous plonger, après leur sortie, pour des heures dans le désespoir. Il se rebiffe contre l'autorité de Beethoven au lieu de s'incliner devant son génie. « Je n'ai pas besoin de toi, écrit-il. La féodalité a été abolie depuis longtemps ! » Mais comment comprendrait-il la supériorité de son frère, le grotesque qui ose écrire : « Ce ne serait pas difficile de diriger une symphonie, si j'avais appris. »

Une situation qui achève de peindre le caricatural

personnage, a du moins cet avantage de préserver Beethoven d'une intimité assidue vers laquelle sa très grande bonté l'aurait peut-être incliné. Johann a épousé une certaine Thérèse Obermayer, personne assez équivoque, doublée d'une fille antérieure au mariage, et qui ne vaut guère mieux qu'elle. Elles ne peuvent supporter le grand beau-frère, qui les traite d'ailleurs sans aménité (voir la correspondance où il est question de la « souillon » et de la « bâtarde »).

Les cahiers de conversation conservent des témoignages de ces bonnes relations familiales. C'est Schindler qui affirme à Beethoven qu'elle n'avait pas voulu le recevoir lors d'une visite à Johann malade. On l'avait vu devant la maison.

— Il faut le laisser tirer la sonnette, disait-elle.

Le neveu Karl ne se privait pas de rapporter des ragots peu faits pour rapprocher ses deux oncles.

Il explique ainsi l'indépendance de caractère de Mme Souillon :

— Elle a son argent à elle, sa dot (Karl emploie certainement un euphémisme), et elle dit qu'elle n'a pas besoin de l'argent de ton frère.

Quelques mois plus tard, commérage encore du neveu, dans une autre note.

— Le frère a été amélioré par sa maladie.

— Il est content que la femme commence à vieillir. Personne ne courra plus après elle, et cela lui fait plaisir.

S'était-il tellement amélioré ? Dans un des cahiers de l'hiver, même année, Beethoven lui-même écrit, dans une conversation avec un visiteur non dénommé :

— Il a abandonné sa pharmacie et vit ici comme propriétaire. Je doute que pour lui-même il ait pris le meilleur parti.

L'harmonie est si touchante dans le ménage ! Pendant la maladie dont il a été question, d'après un potin inscrit par Schindler :

— La femme et la fille sont d'accord. Je l'ai vue hier soir et j'ai dû me quereller avec la jeune. La garde-malade se plaignait...

Et par le neveu :

— Il est mal soigné ; il a l'air d'un mort. La fille le soigne en détournant la tête. Je l'aurais battue.

Beethoven aurait voulu l'avoir chez lui, comme en fait foi une conversation : « Pour qu'il ne rendît pas le dernier soupir entre de pareilles mains. » Qu'il vienne, il l'en prie dans son inépuisable générosité, « mais pas avec elle ».

Il en a d'autant plus de mérite qu'il n'a pu faire autrement que de se soulager en écrivant sur un cahier d'entretien, ce qui ne lui arrive que dans les moments de grande passion ou colère :

« Le mariage de mon frère prouve autant son immoralité que son inintelligence.

« Toujours le mien avec le sien. *Non possibile per me.*

« Tout fut fait pour empêcher cette folle union, mais en vain. Mais tel que je le connais, c'est tout ce qu'il vaut. »

Enfin, pour abréger, au delà de quoi l'on ne saurait aller :

« Il aurait mieux valu qu'il fût mort ici, parmi les Français !

Ce qui est curieux, c'est que ces phrases se suivent, écrites durant une conversation, qui a lieu et se continue avec la participation même de Johann ! Nous sommes forcés de supposer un jeu de scène muet et Beethoven écrivant pour un seul interlocuteur.

D'ailleurs Johann se caractérise dès qu'il prend le crayon.

— Ne vous moquez pas de ce que je viens de lire dans un vieux livre de médecine. Vous prenez des pousses de jeune pin... etc.

Nous reverrons l'ex pharmacien se livrer à sa toquade de donner des consultations en matière médicale, et lesquelles ! En attendant, le voici philosophe et hygiéniste pendant un entretien avec des médecins durant la maladie de Beethoven, en décembre 1826.

— Tous les grands hommes : Neufton, Woltair, Rossau (*sic !*) vivaient très simplement. Ils ne mangeaient qu'un ou deux mets à midi. Neufton vivait d'un poulet avec du riz. C'est pour cela qu'ils vivaient beaucoup d'années.

Il apporte des nouvelles, pas autrement réconfortantes pour une malade, et peut-être doublées de quelque insinuation.

— Le fameux acteur Talma est mort à Paris. Il n'a pas voulu de prêtre ; d'après ses volontés il a été conduit directement au cimetière.

Le conseilleur :

— Ces Schott (les éditeurs) sont des gens très actifs. Ils paient exactement et bien. Tu devrais bien leur donner quelque chose, ils répandraient ces œuvres dans le monde entier. (Aurait-il sa commission ?).

Et que d'autres conseils ridicules, comme celui d'écrire une cantate pour l'inauguration de la Synagogue : « *Rothschild est dans l'affaire* ! Cela rapporterait gros ! ».

— Tu devrais bien écrire à Galitzin pour l'aviser de l'arrivée des quatuors. (Tu devrais bien ! Tu devrais bien ! Il y aura des tu-devrais-bien, jusqu'à la veille de l'agonie.)

Un jour enfin (en juillet 1826) Beethoven accepte d'aller passer quelques jours dans la ville de Gneixendorff. Touchant tableau de famille.

Il est question, parmi quantité de choses insignifiantes, où « la femme » ne parle que de questions de ménage, d'argent, qu'elle doit aller toucher elle-même chez Obermayer. Et le frère :

— Il faut qu'elle prenne l'omnibus ; sans cela tu auras à lui payer les frais de voyage.

Le neveu écrit discrètement à son oncle Ludwig : « *Der Bruder stinkt* » (le frère pue !) pendant que son oncle Johann parle affaires avec les autres.

« La fille », d'après l'inscription suivante, « ne prend du café que lorsqu'il y a une tasse vide, pour ne pas salir une des tasses neuves qui sont sur la commode. »

Toutefois « la femme » cherche à se rendre un peu plus aimable. Elle parle d'une chanteuse « qu'elle a entendue », du beau temps qu'il ferait pour faire une promenade, d'un monsieur prêtre qui doit venir et qui serait « si honoré de faire la connaissance du grand Beethoven ».

Johann en veine d'hospitalité insiste pour garder son frère.

— Tu pourrais toujours rester ici huit mois. Tu n'as pas besoin d'un grand logement. Le printemps et l'été sont plus beaux ici.

— Je *ne te compte pour rien ces quinze jours*. Je ferais davantage si je n'étais pas si chargé d'impôts.

A un autre endroit, il avait écrit :

— Si tu veux vivre chez nous, tu auras tout pour quarante

florins par mois ; mettons pour l'année entière cinq cents florins. (Quand il y en a pour trois...)

Beethoven fut épouvanté de cette offre. Il écrit, après cette conversation, ce cri du cœur, — ou de l'estomac : « Pas de bon bouilli !... En outre, encore de l'oie ! Que le ciel m'assiste dans ma faim ! »

Pendant la dernière maladie de Beethoven, il vint de temps en temps le distraire à sa manière, par exemple en lui conseillant « de publier ses œuvres complètes après sa guérison », mais aussi en l'excitant occasionnellement contre son neveu.

Il fait l'aide infirmier pendant une opération, mais de temps à autre il fait crever de rire les médecins en proposant d'un ton assuré des remèdes en *um*.

Recommandation suprême à un malade condamné, pendant ses derniers jours :

— Tu devrais toujours noter dans un petit livre combien tu as, et dater, et mettre cela dans une petite caisse. Par exemple : 23 janvier, tant en argent comptant, etc.

Il faut en finir avec ce triste fantoche que nous n'avons mis en scène que pour montrer quelles sont constamment mesquines rançons des plus grands. Schindler est forcé d'écrire :

— Le professeur (le médecin Wawruch) aime mieux quand le frère n'est pas là pour tout brouiller.

— Il voulait persuader le professeur de vous donner de la digitale. Le professeur lui a prouvé que vous seriez mort dans les vingt-quatre heures. Mais il le contredisait encore... Tu devrais bien !...

LE MÉCHANT MÉPHISTO

Parmi les familiers, officieux ou parasites de Beethoven, un des plus curieux sinon des plus recommandables, et certainement des plus amusants, est Carl Holz. Moitié fonctionnaire, moitié musicien, c'est une infatigable et inépuisable gazette. Il est incontestable qu'il divertissait le grand homme dans ses moments les plus moroses et qu'il s'employait à lui rendre service, quitte à profiter de lui, modérément d'ailleurs.

Schindler, qui le détestait comme un familier ennuyeux peut détester un familier amusant — Beethoven aimant mieux dîner avec l'un à la brasserie qu'avoir l'autre à sa table, on le voit par la correspondance, et cela se comprend assez — l'appelait le *Méphisto* du maître. Tous deux d'ailleurs avaient pour lui une affection dont on ne peut suspecter la sincérité ; mais leur façon de la manifester n'était pas la même, et celle de Schindler, plus grave et plus pieuse, était infiniment moins drôle. Mais penser que Beethoven s'en soit remis à Holz avec autant de docilité que Faust à son mauvais génie, pendant les plus magnifiques années de son génie à lui, et parmi les soucis les plus poignants, serait se méprendre à la fois sur le caractère du géant et sur l'influence de son escorte de nains. Au reste, ces querelles et ces rivalités entre maître Blasius et maître Bridaine constituent un assez plaisant épisode, et assez naturel, de la tragi-comédie.

C'est en 1824 qu'un jour le violoniste Schuppanzig introduit Carl Holz, et dès l'abord la présentation est dans la note badine. Jouant sur le nom : « C'est, dit-il, mon élève, mon élève en bois (*Holz*). »

Pas si « en bois ». Du moins il aime la bonne chère et la bouteille, malgré leurs conséquences.

— Je donnerais mille années d'immortalité pour une bonne digestion », écrit-il un jour dans une conversation sur des questions de ménage. Il pousse la confidence jusqu'à se plaindre de son âcreté de sang, de son eczéma (ce qui doit bien intéresser son maître).

— J'ai peur du mariage, dit-il encore, à cause de toutes les histoires que j'entends raconter des femmes.

Il en donne ailleurs une autre raison de nature plus élevée.

— J'aurais peur, si je me mariais, de ne pas pouvoir m'adonner à la musique autant qu'à présent.

— C'est l'unique chose qui me fasse plaisir et me paraisse avoir de la saveur dans la vie.

Pourtant, le bon apôtre qui craint tellement cet obstacle aux pures jouissances de l'art, avoue à Beethoven, qui, ma foi, le laisse dire, qu'il a une certaine liaison.

— Elle est tout à fait *Haüslich* (femme d'intérieur) ; elle parle français, italien, anglais, elle est pianiste.....

— Je lui ai dit qu'elle ne devait pas être jalouse de ma femme en chef... Beethoven !

Avec cela, il est fils et frère exemplaire. Il parle très fréquemment de sa mère et transmet de chez elle à Beethoven de bons renseignements ménagers. Il a un jour rapporté de la brasserie une friandise, un *Krapfen* quelconque, à sa sœur.

— Je lui ai dit que c'était le dernier que vous aviez laissé. Vous ne pouvez imaginer avec quelle vénération elle l'a mangé !

Comme fonctionnaire il n'est pas d'une exactitude absolue.

— Mon service finit à quatre heures... Il est quatre heures et demie; il n'y a donc rien de pressé. (Ses fonctions en effet ne l'absorbent pas : « J'ai un travail facile, qui ne me prend qu'une heure. Mais il faut bien que mon corps aille au bureau. » Du Courteline viennois.)

— Mais mon traitement ne suffit pas. Aussi je suis obligé de donner des leçons.

S'il n'a pas d'austérité puritaine, il n'a pas non plus d'hypocrisie. Dans un des moments les plus pathétiques du drame, le suicide de Karl, qu'il cherche (ce-jour là) assez généreusement à excuser :

— Moi aussi, j'ai connu les mauvaises compagnies et j'ai

eu beaucoup de peine à me tirer de la boue. Je désire que vous appreniez à me connaître.

Tout cela n'est point d'un sot. S'il plaisante sur son nom, c'est plus finement que le bon gros Schuppanzig. Il improvise comiquement des vers sur ce *Holz*, son bois « qui donne tour à tour de la fraîcheur, des fruits, et de quoi se réchauffer ».

Enfin, et surtout, il est extrêmement serviable et habile à se rendre utile. Beethoven, de qui on connaît la terrible écriture, l'apprécie comme calligraphe. En plus d'une page Holz a tracé en beaux caractères, pour l'édition des œuvres, les titres et dédicaces des quatuors à Galitzin, de la « grande fugue, tantôt libre et tantôt recherchée », etc.

Tel est, reconstitué par divers traits épars dans les Cahiers, le personnage, et comme il n'a guère déplu à Beethoven, nous ne saurions nous montrer, n'ayant pas les mêmes raisons que le bon Schindler, aussi sévère que celui-ci.

Dès les premières visites, précédé par le neveu Karl qui l'annonce de la sorte : « Holz est invité trois cent soixante-cinq fois par an, et quand il ne l'est pas il s'invite lui-même », il cherche tout de suite à proposer des services, son entremise :

— J'ai entendu dire par des amis qu'on voudrait faire une édition complète de vos œuvres. » Tout cela au milieu de nouvelles de théâtre, d'anecdotes plus ou moins gaies.

— Kanne (un familier qui ne persévéra point et qu'il bêche) et le baron étaient voisins à la brasserie. Kanne ne cessait d'éternuer. Le baron (probablement Pasqualati, le propriétaire de Beethoven), trop poli pour lui faire une observation, a dit simplement au kellner : « Portez donc mon assiette à l'autre table. »

Il entre dans de longs détails sur la question des servantes, le cauchemar de Beethoven. En automne de 1825 il est déjà au courant des démêlés avec la trop fameuse « Reine de la Nuit », la mère de Karl, et il conseille énergiquement, voire avec pas mal de liberté.

— Si vous continuez à la subventionner, il ne vous manquerait plus que de l'épouser. Est-ce que vous n'en faites pas déjà assez pour son fils ?

(Notons en passant ce trait, assez inédit, de la largesse de Beethoven envers la mégère.)

Exemple d'un dîner au cabaret :

On commence par une kyrielle de plaisanteries sur l'appétit de Schuppanzig, qui riposte sur les passions amoureuses de Holz. La conversation devient risquée, au sujet d'un scandale dont les héros seraient le prieur d'un couvent de Cambrai et de l'archevêque lui-même, et que nous gazons, nous bornant à donner le ton.

Quelqu'un note pour Beethoven l'adresse de Schlesinger (que nous rencontrerons plus loin) « éditeur de musique du Roi, rue de Richelieu ». On cause d'autres éditeurs, par exemple Artaria. Puis Holz :

— Le *Wiener Clavier Führer* (le *Maître de piano de Vienne*) n'est bon qu'à faire des allumet (*sic!*).

Flatterie au maître.

— Qu'est-ce qui pourrait paraître douteux à un ver de terre si c'est un dieu qui dicte ?

Enfin la conversation bifurque sur la censure :

— Il faudra soumettre à la censure la dédicace à Galitzin. Sans cela on ne pourrait imprimer le titre.

Et prudemment, sur la politique, pour cause de voisinage trop attentif :

— Il n'y a pas une table jusque dans les brasseries de dernier ordre, où l'on ne voie un de ces chiens d'espions de la police.

Et sur l'histoire contemporaine :

— Le roi de Bavière a fermé sa chapelle pour cause de ladrerie.

Nous n'avons plus maintenant qu'à suivre au jour le jour le « journal parlé » de Holz à Beethoven.

— C'est Czerny qui a publié le *Maitre de piano viennois*.

[— ?]

— Parmi les exemples il a inséré aussi des menuets de Beethoven. Entre autres celui du *Septuor*. Seulement il l'a transposé en G, et il a remplacé la seconde partie par une de son cru, puis il a intitulé cela : *Minuetto* de Beethoven.

[— La surprise et l'indignation de l'auteur se devinent. Comment ! Czerny, son élève !]

— Vous pensez à Carl Czerny, mais le *Wiener Clavier Führer* est de Joseph.

[—.... ?]

— Il serait nécessaire de protester publiquement contre l'*honneur* qu'il vous fait.

[—...]

— Oui, c'est d'une assez forte impertinence de publier son propre barbouillage sous un nom aussi haut.

Autre conversation.

— Haydn, lorsqu'il faisait une soi-disant faute grammaticale, disait : « Cela vous plaît-il ainsi ? » On répondait : « Oh ! oui ! — Alors, laissons-le tel quel. »

[—.....]

— Avec Mozart ce n'est pas le même cas (?)

Courtisanerie ? Conviction musicale ? Mozart est expédié assez cavalièrement.

— Son génie à part, c'était un zéro.

.....

— Haendel a une dignité qu'il n'atteint pourtant pas. (En tout cas il y a un brin de flatterie quand on se rappelle l'admiration de Beethoven pour Haendel ; mais nous devons tout de même approuver la suite.)

— Mozart n'atteint pas l'expression d'un de vos chefs-d'œuvre.

[—...]

— Si je voulais définir la différence entre la musique de Mozart et la vôtre, je dirais qu'un poète ne pourrait écrire qu'un texte sur la vôtre, tandis qu'il pourrait en écrire trois ou quatre sous un thème de Mozart.

Ce qui n'est pas déjà si mal jugé. Une autre fois Holz déclarait que « la fugue de la *Flûte enchantée* était empruntée à Haendel ». Il disait, avec plus de drôlerie que de générosité (on connaît la détresse du grand musicien), que Mozart aurait consenti à mettre en musique la *Gazette de Vienne*. (Mais la détresse de Beethoven, il est vrai, ne fut pas moindre. Laissons la comparaison. Ce sont deux puissants dieux.)

Les nouvelles qui le concernaient ne sentaient pas toujours l'authenticité. Le neveu Karl y apportait sa puérile contribution : « Les doigts de Mozart s'étaient tellement recourbés à force de jouer qu'il ne pouvait couper sa viande lui-même. » Que tout cela est mesquin !

La mort de Mozart défrayait d'ailleurs, en 1824, les conversations de manière assez dramatique. Schindler lui-même, peu malveillant, inscrivait alors ce racontar :

— Salieri est très gravement malade. Il ne cesse de répéter qu'il est l'auteur de la mort de Mozart, qu'il lui a donné du poison.

[—. . . .!]

— Ce sera la vérité s'il veut l'avouer en confession (!)

Et comme il ne peut s'abstenir de moraliser :

— Il est donc vrai que toute action trouve sa récompense.

Continuation du journal de Holz. L'éditeur Mathias Artaria ayant annoncé sa visite.

— Il commence à s'établir. Il paie très bien et il veut se faire connaitre en publiant de grandes œuvres. Je le connais. Si vous voulez, j'irai lui parler.

Il suggère ou défend des idées, des sujets.

— L'idée de Kuffer serait excellente : l'*Incendie de Moscou* !

[. . . . .]

— Gœthe devrait faire un texte. (Rien que cela.)

— Un *Requiem* devrait être tel qu'il fasse sortir le diable de l'enfer.

— Connaissez-vous celui de Cherubini ? Le *Dona* avec le récitatif est tout à fait nouveau et surprenant.

Holz dans les secrets de la politique impériale :

— L'empereur Joseph a interdit certains livres parce qu'il savait qu'on les lirait davantage.

Holz utile : « Pour conserver le tabac, il faut le mettre dans un pot de faïence avec une carotte coupée en quatre. » (Beethoven fumeur ? ou priseur ???)

Assez curieux détail d'exécution : « C'est beaucoup la faute de Clementi si aujourd'hui les *tempi* sont pris si vite. Remarque qui serait à vérifier : « Schlesinger (un violoniste d'alors) a observé que les compositeurs de l'Allemagne du Nord, ne buvant que de la bière, manquent de feu » et le même Schlesinger citait le cas de Fesca et de Spohr, qui « gros buveurs de bière ne pouvaient avoir une idée ».

Un jour d'été on commente encore le suicide de Karl. Cela met Schindler de mauvaise humeur. Il espère bien que Holz lira cette ligne :

— Holz bavarde trop, moi je n'ai rien à y voir.

Le « Méphisto » n'est pas si mauvais psychologue pour son Faust :

— Vous voyez le monde trop bon. La propre clarté que vous projetez vous empêche de voir les taches noires autour de vous.

Psychologie aussi des éditeurs, et des israélites, contre lesquels les conseillers cherchent souvent à exciter le compositeur. Schlesinger a annoncé sa visite (pas le violoniste défunt dont il vient d'être question, mais Maurice, l'éditeur) et Holz engage Beethoven à ne rien lui promettre sans traité.

— J'ai toujours dit que « le juif » ne se traduit pas (comme une autre langue) par des mots, mais par des actions. (Nous) ferons, et avec assez de détail, la connaissance de celui-ci.)

Sur le commerce de la musique, et pas très fait pour réconforter Beethoven (1826 ou 1825, une date corrigée, mais peut-être inexactement, sur la couverture du cahier).

— On n'achète que des variations ou des rondos : *La Violette, La Rose, Le Myosotis,* des titres comme ça !

Pour apaiser l'hostilité entre B. et Weber :

— Il n'a rien compris à vos Quatuors, entre autres l'adagio de celui en *Es* (le 10e). Il le trouve trop long.

[.....]

— Moi j'ai dit : Beethoven a l'imagination et le sentiment plus longs que tous ceux qui sont ici, et (jeu de mots qui ne vaut pas la réplique) depuis ce temps Linke et moi nous n'aimons plus Weber. On appelle son *Euryanthe* l' « Ennuyante ».

Rossini n'est pas mieux traité ; mais c'est de bonne guerre, car on est en pleine rivalité entre l'opéra italien et l'opéra allemand. Holz lui décoche ce trait :

— Rossini a entendu plus de musique (que tel ou tel compositeur italien), et c'est pour cela qu'il a le plus volé... Il est habile constructeur, mais il n'a pas d'idées. (Holz entend certainement cela dans le sens du génie allemand.)

Le violoniste Rode qui eut une grande célébrité était, paraît-il, « un espion ».

— Il s'en est fallu de peu qu'il fût envoyé en Sibérie avec le nez coupé et les oreilles fendues (!)

— Le bourgmestre de Berlin, qui est un grand ami de la musique, n'a pas pu inviter Rode parce qu'il savait que c'est un triste sire (*ein Spitzbube*).

Le neveu Karl interrompt assez niaisement les propos de Holz qui est en ce moment en verve, en apportant ce beau renseignement : « A Rome il y a un homme qui fait, par la force de la prière, voler les poulets rôtis sur les plats. »

Le facétieux Holz reprend ses propos et appréciations humoristiques. Il parodie les faux poètes lyriques.

— A la place du cœur Kotzebue a la table de Pythagore (littéralement « le petit livret »).

— Kotzebue a osé écrire contre Gœthe, et dans un article, il donne « la preuve que M. de Gœthe ne sait pas l'allemand ».

Beethoven, grand liseur et admirateur des poètes divins, ne peut que souscrire à cet autre jugement :

— Shakespeare est toujours le modèle éternel.

— A présent nous avons trop d'Arlequins en dehors du théâtre.

Spontini passe ce jour-là un mauvais quart d'heure.

— Il se tient, chez lui, derrière une porte vitrée, avec toutes ses décorations. Il a devant lui le plus beau papier à musique, et à côté une plume en or. Il la plonge dans son encrier... et il la dépose de nouveau, parce qu'il n'a pas d'idée.

Quant à Hummel, « il joue très bien, mais il ne sait pas jouer le Beethoven ».

Le maître veut-il qu'on fasse son portrait ? Holz se fait l'intermédiaire de Daffinger qui voudrait bien l'entreprendre : « Non pas seulement à cause de votre célébrité, mais aussi à cause de la particularité de votre physionomie. »

Il se flatte aussi d'être allé chez Castelli, « d'entrer avec une mine mystérieuse » et d'avoir fait toutes sortes de grimaces pour placer un Quatuor de Beethoven.

— Il faut lui montrer qu'il est seulement un *castello*, mais pas une forteresse.

Ces plaisanteries indignent Schindler, qui inscrit plus tard une note acerbe,... ce qui semblerait indiquer que Beethoven a ri.

Les éditeurs Steiner et Tobias Haslinger ont chacun leur

paquet. Le premier « a l'air d'un pilier de brasserie », le second « plutôt d'un garçon de restaurant ».

Détail sur les droits d'auteur à l'époque.

— Dans l'*Allgemeine Zeitung* on lit deux lettres du Kappelmeister Weber se plaignant auprès de Castilblas (*sic !*) (1) qu'on ait exécuté son *Freischütz* sans lui payer d'honoraires.

[—...].

— A cela « Castilblas » répond que votre *Fidelio* serait exécuté de même.

L'abbé Stadler a pris la défense de Beethoven mais « il est tellement heureux que cette défense vous ait plu qu'il le raconte partout ». Stadler, après avoir vivement attaqué Beethoven, pour lui trop innovateur, était devenu, son défenseur.

(A ce propos il est très intéressant, et peut-être, les biographes de Beethoven ne l'ont-ils pas fait ressortir, Beethoven était extrêmement sévère au sujet des rapports entre artiste et critique. Un bien curieux passage des Cahiers de conversation (année 1824) reçoit de sa propre main quelques lignes, une de ces sortes de brouillons ou d'esquisses qu'il jetait à côté d'une idée musicale ou d'un renseignement personnel lorsqu'une négociation difficile ou la défense de sa dignité blessée lui tenaient à cœur. L'écrit indique assez par lui-même qu'on avait insinué qu'il avait eu avec un critique des relations directes.

« Cette méchanceté, marque-t-il, de penser que moi, j'aie pu faire une pareille chose, me cause un grand ennui... Je suis à peine capable d'envoyer quelques mots. (Sans aucun doute en réponse à quelque demande de renseignement sur une de ses œuvres annoncées ou en train.) *Aucun critique ne peut se vanter d'avoir reçu aucune lettre de moi* ! »

Le bon Schindler le console comme il peut, et cette fois sans maladresse.

— Ne craignez rien. Votre honneur n'est point touché. Personne n'osera prétendre que vous avez pris une part directe à cette affaire.

Nous reprenons la gazette, les commissions de la part des

(1) Le critique musical Castil-Blase.

éditeurs — ou pour eux — et les propos plus ou moins humoristiques.

Holz discute des transactions projetées avec Artaria pour des Quatuors, avec Schlesinger, etc. Au sujet d'un de ces marchés :

— J'ai répondu : « Beethoven n'en a plus besoin. Il a assez longtemps méprisé l'argent et écrit seulement pour l'honneur. Maintenant, il faut que son honneur l'aide à gagner de l'argent. »

Il rapporte que le « vieux Tobias » (Haslinger) s'est extasié sur la grandeur d'âme de Beethoven qui « ne se prêterait jamais à corriger les Quatuors déjà gravés ». La question est d'ailleurs assez longue et assez confuse sur cette question de la correction ou du remaniement (*nachdrück*) pour, vraisemblablement, des éditions ultérieures. Au surplus ce passage se contredit avec un autre d'un précédent cahier où il conseille à Beethoven de faire une nouvelle édition détournée sous prétexte de *redivirt*. Il est probable que le maître n'a pas voulu se prêter à la volte-face. Mais il faut ajouter, pour expliquer le zèle et le conseil de Holz, qu'à ce moment les éditeurs pirataient les auteurs et se pirataient mutuellement. Schindler se mêle à la discussion et, naturellement, vitupère Carl Holz, reproche à Beethoven de ne pas avoir suivi ses conseils dans l'affaire des Quatuors à Galitzin. La rivalité s'accentue de cahier en cahier.

Ce n'est sans doute pas sans raison que Holz apporte cette nouvelle, qui pourrait encourager le maître à tirer quelque profit, enfin, de l' « honneur » qu'il a conquis :

— Maurice Schlesinger a acheté la partition d'*Oberon* 20.000 florins et la direction de Covent Garden lui a payé mille livres sterling.

— Voilà une bonne affaire.

Beethoven semble avoir certain jour hésité sur la question d'une rencontre avec Rossini, sur qui Holz rapporte fréquemment des détails et des appréciations ainsi que sur son influence. Mais l'hésitation a été plutôt dans le sens négatif.

— Rossini voulait vous voir. Mais vous avez refusé.

Une pointe de « Méphisto » :

— Vous ne pouvez manquer de devenir religieux. De chez

vous, vous voyez les tours de toutes les églises de Vienne.

Potin sur les sœurs Frœlich, dont l'une devait jouer un rôle dans la dramatique vie du poète Grillparzer, que nous connaîtrons plus loin avec intérêt.

— La première est professeur de chant. La seconde a épousé Burgner ; elle chantera l'alto dans votre *Messe*. La troisième est avec Grillparzer. La quatrième est Josephina, de Copenhague. Elle n'est pas chanteuse de théâtre : elle a une bonne voix, mais pas de tempérament.

Haslinger a composé une *Messe*. Holz déclare y avoir lui-même travaillé pendant plus d'un an. Nous savions d'autre part, d'après lui, que le même Haslinger se fournissait d'idées pour « ses compositions » auprès de Diabelli. (Cela ne prouve guère en faveur de la richesse d'idées de l'un et de l'autre.)

Linke et Haslinger se sont chamaillés à propos du Maître.

— Linke a dit : Beethoven a moins besoin de nous que nous n'avons besoin de lui.

Voilà une grande vérité.

Holz ayant conseillé à Beethoven d'envoyer la partition d'une symphonie au roi de Prusse parce que s'ensuivrait une décoraton. Là-dessus Schindler s'indigne. Lequel est le meilleur conseiller ?

Petits scandales théâtraux :

— Notre opéra italien n'avance pas beaucoup. L'autre jour la signora Lalande, notre *Prima donna*, a fait une fausse couche à Bologne.

Mais voici la guerre déclarée entre les deux rivaux ! Sur le premier feuillet du cahier 115 (fin de janvier et commencement de février 1827) Schindler écrit — longtemps après cette date, les cahiers lui ayant échu et lui ayant servi pour sa biographie de Beethoven — une note développée, véritable réquisitoire, dont voici le principal (à dédier aux mânes de Blasius et de Bridaine) :

« Beethoven, étonné de ses familiarités exagérées, le traitait cependant avec indulgence. » Suivent des appréciations sur la « vulgarité » de Holz, « sa méconnaissance du maître si grand, son désir de devenir riche », ses intrigues, ses dénigrements et même ses calomnies. « Plus cela semblait amuser

Beethoven et plus il devenait hardi ». Cela amena « des désagréments (?) » au maître. Holz « était un viveur... Il prit le commandement de la cuisine et de la cave... » Nous nous garderions d'une insinuation de « méphistophélisme » à l'usage de l'honnête, mais bien peu « amusant » Schindler. Mais serait-ce pour cela, par hasard, qu'il aurait insisté sur les vertus purgatives du vin servi au dîner qui sera raconté de la Sontal et de la Unger chez Beethoven ? De la cave, donc, comme jamais aucun ami ne l'avait fait... « D'après son propre aveu, il a mené Beethoven dans tous les restaurants, et même dans d'autres lieux de plaisir pendant l'hiver de 1825-26. Mais lui commençait à en avoir assez, à cause de sa vulgarité, et aussi de l'augmentation de ses dépenses. »

Trait peu généreux et d'une appréciation morale peu évidente : « Dans ces conditions Beethoven ne pouvait donner un très bon exemple à son neveu. » (Où le ressentiment mène-t-il dom Bridaine !) Même ordre d'idées : « La dureté d'appréciation de Holz envers le neveu Carl a été une cause du refroidissement. » Avec cela que Schindler prêchait la bienveillance ! Mais voilà, « Holz était dans la confidence des affaires, le maniement des papiers, la copie des Quatuors, etc... »

Tel est le grand débat entre le pédant et le bohème. *Adhuc sub judice*... Enfin le mémoire se termine sur cette assertion : « Holz trouva un prétexte dans des fiançailles pour ne pas recevoir son congé de Beethoven, ce qui aurait été pénible à celui-ci. »

Son congé ? Il n'y paraît guère. Quelques pages plus loin, nous voyons Holz qui rapporte de la copie, qui va écrire à Schott, qui reviendra après-demain, etc. Mais après la visite, Schindler fait lire ceci à Beethoven.

— Il a compris à votre ton décisif et à celui de Breuning !

Toutefois, ce ton a-t-il été si décisif ? Il est bon de prendre des précautions.

— Si vous l'écoutez de nouveau, vous aurez encore de l'affection pour lui.

La comédie recommence quelques répliques plus loin, à une nouvelle visite de Holz qui apporte encore de la copie, et Schindler crayonne une autre tirade où il s'agit de « plus d'une mesure de vin ».

Mais Breuning avait-il été si « décisif ? » Le voici qui écrit de sa propre main d'excellent et vieil ami :

— Il semble cependant qu'il est serviable et bien intentionné envers vous.

Holz reviendra donc, et il demandera si l'on veut profiter d'un courrier qui part pour Pétersbourg et, appelé par Beethoven très malade, il lui débrouillera une des questions financières dans lesquelles il est versé et lui racontera pour le distraire de ses souffrances une anecdote comique.

— Les deux ânes d'une petite laitière sont tombés du pont de Schoenbrun. L'Impératrice l'a consolée de son désespoir. La jeune fille a dit au laquais porteur de la consolation, que si Sa Majesté voulait lui faire un cadeau, elle eût la bonté de lui envoyer de petits ânes seulement, mais pas des grands comme il y en a à la Cour. »

Et il ne se bornera pas à faire les dernières commissions de Beethoven, et à l'avoir fait sourire avant sa mort, ce dont l'histoire doit lui être reconnaissante. Mais *ce sera lui qui ira chercher le prêtre* pour la visite suprême.

Enfin, dans sa lettre du 30 août 1826, Beethoven n'avait-il pas écrit : « Je donne avec plaisir à *mon ami* Carl Holz l'assurance qu'il désire, que je le regarde comme désigné pour l'édition future de ma biographie, à admettre qu'on la désire, et j'ai pleine confiance en lui pour livrer à la postérité tout ce que je lui ai communiqué dans ce dessein. » ...Mais c'est le *famulus* qui écrivit le livre, et l'honnête et borné Wagner eut le dernier mot sur le malicieux Méphisto.

L'HONNÊTE « WAGNER »

Ce n'est pas un des moindres traits de génie chez Gœthe d'avoir donné à son *Faust* ces deux acolytes, Wagner et Méphistophélès, le *famulus* et le conseiller de malice. En somme, cette invention ne diffère point tant de la conception religieuse qui donne à toute créature humaine un ange gardien et un démon tentateur. On pourrait même dire que tout grand homme a plus ou moins cette double escorte : « détestables flatteurs, présent le plus funeste », et gardiens vigilants et avisés.

Plus ou moins, disons-nous, car selon la solidité de sa tête et la qualité de ses familiers, l'influence de ceux-ci peut être très grave, ou réduite à presque rien. Ils n'en sont pas moins, chacun, un type général qu'il est amusant de rencontrer aux côtés de Beethoven, mais de qui l'action, si elle a été de quelque importance dans ses affaires de ménage, n'a pas eu la moindre prise sur son caractère ni son esprit. Tous deux sont mouches du coche, ou si l'on veut une comparaison plus chère au maître, oiseaux importuns autour du char d'Apollon.

Ce qui prête au sourire, c'est que le *famulus* et le démon sont tous les deux dans leur rôle, en cela que le *famulus*, comme Wagner, est assez niais, et que le « Méphisto » est caustique et vivant.

C'est d'ailleurs Schindler qui s'est chargé lui-même de découvrir l'analogie pour lui-même et pour Carl Holz ; c'est lui qui, lourd de jalousie, a inscrit le nom de Méphisto en marge des entretiens avec son rival. Mais le rival amusa souvent le lion et Schindler le fit plus souvent bâiller, même parfois un peu rugir.

Schindler, dans cette lutte eut à peu près, nous l'avons dit, le dernier mot. Nous avons, grâce à lui, les *Cahiers de conver-*

sation qui lui demeurèrent, par héritage ou acquisition. Faut-il complètement lui en rendre grâces ? La biographie qu'ils lui permirent d'écrire est pleine de respect, mais sans l'envergure nécessaire au sujet. Il fallait Berlioz et Wagner pour donner le diapason sur lequel durent être accordés les livres des grands écrivains ou des savants chercheurs de notre époque. Puis Schindler eut le tort impardonnable, par une piété mal entendue, de détruire plusieurs cahiers, d'en mutiler quelques-uns et de les annoter çà et là, au gré de son ressentiment contre le libre, mais obligeant et peu démoniaque Méphisto.

A part cela c'est un bon homme, convaincu mais borné, de bonne volonté mais impatientant, admirateur de son maître mais sans vibration, dévoué plutôt que réellement utile et jaloux de tout ce qui s'approche. Enfin il faut rendre cette justice à Méphisto que si Wagner daube très cruellement sur lui en son absence, Méphisto ne laisse pas une seule trace, à travers tous les entretiens, d'avoir essayé de lui nuire auprès d'un *Faust* qu'il comprend avec plus de finesse.

Quoique leurs dialogues s'entremêlent d'un bout à l'autre, nous les montrons séparément à l'œuvre pour les portraiturer mieux.

Schindler entre en relations avec Beethoven avant 1819. Mais jusqu'en 1823 il joue dans les cahiers un rôle plus effacé. D'autres familiers tels que le légiste Bernard, un autre conseiller, Oliva, sont plus fréquemment les interlocuteurs, donneurs d'avis, porteurs de nouvelles.

Il commence assez timidement et badine avec prudence. Une certaine *Ouverture* qu'il avait engagé Beethoven à terminer ou à publier et que le musicien ne pouvait plus sentir, revenait plus d'une fois sur le tapis. (Vraisemblablement l'Ouv. *Zur Weihe des Hauses.*)

— Eh bien oui. Ce sera ma faute si vous avez composé cette Ouverture. Et bravo ! Le monde s'en émerveillera.

[— . . . !

— Quand vous achetez un nouveau chapeau, vous n'avez plus besoin du vieux. Donnez-le moi comme relique.

Plusieurs semaines après :

— Comment reparlez-vous de cette vieille affaire ? Est-ce

ma faute si vous avez écrit cette Ouverture? J'en accepte volontiers le reproche. Mais je n'y suis pour rien, si les musiciens la jouent mal. Envoyez-la à Leipzig ou à Berlin. Là, peut-être, on se donnera plus de peine.

[— ... ! ... ! suivi de ce gémissement de Schindler :]

— Aujourd'hui vous êtes encore bien capricieux et fantasque.

C'est l'époque où il donne à son maître le cocasse conseil d'aller « faire la connaissance de l'abbé de l'Épée » !

Peu à peu pourtant il est mieux accepté comme gazetier que comme confident musical. Voici le ton de quelques-uns de ses renseignements ou jugements.

— Un drame affreux vient d'avoir lieu à Berlin. Le neveu de Bleicher a tué le mari de Mme Stich. (Il le raconte en détails.)

— Mme Stich ne pourra pas reparaître sur la scène.

— On dit que la chapelle de la cour de Dresde est la meilleure de toute l'Europe.

— Votre *Messe* devrait y être exécutée publiquement pour faire sensation dans l'Europe entière. (A ce sujet, figure ici un fait que les musicographes n'ont pas, croyons-nous, beaucoup élucidé. Beethoven écrit (hiver 1823, cahier numéroté 48) une assez longue note sur une *troisième* (?) *Messe* qu'il serait en train de composer. Cette note semble un brouillon de lettre. Il ne sait pas s'il doit donner cet ouvrage à Simrock... X gagnera à avoir attendu... Il ne l'a pas terminée plus tôt, ne sachant à qui la dédier... Il pense que ce sera à l'empereur..)

Continuation des propos de Schindler.

— Si l'opéra de Weigl ne réussit pas, ce fat de Kreutzer va devenir encore plus vaniteux.

— Je vous conseille de vous mettre en relations avec Drechsler. Ce serait pour lui une occasion d'entrer dans la lice contre Gläser qui à présent est tout-puissant.

[— ... !]

— Lisez donc cette notice qui a été écrite par Gläser en octobre.

[—... On a vu précédemment ce que pensait Beethoven des rapports entre artiste et critique. Aussi pouvons-nous deviner sans peine sa réponse. Schindler croit du moins se

rattraper sur un point très sensible au grand musicien allemand, *à l'auteur de « Fidelio »*.]

— Alors il n'y aura plus que Rossini et Gläser.

— [— Pourquoi restez-vous dans l'orchestre ?]

— Ah ! si je pouvais quitter ce théâtre qui démoralise l'honnêteté de mon sentiment musical ! (Traduction littérale.)

— Si vous pouviez observer souvent Gläser (ce maestro a une plume de critique à son bâton, apparaît-il) vous seriez étonné des *tempi* qu'il prend. Le meilleur musicien y perd son latin. L'*Allegro* chez lui est presque toujours un *Presto*. *Adagio,* il ne connaît pas du tout.

Après différents avis donnés au sujet de la souscription à la *Messe,* du prix de la souscription.

— Aujourd'hui Gelineck (l'abbé, compositeur et pianiste bohémien) m'a abordé dans la « salle à Kreutzer » avec cette phrase : « Un adorateur de Beethoven ne peut ni ne veut entendre rien d'autre. »

— Dédiez les *Variations* à la comtesse Stockhäusen. Elle aime la musique et fait exécuter vos Sonates par sa fille, âgée de neuf ans. Ou bien à Mme Ries.

Trait de générosité d'un mécène, résultat d'une commission du *famulus* :

— Le comte de Häzfeld n'a pas voulu lire la lettre. Il attendra encore quinze jours, et après il veut avoir la *Messe* ou ravoir ses cinquante florins.

Assez intéressants détails sur Diabelli à propos des célèbres *Variations,* un des chefs-d'œuvre pianistiques de Beethoven.

— N'avez-vous pas d'autre projet pour les *Variations* que de les donner à Diabelli ?

— Diabelli dit aussi qu'il paiera la *Messe* aussitôt reçue, mais il doit l'avoir avant le 1er juillet (1823) pour la faire exécuter à la Saint-Michel.

[— ...]

— Ne pensez pas jour et nuit à vos dettes. Vous les paierez une fois rétabli, et sans trop de peine.

— Diabelli est processif !

— Diabelli prend les petites introductions, ajoute quelques *Allegri* de l'opéra et fait jouer le tout sous le nom d'*Ouverture de Zelmira.*

— Artaria (éditeur), à qui *Zelmira* appartient, a protesté et crié au voleur !

Voici qui n'est point trop du papotage vide. Le nom de Liszt est prononcé !

— L'enfant Liszt veut avoir un thème de Beethoven pour improviser demain.

[— . . . ?]

— Pour la libre fantaisie (le point d'orgue) il ne faut pas être encore trop sévère.

[— . . . ?]

— On ne peut pas encore le publier.

— C'est un bon pianiste ; mais avant d'être maître en « fantaisie » il y a loin.

— Czerny est son maître.

— Il a onze ans.

— Venez donc. Cela amusera Karl de le voir jouer.

— Malheureusement le petit est entre les mains de Czerny. (Schindler insista encore pour que Beethoven allât au concert « du petit, à qui cela donnerait du courage, et avant de clore l'entretien ce jour-là, il émit cette opinion plutôt malencontreuse pour le moment où Beethoven portait déjà dans sa tête la *Neuvième* et venait de composer la *Missa solemnis*) :

— Quel dommage que votre grand génie doive se renfermer, « être enseveli » dans des œuvres de piano ! parce que, malheureusement, les œuvres de ce genre ne sont pas jouées par les pianistes.

On serait tenté de prendre ici congé de ce « Wagner » que nous retrouverons tout agité et bavardant au moment du célèbre et désastreux concert de 1824. Mais il reste quelques glanes à recueillir dans la générale insignifiance, et surtout à donner une idée un peu détaillée d'une conversation finale à laquelle les beethovenistes ont attaché de l'intérêt.

D'abord ces petites nouvelles et bribes, *passim* (1823-24).

— Aujourd'hui j'ai entendu une élève de Czerny jouer la *Pathétique* d'une manière si abominable qu'on dirait que Czerny ne vous a jamais entendu jouer.

— Ries se donnera de la peine pour jouer votre Sympho-

nie à Aix-la-Chapelle. Comme cela il se réconciliera avec vous. (Ries avait été l'élève et le protégé de Beethoven).

— Il compose tant, qu'il n'a pas le loisir pour jouir de vos œuvres.

[— Il les a beaucoup étudiées avec moi !]

— Il a depuis longtemps oublié de les jouer. Il ne les a plus dans la main.

La mort de Weber avait causé une profonde impression à Beethoven, malgré les attaques nombreuses et amères de celui-là contre lui — et qu'il serait juste de considérer comme maladives.

En caractères bien détachés et comme solennels, et vraiment émouvants à *regarder*, Beethoven s'est écrit ces seuls mots, sans souligner, sans commenter (juin 1826) :

« *Weber todt in* 40 *Jahr* »

Que de méditations sur cette sorte de pierre tombale en papier ! Quel retour sur soi-même et cette mort prématurée ! Beethoven ne devait pas voir l'été de l'année suivante, ni même le printemps. Il était avide de détails. Nous verrons son neveu lui en apporter. Ses familiers ne se livreront plus pour lui plaire, à leurs habituelles représailles. Il a demandé encore des renseignements à Schindler.

— Il arriva tout défait et vieilli à Londres. On lui avait recommandé de penser à sa santé, et il ne voulait pas reconnaître la gravité de son état. Il n'était permis à personne d'entrer dans sa chambre. (Beethoven avait pensé bien souvent, pendant ces années, au voyage de Londres. Pensa-t-il aussi à cette mort dans une chambre d'hôtel ?)

A partir de ce moment des Cahiers les événements s'amplifient et se compliquent. Les rivalités entre familiers et parenté deviennent plus âpres. Les nouvelles de la ville et du théâtre cèdent la plus grande place aux dénigrements du *famulus* contre le *Méphisto*, aux allées et venues encombrantes et louches du frère Johann, aux excitations de tous contre le neveu Karl.

Un conseil de Schindler, çà et là :

— L'affaire de Galitzin (des Quatuors commandés et péniblement payés) devient difficile. Si vous aviez suivi mon conseil, vous n'auriez envoyé qu'un Quatuor. Vous qui ne

vous êtes jamais laissé prendre à la flatterie (Schindler en sait quelque chose) vous avez cru cette fois à ce vantard princier.

De petits faits de l'opéra, toujours çà et là :

— On joue *Castor et Pollux* chez nous.

— Aujourd'hui j'ai entendu la répétition de *Titus* (Mozart), Mme Grumbaum a honteusement haché son rôle. Elle a supprimé le récitatif de son grand air au 2e acte, abrégé l'air lui-même, si bien qu'il faut remanier la partition.

De petites choses flatteuses :

— Lady Clifford qui vous attendait toujours et qui apprenait à jouer le Beethoven à sa fille, si jeune, si jolie, élève de Moschelès, vous envoie ses compliments dévoués, etc.

Des regards prudents vers « les souliers du mort » :

— Vous pourriez me faire cadeau des esquisses (*Skizzen*) que vous perdez, comme le reste.

— Où sont les brouillons de la *Neuvième* ?

Une nouvelle importante — mais superflue : « Weigl est nommé deuxième Kappelmeister. » (Il avait été question de faire obtenir le poste de premier à Beethoven.)

Autre nouvelle, mais très sensible au pauvre malade : « Zmeskall (ce gentilhomme violoncelliste, si courtois, si dévoué) ne peut pas encore se tenir debout. »

Dans ces conditions de santé, à quoi bon le grand bavardage suivant, sinon à distraire l'accablé et pour nous à recueillir quelque écho du monde musical de Vienne en 1827 ?

— Moschelès a écrit à Enkelès (le banquier) le priant d'avoir par moi de vos nouvelles à Londres, justement je voulais vous demander s'il ne vous serait pas agréable d'envoyer une copie de la *Mode-Zeitung* à propos des œuvres de Haendel (très beau cadeau qui avait été offert au maître par le fabricant de harpes Stumpf et qui fit longtemps jaser le petit cercle) avec prière à Moschelès de faire publier dans un journal de Londres. Grâce à cela, *premièrement*, vous vous acquitterez envers... (etc., etc., etc., tournons la page !)

— Moschelès fera plus qu'il n'a dit. C'est un homme d'action plus que de mots ; mais je sais ce qu'il ressent pour vous.

— Madame Duport *volens nolens* (Schindler est pédant, on a déjà pu le voir sans attendre la conversation que nous rapporterons bientôt) a dansé avec succès à la place de la Torelli qui a fait une chute.

— Hier votre frère s'est vanté auprès de Kreutzer « de tout ce qu'il a fait pour vous ». C'est honteux !

— [— ...]

— Il se peut qu'après un second déluge on oublie que Beethoven a existé.

— Le comte Hazfeld est mort. (Schindler en fait un éloge pompeux ; nous avons vu tout à l'heure qu'il y avait peu de quoi.)

— Je connais très bien la petite ville de Teltsch. Elle appartient au comte Podstatzky. Il y séjourne toujours. Il y tient, comme le comte Hangwitz, tout un État musical. Tout, jusqu'aux domestiques, doit être musicien. Il y a établi un théâtre où les opéras sont exécutés par la famille et les employés. Ce n'est pas étonnant que Karl, en qualité de porteur du nom de Beethoven, y ait fait des relations.

*
* *

Il nous reste à nous mettre en règle avec l'esthétique du *famulus* Wagner-Schindler. Nous y sommes largement aidé par deux conversations que nous rapprocherons, quoique à trois ans de distance.

La première date de mars 1824. Schindler y déployait tout son savoir. La deuxième est presque à la veille de la mort. Il discute et cherche encore à comprendre.

Beethoven ayant écrit une note assez peu facile à interpréter, mais dont le sens est que si les idées sont justes, l'exécution devient facile et rapide :

— Mais non, réplique Schindler, l'exécution n'est pas « l'œuvre du moment ». Vous souvenez-vous des deux thèmes que je vous donnai, il y a deux ans, pour la *Fantaisie* ? etc. (Voilà une belle preuve que les idées, *ses* idées se prêtent à d'heureux et prompts développements !)

Puis, il voudrait que le maître lui expliquât la *Pathétique*.

— Je vous prie de m'en donner une explication, surtout sur la pensée du milieu.

Beethoven ayant donné cette explication que nous préférerions sans peine (mais que nous ne pouvons que supposer) aux arguments du *famulus* :

— Il est bien difficile de laisser marcher côte à côte ces deux principes, comme vous le désirez, et comme cela en effet doit être, remarque Schindler.

Le commentaire est aisé à rétablir. Le contraste entre l'idée rude, passionnée du premier motif et le second plus tendre, rêveur et mélancolique, en dialogue, constitue la beauté de cet *Allegro*. Que Beethoven ait trouvé le moyen de les faire se succéder et alterner d'une façon puissante et logique, c'est là le miracle dont s'étonne Schindler. Mais il ne peut s'expliquer simplement, et toutes ses questions et remarques se résument en ceci que Beethoven est Beethoven et Schindler un honnête âne.

Un âne savant et empressé de montrer sa science, car aussitôt il déballe ces formules :

— Aristote demandait pourquoi plusieurs [voix] ensemble tenaient mieux le rythme que peu [ne le font]. (Rien de plus obscur que ce fatras.)

— Les Grecs donnaient cette définition : le rythme est une certaine relation réciproque des parties au tout. Ce tout peut être dans le temps, dans l'espace ou dans les deux à la fois.

(Beethoven écrivait à Schindler, en mai 1824 : « J'aimerais mieux chercher à récompenser souvent les services que vous me rendez par un petit cadeau qu'en vous ayant *à ma table* ; car je l'avoue cela me dérange trop en bien des choses. » Ah ! comme l'on comprend après cet Aristote, que le diable emporte, qu'il ait aimé déjeuner tranquille !)

Mais en 1827, il était malade et couché, et... que vouliez-vous qu'il fît ?... Et Schindler s'empare de lui. Après avoir donné des nouvelles de Mlle Schechner, dont il annonçait la visite (voir plus loin chapitre Unger-Sontag), il profite, le traître, d'un moment de répit que le mal a pu accorder à son maître.

— Vous êtes très bien en ce moment. *Alors poétisons un peu.* (On a envie de s'enfuir tout de suite.)

Là-dessus il expose ses vues sur le tragique, sur les idées d'Aristote (hélas !) à ce sujet. « Le héros doit être d'abord montré dans la splendeur du bonheur, puis en proie au sort. Nous en voyons un exemple dans *Egmont.*

Beethoven alors a dû donner un exemple à l'appui d'une autre thèse et rappeler à Schindler qu'il ne comprenait pas encore (une précédente conversation l'indique) le sens du *Trio* en Esdür. Et alors Schindler réplique pédantesquement en galimatias triple :

— Je suis d'accord, maître, mais cette image est le microcosme, le *conterfei* de la vie, et ainsi l'image de notre *Trio,* de même que le *Trio* est le *conterfei* de la vie de l'homme. Telle est mon idée.

[—....]

— Eh bien, cette tragédie d'Euripide ne m'est plus présente. Veuillez donc vous exprimer plus clairement.

[—...]

— Oui, le sort de Claire (dans *Egmont*) nous émeut au moins autant que Gretchen dans *Faust* parce qu'autrefois elles étaient si heureuses ! Une tragédie qui commence en tristesse finit de même ; elle est ennuyeuse et sans effet... A présent la *Médée* me revient en mémoire.

[—...]

— Shakespeare évite cela partout (! ! !)

[Beethoven pense qu'avec un public composé de Schindler, il faut mettre tous les points sur tous les i, et encore... Il doit répondre ironiquement. « C'est bon. Je mettrai des titres à toutes mes œuvres. » Et l'autre s'y laisse prendre.]

— Pourquoi donc partout un titre ? Cela nuirait même, je crois, à certaines parties où le sentiment et l'imagination propre doivent dicter.

[— Enfin, tu as compris, idiot (réponse pensée. Mais non ! il n'a pas saisi encore !)

— La musique ne doit et ne peut donner partout une direction déterminée au sentiment. (Schindler découvre là tout le principe de la musique et non seulement il n'a pas compris le *Trio,* ni la *Pathétique,* ni la *Sonate, op.* III (aveu dans un entretien précédent), mais il a complètement oublié la souveraine indication de la *Pastorale* : « Plutôt impression que des-

cription. » Sans cela il n'aurait pas dépensé tant de salive pour tous ces truismes.)

— Dans la Sonate *Les Adieux, L'Absence et le Retour*, c'était autre chose ; nous pouvions bien nous figurer la joie du revoir (comme il a bien compris !) — mais la vengeance et la colère, elles ne sont pas musicales.

Ici que l'on nous permette une explication qui paraît avoir échappé aux écrivains qui ont épilogué sur ce passage du dialogue et sur la réponse évidente de Beethoven : « Oh ! mais si ! la colère pourrait très bien m'inspirer une sonate ! » Il est non moins évident que le malade, exaspéré, a répliqué cela en regardant fixement Schindler qui deviendrait pour de bon inspirateur sans le savoir, et alors la scène, bien qu'elle se passe au chevet de l'homme... qui sait qu'il ne composera plus, devient du domaine de la comédie et non plus de l'esthétique. Le lourdaud s'y laisse prendre.)

— Bien ! Composez-nous donc bientôt la Sonate de la colère (et il badine et « lève une corne toute usée, la lui porte au menton fort amoureusement »). Je crois que vous la finirez et je m'en réjouis déjà. La vieille (gouvernante) devra y collaborer pour bien vous irriter. Mais, ami ! nous protesterons! En ce moment il faut vous éviter les émotions. » Il n'en revient pas moins ensuite à ses éternelles demandes d'explications — pour ce qu'il projette d'écrire plus tard sur son maître.

— Et le mouvement du *Trio* en B, je serais bien curieux d'en connaître le caractère ?...

[— Beethoven, *excédé*. — Dites-le moi vous-même. » Et Schindler se rengorge.]

— Eh bien ! Le premier mouvement est un rêve de bonheur et de contentement parfait ; aussi étourderie, taquinerie gaie, revenant avec une obstination « à la Beethoven » sauf votre respect. Au second, le héros est arrivé au sommet de la béatitude. Dans le troisième, le bonheur se change en émotion, résignation, vénération, etc. L'*andante* est, je crois, le plus bel idéal de la sainteté et de la divinité. (Enfin, au bout d'une longue phrase, vérité de la Palisse sur les paroles impuissantes à servir la parole divine que la musique peut exprimer, arrive cet autre, et parfait mot de comédie :)

— Avez-vous sommeil ?... Alors, bonsoir.

Et plein d'une émotion qui ne nous touche guère, non sans assaisonnement d'un coup de patte à un ancien ami de Beethoven, il écrit cette tirade que le lion endormi n'a certainement pas lue :

— Adieu, mon noble maître ! Je ne serai pas comme Ries. Ce que vous m'avez appris ne sera jamais remplacé par rien au monde ! Mon but le plus haut sera de le transmettre aux autres. C'est dans cette intention que vous m'avez instruit.

On terminerait volontiers sur ces traits de « comique qui s'ignore », s'il n'y avait peut-être mieux encore.

Peu de temps après, Schindler avait causé de diverses affaires, un peu tapé sur la négligence de Karl. « Ce jour-là, écrivait-il glorieusement plus tard en marge de ce dernier cahier (nº 40), me fit présent de la partition de la *IXᵉ Symphonie* et du *Quatuor en E.* moll. » Or, le dialogue qu'il n'a pas biffé cette fois contient juste à cette place cette réplique à un mot de Beethoven accompagnant le présent :

— Comment pensez-vous que je puisse estimer un cadeau de vous ! Que je puisse le vendre ! On supposerait que je vous vendrais vous-même pour trente deniers !

Indignation d'ailleurs parfaitement disporportionnée, vu la négligence avec laquelle Beethoven traitait lui-même ses manuscrits... Et près de vingt ans avant sa mort Schindler vendit sa collection d'autographes — au roi de Prusse.

AFFAIRES DE MÉNAGE

Si nous ne nous étions pas proposé de montrer de quelles bassesses est entourée la vie d'un grand homme, qui en peut être agacée, exaspérée, non atteinte ; au-dessus de quelle atmosphère misérable sa pensée peut continuer de planer ; nous ne nous attarderions pas un instant à relever dans les Cahiers les innombrables déboires ménagers de Beethoven. Dans toute autre étude ce ne seraient que graillonneux commérages, tristement écœurants. Mais avec lui, *prisonnier*, ramené sans cesse vers la cuisine et le balai, cela devient une admirable leçon de patience *et de surdité*. De patience impatiente, pourrait-on dire, car plus d'une fois il entre dans de formidables colères. Plus souvent encore le vil tour d'esprit de quelques-uns de son entourage, parmi lesquels au premier rang son frère et son neveu, serait capable de le rendre misanthrope, si, comme le dit si bien Richard Wagner, « son optimisme n'avait pas eu raison de toutes les contradictions que lui infligeait la vie ».

Il y eut, il est vrai, une contre-partie bien connue, et dont la présente étude n'a pas à tenir compte, puisque sa correspondance avec de charmantes femmes comme la comtesse Erdödy, ou Mme Streicher, montre ces bonnes et distinguées amies empressées à le tirer des graves et mesquins soucis de la vie matérielle.

Mais, à tout prendre, avec sa finesse habituelle, Holz a plaint et amusé à la fois son maître par une image improvisée, à propos de l'entrée en fonctions d'Anna Sokupin, une nouvelle et neuvième ménagère (qui n'a pas dû faire long feu).

— Beethoven, écrit-il, est un aigle qui vole au zénith. A ses pieds, non pas à ses ailes, il a une corde qui traîne jusqu'à terre. Elle est tenue ferme par la femme de ménage. Quelquefois il se délivre soudain et reprend son essor vers le ciel. Mais s'il pense à la vie terrestre et veut s'abaisser

vers elle, il laisse tomber en même temps la ménagère et alors elle le tient ferme.

Mais alors aussi l'aigle donnait d'assez rudes coups d'ailes. A propos d'un de ces drames de ménage un de ses conseillers écrit :

— Ne tapez pas dessus! (*Schlagen sie sie nicht*), vous pourriez avoir des ennuis avec la police.

Et le neveu, à une autre occasion :

— La vieille *Haushälterin* a empêché la nouvelle d'entrer ici, en lui disant : « Ce n'est pas un service pour vous : le monsieur et M. Holz battent tout de suite. » (Que ceux qui n'ont jamais éprouvé une semblable envie, blâment M. Holz et le monsieur !)

Quand ce n'est pas le neveu qui l'excite, c'est le frère Johann qui se charge des nouvelles répugnantes :

— L'amoureux de la bonne est ici. Il est rouge et elle noire. Elle est enceinte. Il veut l'épouser ; elle demande à s'en aller parce qu'elle est malade.

[—... ?]

— Il faut la renvoyer.

Elles sont prolixes, même quand ne pouvant se faire entendre, elles sont forcées d'écrire à leur façon et en *français*! « Monsieur cherche une ménageraire ainsi je viens me présenter je sais assez d'allemand pour m'expliquer avec les domestiques pour tenir les linges en propreté mais je ne me connais pas en cuisine je sais bien coudre repasser compter avec la cuisinière j'aime mieux venir si monsieur prendrez une fille de cuisine qui serait assez adroite le reste je pourrait faire pour recommandation je ne manquerai pas mais comme je suis sans place je souhaiterais d'être acceptez en deux ou trois jours je sais très bien coudre je peux même montrer mon ouvrage. »

Une autre gouvernante est autoritaire ; elle écrit en allemand en un style de cuisine, qui est peut-être seulement la seule cuisine qu'elle sache faire.

— Je ne permets pas ça. Je ne me fie jamais à aucun domestique. Je ne la laisse pas dormir... Dans ce cas je peux commander, moi ! En d'autres occasions je vous prie de me donner vos ordres.

Holz qui aime à ne pas trop mal manger, même chez Beethoven, s'en mêle à son tour, pendant un repas.

— La vieille ne sait pas faire la carpe au bleu. L'autre moitié va venir tout de suite, mais pas bleue.

« Celle-ci dit que le brochet seul peut être fait au bleu et que pour la carpe il faut une herbe spéciale qu'on ne trouve pas ici (!). Elle demande à tout instant le *Kochbuch*...

Elle est déjà renvoyée virtuellement. On ne s'étonne point que Beethoven ait fréquemment noté des *Parfaite cuisinière* à la devanture des librairies. La notation également obstinée d'avoir à acquérir « une caisse fermant à clef pour les bougies » n'a guère besoin d'explication.

Une des cuisinières s'étonne un jour « de ses connaissances en cuisine de Bohême ». Que d'espoirs déçus !

Une très vieille gouvernante a atteint chez lui l'âge de quatre-vingts ans. Ce n'est sans doute pas celle sur qui le neveu à l'âme de commère écrit :

— Cette servante est un cochon (*sic* !). Elle se met au lit toute habillée pour ne pas avoir à se rhabiller le matin. Mais elle fait bien la cuisine *quand elle veut.*

Mais c'est peut-être elle qui quitte la maison « en claquant les portes ». Une se flatte d'être restée dix ans chez un noble Hongrois. » Une autre, dit le neveu « est sortie dimanche dernier avec deux « chevaliers », si bien habillée qu'on ne la reconnaissait pas. » Elle va être remplacée ; une Haushälterin se présente sur ses talons.

O misère !... Pourtant une vieille servante semble bien avoir inspiré au musicien son superbe canon du XVe quatuor sur la *Fatalité*, avec son éternel : *es muss sein* ! (il faut qu'il en soit ainsi) à l'appui de ses fréquentes demandes d'argent. La répétition de cet obsédant autographe culinaire infirme la théorie qui considère l'anecdote comme une fantaisiste légende. Il fallait bien qu'en tirant sur la corde, l'aigle entraînât à son insu la cuisinière elle-même dans l'éther. Le génie du musicien tirait du sublime d'un plat manqué, et trouvait des rythmes souverains, même dans les soubresauts de l'anse du panier.

LE POÈTE NEURASTHÉNIQUE CHEZ LE STOICIEN

Victor Hugo a exprimé en termes sublimes cette pensée que : « Le génie est la région des égaux.» Beethoven, le grand poète des sons, si avide, en outre, de culture intellectuelle, s'étant créé la sienne par mille lectures de toute sorte, devait naturellement être en commerce assidu avec les grands poètes du verbe.

On connaît assez, pour qu'il n'y ait pas à les rappeler ici, ses relations avec Gœthe, et l'anecdote amusante où nous le voyons affirmer ironiquement son indépendance, dans la promenade avec son grand « égal » (Excellence, c'est peut-être moi qu'ils saluent).

Lorsque l'inspiration de la *Symphonie avec chœur* s'empare de lui, c'est une ode de Schiller qui lui vient à l'esprit. *Egmont* lui fournit un de ses chefs-d'œuvre lyriques, et nombreuses sont les poésies de Gœthe ou de Schiller qu'il met ou a l'intention de mettre en musique. Sa correspondance est pleine de citations, d'allusions aux poètes (non moins qu'aux philosophes). Il aurait voulu, pour sa dernière Symphonie, tracer le magnifique tableau de l'opposition entre la beauté antique et la beauté mystique. Sa parole était pleine de grandioses comparaisons, d'ardentes envolées. A vrai dire, même, il ne parlait et n'écrivait qu'en poète. Il invoquait les Muses et ce n'était pas banalité chez lui.

A chaque instant dans ses carnets, esquisses ou entretiens il transcrit, soit pour se fortifier, soit pour se justifier vis-à-vis de lui-même, contre le monde, des sentences de ses poètes et de ses penseurs. On le trouve plein de questions à ses visiteurs sur le mouvement des idées, et ceux-ci sachant l'intéresser et lui plaire, lui apportent des nouvelles, et pour le flatter l'égalent, pas toujours avec discernement, aux souverains de la littérature d'alors, car la postérité a détrôné quelques-uns de ceux-là.

Plus d'un des interlocuteurs, dans sa famille principalement, font ressortir, moins agréablement pour lui, les profits que Gœthe tire de sa plume. Un familier lui affirme que Byron (on s'entretient beaucoup de Byron à Vienne), reçoit vingt guinées pour chacun de ses vers. Il vit où il veut, en Grèce, en Italie, en France. Il est actuellement le plus grand en Europe. « Ses œuvres ont été traduites et ont paru à la foire de Leipzig. »

Un autre lui rapporte que Gœthe a dit : « C'est seulement après avoir entendu Beethoven que j'ai su ce qu'on pouvait faire avec un piano. »

Le comte Maurice Lichnowski vient lui soumettre un livret d'opéra du professeur de physique Reumann, ce qui n'est qu'une commission, mais pas la meilleure des idées ; toutefois ce protecteur préférerait un plus grand poète :

— Moi, mon désir serait que ce soit une des belles tragédies de Voltaire, *Mérope*, *Zaïre*, ou toutes ces tragédies françaises. Toutes les tragédies de Voltaire sont propres à faire de grands opéras.

Beethoven qui s'était interessé au sujet, sensiblement inférieur, de *Fidelio*, mais pour des raisons d'ordre sentimental et moral que M. Vincent d'Indy a si bien discernées, fut encore sur le point de magnifier de ses harmonies l'œuvre d'un poète national, supérieur du moins à notre médiocre Bouilly, Grillparzer. Le voulut-il réellement ? Enfin, il reçut avec bienveillance, plus même, avec une vive sympathie, l'auteur de *Mélusine*. Les circonstances, ou bien quelque résistance de l'inspiration, firent qu'il n'écrivit pas même, comme Mendelssohn, une Ouverture (on sait combien celle-ci est exquise). Mais les relations de Beethoven avec Grillparzer forment une partie des Cahiers de conversation assez curieuse pour être transcrites dans leur détail.

Le contraste est vraiment saisissant entre le génie qui se redresse et grandit dans les épreuves, et le talent qui se laisse terrasser. Il suffit de regarder Beethoven écouter, et de lire Grillparzer lui parler.

C'est encore Maurice Lichnowski, semble-t-il, qui ait persuadé Beethoven d'entrer en relations avec Grillparzer pour un livret d'opéra. Du moins nous lisons dans un carnet de

1822-23 un grand éloge par lui de celui qui est considéré comme le plus grand poète dramatique de l'Autriche.

— Et s'il écrit pour vous, ajoute-t-il, son talent brillera encore davantage.

Nous savons, d'autre part, avec les renseignements que prodigue Schindler, et qui sont bien propres à intéresser l'âme généreuse et les opinions libérales de Beethoven, que « Grillparzer est digne de toute compassion ; il ne peut faire représenter ses drames, tant ils sont maltraités par la censure ; de ses poèmes ont attiré sur lui les rigueurs de la police. » Ce n'était pas un bien féroce révolutionnaire pourtant ; mais on sait que le gouvernement autrichien n'était pas le plus débonnaire en matière d'opinions, et que s'il interdisait quantité d'ouvrages, ce n'était pas avec l'arrière-pensée que lui prêtait Holz, intermittente certainement, de l'empereur Joseph « qu'on les lût davantage ».

Et si c'étaient les seuls malheurs du poète ! Mais il a un emploi officiel, son salaire est médiocre (il n'y a pas « dans le service de l'Autriche » que le militaire qui « ne soit pas riche »).

— Il vit beaucoup, écrit Schindler à ce moment, de la bienfaisance des amis. Mais il pense beaucoup à payer ses dettes, et il lui reste peu de chose sur son traitement.

Tel est, plus jeune de vingt ans que Beethoven, mais bien vieux et découragé par rapport au Titan que rien n'abat, ni amours déçues, ni surdité, ni tristesses de famille, le pauvre homme qui se présente, un jour de printemps de 1823, chez le musicien. On cause d'abord des santés, c'est inévitable entre le timide névropathe et le puissant phtisique. Puis, à quelque tourment avoué de ce dernier :

— Si vous étiez aussi éprouvé que moi ! soupire Grillparzer.

Et la suite des doléances :

— Le moindre ignorant m'est préféré. Et pourtant je ne voudrais pas vivre ailleurs qu'ici.

— Les autres Allemands nagent dans leur pédantisme. (Trait de l'amour-propre intellectuel et artistique de l'Autrichien.)

Beethoven est plus heureux que lui : « La censure ne peut

rien contre les musiciens. » (Il faut croire que dans Vienne privilégiée, l'art n'était pas confondu, partiellement tout au moins, avec la politique comme dans certains pays en notre temps.)

Question putôt vaste :

— Qu'est-ce que vous pensez en écrivant votre musique ? (Mille fois hélas ! nous n'avons pas d'autre réponse que la musique même de Beethoven ; cela peut nous suffire. Mais rien ne nous met sur la piste de la réplique, car la conversation évolue.)

— Je voudrais bien faire cet opéra ! Et ce serait vraiment l'opéra de Beethoven, pas celui de Grillparzer.

Deux remarques ou pensées qui ne manquent pas de finesse et de portée artistique :

— C'est par la musique que j'ai appris la mélodie des vers.

— La musique est le seul art qu'ont inventé les modernes.

Mais :

— On commence déjà à tomber dans le maniérisme. (On pourrait traduire aussi, en considérant le sens : dans la formule.)

Et il complète la pensée par cette non moins heureuse profession de foi : « La peinture et la poésie ne peuvent avoir qu'elles-mêmes pour modèles. »

Rien de cet entretien, en somme, n'est indigne du lieu. Après la sortie du poète, Schindler qui s'est tenu coi, ne se sentant peut-être pas de force :

— Il avait grand'peur que l'on ne se comprenne pas entre vous deux, et il est étonné que cela ait si bien marché.

La curiosité évidente de Beethoven, quant à l'homme sinon encore quant au collaborateur, fut les jours suivants largement satisfaite par le même Schindler et tels autres amis. L'on reparlait des férocités policières, de sa pauvreté, de ses malheurs sentimentaux et de cette modestie qui le faisait se considérer comme bien mince auprès du grand musicien.

— Il a été très surpris que vous ayez lu avec émotion ses tragédies (fraîchement envoyées ?) D'autant plus que ses drames, il ne se donne pas beaucoup de peine pour les écrire.

Il avait été un moment question de mettre en musique

son drame d'*Ottokar*, « mais il ne conviendrait pas pour Beethoven ».

Grillparzer revient au cours de l'hiver. Il voudrait que le compositeur lui donnât une idée approximative des thèmes auxquels il a pensé, pour une scène qui comporte un Quatuor, « pour bien accorder sa pensée avec la pensée musicale » du maître. (Cette conscience poétique n'est point déjà si commune chez les librettistes. Grillparzer dut au moins pour sa récompense avoir une petite improvisation.)

Au reste, l'entreprise ne marche pas toute seule. Voilà qu'il est « nécessaire, il s'en aperçoit, d'inventer une nouvelle action... Mais cela ne peut se faire en un moment ».

Un autre projet est examiné, qui ne serait pas celui de *Mélusine*, car il est question des allusions à la politique actuelle de la Grèce que la censure ne manquerait pas de trouver dans la peinture de la politique grecque dans l'antiquité. (Il est à remarquer que cet entretien avait lieu à l'époque de la « guerre de libération », et des retentissants poèmes de Byron.)

Enfin, scrupule qui laissait du temps à Beethoven pour se mettre à l'ouvrage :

— On ne doit pas se produire devant le public si l'on n'est pas sûr d'avoir fait une œuvre grande et parfaite.

On ne s'explique que trop facilement que *Mélusine* n'ait pas pris figure et vie musicales, quand on voit Schindler faire cette commission :

— Grillparzer a un sujet qu'il veut travailler pour vous, et dont il espère faire une chose excellente : *Dragomira la Bohémienne.*

[BEETHOVEN. — ... ? ?]

— « Je suis le brigand Dragomir », c'est une poésie assez connue, mais pas fameuse.

Lichnowski est d'un avis différent.

— Il l'écrira tout exprès pour vous. Il est prêt à beaucoup changer ce poème pour en faire l'opéra.

Il insiste pour une nouvelle entrevue. Vraiment « Dragomira est une grande œuvre tragique ».

Raison déterminante ? « Grillparzer est un homme aimable et plein de cœur. » Mais Lichnowski ne devait pas réussir

mieux avec les poèmes de ce protégé, qu'avec les tragédies de Voltaire.

Peut-être Beethoven ne voulut-il pas faire à Grillparzer la peine de dire franchement ses autres projets à un homme aussi aimable et sensible, car celui-ci voyait déjà le ténor idéal pour Merlin : « Cramolini, qui est jeune et de belle apparence, plutôt que Forti, quoique de belle mine lui aussi. »

Sans que cela avançât davantage, Grillparzer rendit encore une visite lors d'un séjour à Hetzendorf. Entretien plutôt esthétique d'ailleurs.

— En général les Allemands du Nord ne comprennent pas beaucoup la musique.

— On ne peut pas faire une œuvre plus élevée que le *Freischütz.*

Pourtant pas si esthétique, si on en juge par cette conclusion de Grillparzer, suivie d'un profond soupir.

— C'est donc la perspective d'avoir une femme et des enfants ? Ne vous mariez jamais ! Les spirituelles n'ont pas dc corps, et celles qui ont un beau corps n'ont pas d'esprit.

Fin de l'entretien revenant à l'art :

— A mon avis, il y a deux sortes d'opéras : celui qui procède de l'opéra même, et celui qui part de la musique ; celui-ci c'est l'opéra italien. »

Il est douteux que Beethoven se soit montré d'accord avec Grillparzer sur cette théorie assez contestable, ou tout au moins obscure. L'opéra italien traversait une crise, à laquelle il est fait allusion dans le même dialogue. Le poète semble avoir eu pour lui un faible. Dans ces conditions, *Mélusine*... Est-ce à cause des interprètes ?

— Lablache et en partie la Fodor sont de bien meilleurs acteurs que n'en eut jamais l'opéra allemand.

Ce n'est que durant l'été de 1826, près de trois ans après toutes ces paroles intéressantes mais infructueuses, que nous voyons, plus dolent que jamais, Grillparzer revenir prendre, sinon des thèmes musicaux à versifier, du moins des leçons d'énergie.

— La censure m'a tué, gémit-il.

— Il faut aller en Amérique pour donner libre cours à ses idées.

— [—... !]

— Je suis en proie aux idées noires.

— [—... ! ! !]

— Mes œuvres me déplaisent.

— Si j'avais seulement votre force et votre fermeté !

— [—...]

— N'y a-t-il pas des circonstances où vous avez perdu le goût du travail ?... Par exemple les relations amoureuses ?

Ce diable de Holz, quand il est sorti, explique et raconte : « Son plus grand malheur est qu'il est amoureux. Il ne veut pas s'avancer ni reculer. Cela dure depuis six ans. » Il y eut en effet un roman mélancolique et touchant avec une des sœurs Froehlich, que Holz désigne. Enfin :

— Grillparzer a reçu un grand encouragement de vous, qui lui a donné de la force. (Que serait-ce s'il n'en avait pas profité ? Mais voilà :)

— Il est hypochondriaque.

— Il a certainement le génie, mais il faut qu'il n'ait pas d'empêchements.

— Il est tellement timoré qu'il est toujours mécontent des ses œuvres.

Cette indication fournit à Holz l'occasion de faire une petite analyse assez fine — nous avons assez vu qu'il n'est pas sot — et en même temps de brûler un peu d'encens à la divinité.

— Pendant l'élaboration de l'œuvre, l'artiste est comme un homme qui gravit les montagnes et qui en voit toujours une plus haute. C'est probablement la raison pour laquelle vous ne voulez plus vous souvenir de vos œuvres antérieures.

(Les biographes de Beethoven nous permettent de reconstituer, même s'il répondit longuement ce jour-là, sa réponse (1), et Carl Holz conclut :)

— Après Beethoven, personne ne le surpassera, comme après Raphaël et Shakespeare.

L'empressé messager revint un jour, assez rapproché de

(1) « Le *Septuor* n'est pas de moi ! Il est de Mozart ! » répondait-il avec colère aux trop banales félicitations à ce sujet. Et ceux qui lui parlaient d'*Adélaïde* n'étaient guère mieux reçu.

cette visite, annoncer la désillusion finale de Grillparzer. « Il ne ferait pas l'opéra »... que Beethoven n'avait pas commencé.

— C'est dommage, il y avait de si beaux vers, entre autres ceux de la chasse !

L'hypochondrie du poète lui dura jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, tandis que l'énergie du musicien fut foudroyée avant la soixantaine.

Et ce fut Grillparzer qui fut chargé de prononcer sur la tombe de Beethoven son oraison funèbre.

AUX DEVANTURES DES LIBRAIRES

Il lisait avec passion, on le sait, et sa curiosité était multiple. Comme tous les hommes de génie de qui l'éducation première a été négligée, sans doute devinait-il et transformait-il maintes notions ; dans son impatience de savoir, il cherchait aliment dans des ouvrages secondaires qu'il jetait bientôt ; et dans sa négligence de célibataire voué aux fréquents déménagements, il laissait derrière lui les déchets de sa bibliothèque ; on le volait ; son neveu, un jour, vendit son Gœthe (peut-être seulement les doubles, qu'il possédait ainsi que nous le voyons d'après son inventaire).

Des livres de chevet, comme l'Homère, qui avait été son maître et son inspirateur, manquent à cet inventaire, qui d'ailleurs est dressé sans méthode, et qui paraît incomplet de beaucoup, et pour cause sans doute, ayant été rédigé en juin, plus de trois mois après la mort. Plus d'une main familière a dû sans scrupules s'approprier des reliques qui ne frustraient pas gravement la succession ; et il vaut mieux que ces livres se soient trouvés entre les mains sympathiques d'un Holz, d'un Schindler ou d'un petit Breuning, que dans celles, ignares, d'un Johann, ou insouciantes, d'un Karl.

L'inventaire serait déconcertant sans ces conjectures ; un seul trait suffira ; il ne s'y trouve, pour ainsi dire, pas trace des lectures de Beethoven sur l'antiquité, dont il s'était passionnément et assidûment nourri, sauf un volume sur une « *Promenade à Syracuse* » — dont la censure interdit la mise aux enchères. Ce ne sont que disparates et dépareillages. De Kant *La Théorie du Firmament*, *Les Fables* de La Fontaine, *L'Imitation de Jésus-Christ*, *L'Anthologie lyrique* de Matthison (source de sujets de lieder) ; un Gœte et un Schiller complets ; un Klopstock ; Shakespeare ; les Lettres de Cicéron; Plutarque (ces trois derniers dans des éditions qui doivent

avoir été incomplètes ou sans valeur, car ils sont groupés pêle-mêle avec « de nombreuses brochures en fort mauvais état », le lot étant évalué quatre florins), voilà tout ce que le document offrirait de plus typique à notre imagination. Une vieille Bible à figures, éditée à Liége en français et en latin, paraît avoir été une relique de famille. Il y a peu d'ouvrages théoriques ou historiques sur la musique, et aucun d'important.

Tout cela, en somme, n'ajouterait pas grand'chose à ce que nous savons d'autre part sur la constante ébullition de cet esprit. Mais les Cahiers de conversation, de 1819 jusqu'à l'année qui précéda sa mort, s'ils ne nous renseignent sur ce qu'il savait que d'une manière rapide et rare au cours de ses entretiens, jettent du moins une curieuse lumière sur ce qu'il *voudrait savoir*. Ce sont les notes prises au hasard des promenades, à la devanture des libraires ou à l'étal des bouquinistes. Suivons-les sans autre ordre que celui dans lequel livres et désirs se présentaient.

Les Œuvres du Maître chanteur Hans Sachs. (Beethoven aurait-il un moment entrevu le sujet traité par Wagner ?)

Principe d'une méthode de diction et d'action oratoires. (Sans doute ceci pour les rêves d'avenir sur Karl.)

« Dans toutes les librairies on peut acheter le Testament de Frédéric Christian à ses fils. »

En passant, notons qu'une « exposition d'une collection d'antiquités égyptiennes » a lieu, que l'entrée coûte deux florins et qu'il ira la visiter à cinq heures.

L'Éleveur d'oiseaux et l'oiseleur, avec bonnes illustrations.

Un livre sur la *Léthargie* (*Scheintod*). Cette curiosité, ou anxiété, l'a préoccupé au point qu'il a deux fois noté l'ouvrage. Craignait-il de longs évanouissements ?

Traduction des classiques romains et *Vie d'Agricola*.

Tous les classiques chez Herter et Breuning. (Rêve certainement arrêté faute de fonds.)

Il n'est pas sans intérêt de citer l'adresse, soigneusement notée, d'un orfèvre qui fait « des plumes à remplir que l'on peut transporter », primitif exemple de nos stylos.

Ceci, intéressant du point de vue composition musicale. *Collection de mélodies hébraïques*, par Lord Byron. Il est à

peine besoin de rappeler que Schumann en a fait une de ses suites de *lieder*, et vraisemblable de penser que Beethoven a eu le même projet.

Un *Guide en Suisse et dans la Salzkammergut. A avoir*, souligne-t-il. Cela se rattache à ses innombrables velléités de voyage dans toutes les directions... hors de Vienne.

« *Theater Zeitung*, nº 15. Il y a une belle poésie qui commence ainsi : « Combien de temps veux-tu rester fâchée ? »

Un livre de Feszler sur *Aristide et Thémistocle*. (Certes des héros selon son cœur.)

Pausanias, etc., *avec un plan d'Athènes*, publié à Munich.

Il prend, en mars 1824, des notes détaillées, certainement en vue toujours de l'éducation de Karl, sur l' « enseignement de la philosophie » ; il ajoute que cet enseignement est équivalent à Grätz et à Salzbourg, et, pour la jurisprudence à Vienne : « Salzbourg a beaucoup perdu depuis la mort de Bauer. »

Un Voyage de découvertes dans la mer du Sud.

Édition de la *Traduction des classiques grecs en* 16 *volumes.* S'il a pu satisfaire ce désir, il est possible que les seize volumes aient été emportés par Karl à sa pension ou chez Schlemmer pour « raison d'étude », ou sous prétexte...

« Un livre de *Voyages en Écosse* » s'explique naturellement par les invitations réitérées de son éditeur et admirateur Thomson, et par l'intention de s'y rendre... quand il serait en bonne santé (1825) !

A AVOIR, *Chateaubriand, nach Jerusalem*, avec une carte de la Grèce et une carte de la côte asiatique.

Pèlerinage à Mariazell.

L'Art de guérir les maladies de l'ouïe, avec une planche sur cuivre, Gotha 1825, trois florins.

Les meilleurs moyens de guérir les yeux (a-t-il craint ce surcroît de calvaire ?) *et les oreilles* du Dr Zinger, 1823, relié, 3 florins. Plusieurs autres notes ont été prises sur le poignant et acharné sujet.

Il Parnasso italiano.

La divina Commedia di Dante Alighieri.

La Gerusalemme liberata di Tasso.

L'Orlando furioso di Ariosto, ornato di quattro rittratti, 4 florins.

Populäre Astronomie by Hittorff. (Il s'est très souvent préoccupé de la mécanique céleste, et il est superflu de commenter cette « élévation » vers les astres.)

Un livre sur l'*Homœopathie* », autre périodique sujet d'une curiosité assez vivement réprimée par un de ses médecins habituels.

Il s'intéresse beaucoup, et fréquemment, à l'invention récente de la lithographie, voyant sans doute le parti à en tirer pour l'édition musicale.

Il y aurait encore beaucoup de notes à relever, mais la liste en deviendrait monotone. Qu'il nous ait suffi d'entrevoir ce trait expressif d'un esprit avide de connaître les questions les plus variées, et sans cesse détourné par la maladie, les tracas, ou, heureusement, absorbé de façon impérieuse par la création.

Sur le lit des dernières souffrances, il se préoccupait encore de lire, mais il revenait à ceux qui avaient dominé sa pensée et sur qui il avait voulu se modeler.

— Le *Plutarque* entier, on ne peut l'avoir, dit Schindler (février 1827). Les volumes sont en circulation. J'ai donc pris *Epictète*. (Tout à fait de circonstance, candide Schindler !)

— Lis-tu *Les Antiquités des Romains et des Grecs* ? dit le gentil petit Breuning. Si tu veux, je t'en apporterai avec illustrations... Je n'en ai pas besoin. Je l'ai de l'an passé ; tu peux bien les prendre.

Le désir de cette lecture n'avait pas abandonné le moribond.

— Aujourd'hui, écrit Schindler, je me ferai donner une liste des Grecs antiques ; vous choisirez vous-même.

Ainsi, en ce moment où la vie échappe, mais où l'espoir persiste, Beethoven pensait au projet magnifique de la *Dixième Symphonie*...

DES OISEAUX DANS LA CAGE DU LION

Mlle Caroline Unger était de stature imposante. Sa voix était forte, mais dure à l'aigu. D'après une réponse faite à Beethoven en 1824, vers le moment du fameux concert de la *Neuvième*, voici quel était son registre par rapport à celui d'une autre cantatrice alors en vue :

Unger, de l'*ut* grave au *sol* aigu, Mombelli, du *la* grave au *la* aigu.

En 1923 (Unger a juste alors vingt ans et Beethoven cinquante trois), l'avocat Bernard, que l'on voit assez souvent dans la maison, donne sur elle au maître ce renseignement :

— C'est une personne très intéressante. Après la représentation de *La Libussa*, le compositeur de la cour, Noll, lui a adressé deux sonnets.

[Est-ce qu'on peut les voir ? demande supposée].

— La Unger me les a remis, mais je les avais donnés au *Journal de la Mode* pour qu'il les publiât. Ils ne sont vraiment pas mal. Mais la Censure les a interdits, parce qu'on ne doit pas exprimer en public des sentiments aussi tendres.

La Libussa était, d'après une autre indication donnée par le même Bernard, un des succès de Unger. La représentation qui occasionnait ce renseignement, avait été « précédée d'un bal d'enfants ». « Le roi de Naples y assistait. Il a l'air d'un vieux faune, avec une barbe qui lui descend jusque sur les épaules. Il portait un tout petit chapeau pointu. Quand il rit, il ouvre la bouche jusqu'aux oreilles. On dirait que pour lui tout est une plaisanterie.

Ainsi cherche-t-on à divertir le grand reclus.

Mais voici, à la fin d'octobre 1823, la jeune fille en sa présence.

— Je viens, maître, malgré ma grande peur de vous déranger. Je voulais vous remercier de votre lettre que je conserverai comme une chose sacrée.

— J'ai essayé de gagner Duport (le directeur de l'Opéra, sans doute pour quelque arrangement relatif au grand concert projeté, ou plutôt pour un traité concernant *Mélusine*), mais je n'ai pas réussi.

— [... ?]

— L'avez-vous bientôt terminée, *Mélusine* ? Forti l'a lue (elle veut sans doute dire que Forti connaît le sujet). Il a été enchanté. C'est lui qui serait le plus capable de jouer le rôle de l'amoureux.

— Je dois visiter toute l'Allemagne.

— [...]

— Est-ce que je peux oser!... (Oser, supposons, une façon de prendre congé un peu tendre, mais plus ou moins retenue par la timidité respectueuse.)

— [...]

— Je m'excuse de me priver de votre chère compagnie... Je vous ai volé votre temps... Je reviendrai bientôt.

Karl, après cette visite, à quelque question sur la jolie artiste, fait cette réponse, en sa qualité de jeune homme qui prétend être bien informé.

— La Sontag est plus prudente... La Unger est plus impulsive. Elle ne fait aucune attention à sa santé. Elle a souvent des évanouissements. »

Elle revient en effet en automne, et voici son salut d'entrée.

— Sontag regrette de n'avoir pas pu vous rendre visite. Mais elle doit chanter. Moi, je n'ai pas pu résister au désir de revoir notre cher grand maître.

— [...]

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir ? depuis si longtemps !

— [...]

— C'est de la paresse, rien que de la paresse.

— Nous donnez-vous bientôt votre nouvel opéra ?

Puis, après quelques gentils bavardages sans importance :

— Si seulement le bon Dieu avait assez de grâce pour vous illuminer de sorte que vous daigniez écrire quelque chose pour moi ! Alors je ne craindrais aucune peine, et vous seriez récompensé.

— [...]

— Je viendrais donc alors tous les jours chez vous.

Schindler qui assiste à l'entretien, met ce grain de sel.

— Alors engagez-la comme ménagère. Elle sait très bien faire la cuisine.

Unger devient tant soit peu plus coquette.

— Venez donc une fois avec moi au Lusthaus. Nous irons en voiture et nous reviendrons à pied.

— [...]

— Exaucez ma prière !...

Mais de qui donc peut-il s'agir dans l'entretien, de la part de Beethoven, quel est le musicien de qui la vie permet à Caroline cette transition, qui sait ? peut-être pas si facétieuse ?...

— A présent, il a beaucoup plus d'application et d'ardeur au travail parce qu'il est marié. Vous devriez vous marier, et vous aussi vous deviendriez plus appliqué.

C'était, on le sait hélas ! jouer avec la secrète douleur de Beethoven. Toutefois il prend assez bien la plaisanterie, car, à sa réponse, la chanteuse écrit :

— Je vous jure, sur l'autel de Vesta, de ne pas me marier... jusqu'à ce que j'aie changé d'avis.

La conversation bifurque toutefois.

— Qui peut ne pas vous connaître quand on connaît *Fidelio* et vos Symphonies ? Si vous saviez combien souvent je chante vos Lieder !

[—.... ?]

— C'est bien difficile à dire, car je les aime tous.

Réponse assez dépourvue d'originalité, qui n'empêche pas Schindler d'écrire sur le calepin aussitôt sa sortie.

— C'est un diable, et plein de feu et de franchise.

La même saison, les deux cantatrices revinrent plus d'une fois dans les causeries. Grâce à Schindler, la Sontag eut son tour.

— Elle est, écrit-il, excellente. C'est un rare exemple de moralité.

— Vous pourriez vous servir de la Sontag. Elle est d'un zèle et d'une instruction rares. Elle voudrait vous voir depuis longtemps, mais elle n'a pas le courage.

Mais voici qu'à la fin de l'année nous connaissons les motifs de cette timidité si rare. Schindler annonce la prochaine visite de la Unger et de la Sontag !

— [D'où vient la Sontag ?]

— De Prague. J'entends dire qu'elle a sa mère avec elle. Elle gagne 17.000 florins, les « bénéfices » compris.

— Elles vivent très simplement et semblent penser à l'avenir.

Beethoven, tout comme nous, voudrait savoir le fin de ces visites retardées, et Schindler.

— Si *elles* ne viennent pas, c'est sans doute la jalousie qui en est cause, et parce que Unger veut venir seule. Elle me l'a dit. Je leur ai dit que vous auriez double plaisir à les voir toutes les deux.

[On devine que l'impatience va prendre un autre caractère].

— Je leur ai seulement exprimé le désir qu'elles viennent ensemble.

(Peut-être ce qui suit est-il pour éviter la bourrasque).

— Très belle et très douce.

Un moment se passe.

— Les jeunes filles ne vont plus venir maintenant...

— Je gronderai Mamsel Unger pour son mensonge. (La belle avance !)

Suite et fin de l'épisode :

— Je l'ai rencontrée en chemin, elle a dit qu'elle n'avait pas pu venir à cause du froid.

Là-dessus, se présente comme cuisinière la veuve du commissaire de police Sertzter « qui vit de sa pension », et qui, aux conditions proposées, « demande deux jours de réflexion », ce qui fit à Beethoven une fin de journée moins agréable qu'il n'avait espéré.

Il devait pourtant avoir plus tard une compensation, car elles finirent par venir toutes les deux... au bout d'un an.

Le 8 septembre 1822, Beethoven écrivait à son frère Johann :

« Deux cantatrices nous ont rendu visite aujourd'hui, et comme elles voulaient absolument me baiser les mains et qu'elles étaient fort jolies, j'ai mieux aimé leur proposer de me baiser la bouche. »

Il y a là quelque chose qui ne paraît pas concorder exactement, soit comme date de cette lettre (dans la traduction Chantavoine), soit dans la numérotation des Cahiers, car en été de 1824 (concert de la *Neuvième*) nous trouvons bien les deux rivales ensemble chez Beethoven, sans que les Cahiers aient fait aucune mention d'une visite antérieure, particulièrement en septembre 1822.

Caroline Unger pourtant, et c'est là sans doute que pourrait se produire la confusion, vint bien le revoir avec une autre personne qu'elle présenta en ces termes :

— Ma compagne est la baronne Lirveeld, qui vous adore !

Et voici, entre autres, les propos enjoués qu'elles tinrent :

— Ma compagne et moi nous vous ferons un cordon de sonnette digne de vous.

— Comment Beethoven peut-il avoir un pareil cordon de sonnette !

[— Il n'est pas bien, mon cordon ! (Réponse facile à supposer.)]

— Si ce n'était pas que votre main l'a sanctifié, on dirait plutôt la corde d'un pendu.

— . . .

— Mariez-vous donc. Un vieux garçon est un citoyen inutile (compliment assez peu heureux pour le compositeur et pas autrement agréable pour... l'auteur de la Sonate du *Clair de lune*. Mais elles sont jolies, et il paraît de bonne humeur.)

— Moi ?... je n'en ai pas un. (Un quoi ? La réplique suivante le dit.)

— Et vous, combien comptez-vous d'amoureuses ?

[— . . .]

— Les yeux de ma voisine pourraient bien devenir dangereux pour vous.

La jeune baronne Lirveeld, revenue à son émotion première, prend ainsi congé :

— C'est le jour où j'ai eu le bonheur de faire votre connaissance qui marquera entre tous dans ma vie.

En tous les cas, il ne semble pas avoir autrement ému Beethoven qui demanda simplement à Schindler quelque indication après la visite.

— C'est une vraie baronne, je n'en sais pas davantage. Unger dit qu'elle chante bien.

Unger et Sontag, Sontag et Unger devaient cependant à la fin venir ensemble. Et même dîner chez Beethoven !

Sontag avait le même âge que Unger. « Elle a peu d'éducation du chant, et elle s'en rend compte, écrivait Schindler sur le carnet. Elle m'a demandé de repasser avec elle l'école de Durante, Léo, Porpora, etc., et je le lui ai promis. » Il ajoutait : « Cette gargarisation italienne les a détournées toutes les deux du travail sérieux. » Ce dont on s'est bien aperçu lorsque les cantatrices dépourvues de cette forte « éducation du chant » devaient interpréter *Fidelio* ou les soli de la *Messe* en *ré*.

— Mlle Sontag chante toujours *mezza voce*, écrit cette mauvaise langue de Holz. Pour jouir de son chant une fois, il faut l'entendre deux, et encore après on ne l'a entendue qu'à moitié.

Elle est, de toute façon, au moment de ce fameux dîner, d'un caractère plus timide que sa camarade. Sa petite écriture menue est presque enfantine auprès de celle de Unger, plus hardie, presque plus emportée.

C'est elle qui prend la parole cérémonieusement.

— Mlle Sontag se réjouit avec moi que vous ayez eu la bonté de nous inviter. Pardonnez-nous de venir si tôt. Nous arrivons de la répétition.

[— .....]

— Je ne suis pas venue ici pour bien manger, écrit Henriette, mais pour faire votre honorable connaissance. Je m'en réjouis depuis si longtemps !

Elles se confondent encore en compliments et en remercîments d'avoir été choisies pour les soli de la *Neuvième*.

Puis : « Pouvons-nous aller dans votre chambre pour vous chanter quelque chose ?...

— Avez-vous ici le *Fidelio* ? (Il y a des chances... Enfin !)

Comment le dîner se passa, nous ne le saurons que le lendemain. Schindler avait inscrit sur le cahier une assez longue note qu'il a si soigneusement biffée qu'on ne peut la deviner sous son caviar.

Donc, le lendemain, cependant que Beethoven se proposait

de demander chez le libraire un ouvrage dont il avait noté le titre ou du moins le sujet : « Un livre sur le voyage de découvertes dans la mer du Sud », Schindler apporta de fâcheuses nouvelles.

— La Sontag vous ferait de la peine. Les quelques gouttes de vin qu'elle a bues ont déterminé chez elle une grande explosion. Elle n'a pas pu, le soir, chanter *Le Plongeur*... (1). Mais elle était mieux dans la soirée. La Unger... a eu le contraire. Ce sont des héroïnes !

— [Des héroïnes ! ! !]

— Elles ne sont pas habituées à boire du vin, mais ce vin était mauvais.

Il faut cependant rassurer l'hôte, patron d'une aussi désastreuse Hanshälterin.

— La Sontag devait venir hier à la répétition du concert de la Cour. Lorsqu'on lui a dit qu'elle perdrait les vingt-quatre florins, elle a déclaré qu'elle ne souffrait plus, et qu'elle irait.

Tout est pour le mieux, relativement : « Les deux belles se recommandent à vous et vous prient de leur donner à l'avenir du vin meilleur et plus sain. Leur dîner leur coûterait trop cher. »

Le respectueux *famulus* ne note pas la façon dont Beethoven a pu accueillir sa lourde franchise, mais certaines lettres qui le concernent, et du moins celle bien connue, où le maître lui interdit sa table, permettent de la deviner.

Nous retrouverons les gentilles cantatrices au concert de 1824. Mais nous pouvons aller tout de suite aux épilogues de cette petite comédie.

Holz (janvier ou février 1826) : « Mlle Unger a épousé à Naples le vice-Kappelmeister Bénédict, élève de Carl Maria de Weber. »

Mais que veut dire la réplique suivante ? Oserons-nous soupçonner la vertu définitive de Caroline ?

— Mais d'autant plus d'audace. (Il est vrai que Holz n'est pas la bienveillance même.)

[— ...]

— Il me semble que c'est un *Matrimonio secreto*.

(1) Ici des détails par trop réalistes malgré l'intérêt « documentaire ».

Et Sontag ?

— La Sontag devient comtesse, écrit le frère Johann, toujours fier d'apporter un renseignement mondain.

Le même dénigrant et caustique Holz raconte (juin-juillet 1826) une petite histoire assez peu édifiante, épisode de « roman comique », où la Unger ne joue pas le rôle le plus éthéré.

— Il (le musicien Vivenot) n'a pas eu de chance avec sa fille aînée. Elle était fiancée au flûtiste Drouet... Puis on a appris que celui-ci était marié à Paris et qu'il avait fait la même chose dans différentes villes. On dit qu'il est fils du maître de poste qui a trahi (*sic !*) Louis XVI. Il était si modeste et si comme il faut qu'il a trompé tout le monde.

« Il a rattrapé la Unger à Breslau ». Puis :

. . . « C'était à un concert de la Sontag où il y avait beaucoup de collaborateurs. Sontag, Drouet, moi, etc. Nous dînions ensemble. Après dîner nous allons à Helenenthal, et bien en arrière de nous se perdent Drouet et Unger, en haut de la montagne... Nous avons attendu plus d'une heure, au bout de la vallée. Enfin tous les deux très échauffés, Unger embarrassée et...

Mais décidément le finale de cette fugue est trop scabreux. La pauvre Unger devait, l'année suivante, donner de ses nouvelles à Schindler lui-même et pour *divertir* (janvier 1827 !) le maître qui l'avait reçue si gaie, insouciante et tendre, voici ce qu'il lui raconta.

— J'ai reçu une lettre dans laquelle elle me communique l'aventure, assez désagréable pour elle, de son mariage avec l'architecte royal Nicolini. (Qu'était devenu le Kappelmeister ?) Mais les médecins à celui-là ont défendu le mariage. Elle est très ennuyée parce que M. Nicolini se chargeait de payer les fortes dettes de sa mère. Elle reviendra ici en avril. *Drouet lui avait fait des offres de mariage*, mais il l'a lâchée.

« Holbein lui avait proposé de l'épouser. A présent je suppose qu'elle veut renouer cette liaison, car elle a joint une lettre pour que je la lui fasse tenir ici. Il a de l'argent et les moyens de payer les vingt-cinq mille florins de sa mère.

[— . . .]

— La mère est une bonne femme, mais elle a une passion

abominable : celle de faire des dettes et de se porter caution pour d'autres personnes.

Tels étaient les mesquins scandales dont en entretenait à la veille de sa mort le grand idéaliste si sévère sur la morale. Heureusement d'autres chanteurs et chanteuses nous ramènent dans des régions où règnent des préoccupations plus purement musicales.

D'abord, au cours de l'été de 1823, un « chanteur de Cassel » lui rend visite. C'est un enthousiaste sincère et il s'exprime avec distinction. Il lui exprime sa reconnaissance pour la joie que lui ont causée ses œuvres. « Cet hiver, nous avons exécuté toutes vos Symphonies avec l'orchestre de la Cour, sous l'habile direction de Spohr.

« Tous les habitants cultivés de la ville m'ont chargé de leurs compliments pour vous. (Lorsqu'on sait le charme de raffinement et d'art qui régnait à Cassel, la commission n'était pas sans valeur). Spohr conserve le bon goût dans notre petite cité. Dieu soit loué, le goût de villes comme Vienne n'a pas de prise sur nous. (Encore une parole qui ne pouvait déplaire).

« Nous avons joué aussi *Fidelio*, et tout le monde attend avec impatience un nouvel opéra de vous. »

Puis revenant sur des questions qui semblent avoir fort intéressé Beethoven :

— On ne comprend plus la bonne composition à Vienne.

[—...]

— Cela semble une maxime de l'Autriche que les génies doivent y mourir de faim. Exemple : Mozart.

— Chez les Italiens la cuisinière chante aussi bien que la reine.

— En Allemagne les chanteurs existent pour les compositeurs. En Italie ce sont les compositeurs qui existent pour les chanteurs.

Ce dernier trait pouvait bien être pour Rossini qui disait avec une malice assez dénuée de conscience artistique : « Ma musique n'est pas terminée encore ; les chanteurs y travaillent. » Beethoven paraît, aux intervalles de l'écriture, avoir remercié le chanteur de Cassel, en se faisant entendre au piano, comme il le souhaitait.

Une autre artiste semble avoir éveillé sa curiosité, la

Schrœder (Mme Schrœder-Devrient), alors en sa première jeunesse et dans toute la ferveur des débuts, et demeurée légendaire interprète de *Fidelio* du point de vue dramatique. (Voir *Mémoires* de Berlioz.)

Le prince Lichnowsky (mars-avril 1823) parle d'elle en ces termes :

— Pour le chant la Sontag est meilleure. Elle a une grande hauteur et une bonne intonation. Mais quant au jeu et à la force, c'est la Schrœder.

Une singulière passion semble avoir animé, à l'égard de Beethoven, la Cibbini. L'éditeur Maurice Schlesinger venant le visiter lui raconte (été 1825) quel enthousiasme cette étoile avait manifesté à l'audition d'un de ses Quatuors. Puis, après lui avoir demandé quelques œuvres à publier, soudain il revient à la charge, en lui posant à brûle-pourpoint cette question :

— On a dit que vous alliez épouser la Cibbini. Est-ce vrai ?

Plus tard, lors du dîner à l'*Homme sauvage*, le même Schlesinger, qui ne semble pourtant pas dépourvu d'esprit, recommence... faut-il dire : sa commission ?

— La Cibbini était aujourd'hui tout à fait transportée (à un concert où sans doute prenaient part Beethoven et ses œuvres). Elle ne vous a pas un instant quitté des yeux.

[— ...]

— Pourquoi pas ? Elle n'est pas mal.

Est-ce d'elle qu'il s'agit dans cette dernière réplique ?

— Elle est fiancée au comte Wimpffen.

Cette même année 1825, enfin, intervient dans les Cahiers un autre nom de femme remarquable, la Schechner, que Schindler demande ainsi à présenter au maître. On reconstitue sans peine, d'après les réponses, la curiosité qu'elle a pu inspirer à celui-ci.

— Elle désire vous connaître. Vienne n'a jamais connu sa pareille.

— C'est un *portentum naturæ*. (Schindler n'est pas avare de latin, nous le savons.)

— Si la bonne jeune fille avait un nom italien, elle serait une des grandes merveilles du monde.

— La nature l'a si bien comblée à profusion qu'elle aurait pu encore fournir l'étoffe pour trois autres.

— La Milder (Milder-Hauptmann, voir correspondance de B.) reste beaucoup en arrière d'elle.

— Vous ne verrez pas une beauté, mais une brunette à l'air assez sage. A côté de l'art elle s'occupe du ménage, parce qu'il y a là six enfants qu'il faut soutenir avec les revenus. Elle a seulement chez elle sa mère, une sœur et un frère.

Il faut abréger les préparations et renseignements préalables à cette présentation, qui ne devait pas avoir lieu si vite ! En février 1827 seulement, Schindler reparlait encore de la Schechner au milieu d'un entretien sur les mauvais procédés du frère Johann et sur le testament en faveur de Karl. Une digression sur la représentation de *Semiramis*, en pleine fureur rossinienne, amenait ceci :

— Si on avait en Allemagne des chanteurs comme Lablache et la signora Lalande, on pourrait être fier.

— Ces gens-là étudient, et c'est pour cela qu'ils donnent quelque chose. (Mais alors les Allemands, contrairement à l'assertion du « chanteur de Cassel », n'approfondissaient-ils pas tant la *Coloratur* ?)

— . . . . . ?]

— La Schechner appartient à cette classe. Toutefois sa voix n'est pas assez souple pour qu'elle puisse faire ce chant coloré.

— Sa voix est colossale. (On est aussi impatienté que Beethoven lui-même. Schindler ne pouvait pas trouver un autre mot ?)

Dans le dernier des Cahiers, la mort est à la porte. Le Dr Wawruch a donné sa consultation. Une angoisse plane sur ces pages. Et, parmi l'incohérence des visites, des agitations, Schindler :

— La Schechner demande de vos nouvelles.

[— . . . ?]

— Duport ne veut plus la faire chanter. Mais le public lui en voudra.

[— . . .]

— *Quand vous irez mieux* elle souhaite de vous voir.

Mais, après les médecins, quelques jours plus tard, après les amis intimes, après le prêtre même qui vient de faire sa *dernière* visite :

— Mlle Schechner viendra demain.

Et voici bien le dernier roman de Beethoven :

— Je suis immensément heureuse de vous connaître.

. . . . .

— J'ai eu tant de chance avec le *Fidelio* !

— L'admirable *Adelaïde* a décidé de ma fortune. Elle a été la cause que je me suis donnée à la carrière théâtrale.

. . . . .

— Lorsque j'étais à Munich, j'avais tant désiré (Schechner emploie même une tournure incorrecte) connaître le maître de tels chefs-d'œuvre !

Nous avons un peu abrégé l'émouvante et charmante banalité du dialogue. Cela suffit. On aime à penser qu'un des derniers regards du musicien, qui cette fois ne se fâchait point, contre sa coutume, d'un rappel de la trop fameuse *Adelaïde*, s'est arrêté sur le joli visage d'une jeune femme partagée entre le ravissement et les larmes.

IMPORTUNS, FAMILIERS, MUSICIENS, ETC.

Le soleil ne gagne pas d'argent.

Il n'en attire pas moins les humains qui exigent beaucoup de lui et, sauf dans la religion de Zoroastre, ne se croient pas astreints à la reconnaissance. Beethoven vit graviter autour de lui quantité de gens de toute sorte, fascinés par sa lumière ou alléchés par la possibilité, cependant que lui gagnait à peine sa vie, de faire, grâce à lui ou sur lui, des profits.

C'est pourquoi les quelque dix mille pages des Cahiers bruissent des bavardages, sollicitations, importunités de personnages les plus divers, musiciens, gens de qualité, éditeurs, fanatiques, simples curieux, plus ou moins intelligents, plus ou moins grotesques. Les uns lui apportent un hommage souvent intéressé ; les autres essaient de l'exploiter. Les personnages principaux de cette comédie quotidienne, rien que pendant ces huit années, nous les avons vus jouant leur rôle dans les pages qui précèdent : ceux-ci inconsciemment, ceux-là avec la meilleure intention, le mettant au supplice ou l'obsédant. Nous n'avons donc plus guère à revenir sur le Wagner, le Méphisto, le frère, le neveu et les cuisinières. Il nous reste à donner une idée des principaux types de visiteurs qui vont, viennent, reviennent, ou ne paraissent plus. Comme beaucoup d'entre eux apportent des nouvelles et arrivent de pays divers, il y aurait matière à tracer d'après eux un tableau très touffu et varié de la société et de l'art à Vienne, de l'opinion, même politique, de l'Autriche et de l'Europe à ce moment. On fera donc encore bien des récoltes dans les Cahiers, de même qu'on élucidera ou complétera beaucoup de questions relatives à l'œuvre même du musicien. Mais, sauf pour ce dernier point qui relève de la critique musicale proprement dite, — et ceci, nous l'avons dit, dépasse le but que nous nous sommes

assigné, — un grand nombre, le plus grand nombre des questions, répliques ou cancans est trop indifférent à Beethoven ou trop éloigné de lui pour entrer dans notre travail. Nous avons voulu avant tout l'entendre, ou croire que nous l'entendions parler.

Présentons donc quelques-uns des épisodiques personnages à qui, présents ou déjà lointains, Beethoven, à la veille de mourir, adressait son *Plaudite amici*, cet adieu d'une ironie à laquelle, peut-être, s'il l'a jamais fait, certains de ses biographes n'attachent pas toute sa profondeur.

Les importuns d'abord.

Voici un certain « Stich, di nazione Polaco ». Ce Polonais ne sait pas l'allemand, il faut croire.

— *Mi stima ben felice di conoscer il famoso, e per dicere la verità, Apollo della musica di nostri giorni.*

[— Vous êtes bien aimable.]

— *La stima per suo talento e il dolor per la sua sciagura non finira mai nella tomba.*

[— On vous a assez vu.]

— *Resto con somma stima et sumissione, doittore della medicina, Stich di nazione Polacco.*

Un visiteur, resté anonyme, parle politique au libéral Beethoven (1820) :

— L'aristocratie se soutient encore en Autriche ; l'esprit républicain couve sous la cendre.

— Une fédération des États allemands ? Je n'y crois pas jusqu'à ce que tous les souverains, en telle quantité, abandonnent leurs privilèges. Mais d'ici à là, l'Europe pourrait être engloutie par la Russie.

Opinion qui s'explique par un autre entretien avec l'avocat-poète Bernard :

— En Allemagne, le peuple a à soutenir trente-huit Cours et près d'un million de princes et de princesses. » Il dit également : « En Espagne l'armée n'est pas payée depuis deux ans. Les officiers sont réduits à mendier. L'Autriche a cinquante millions de dettes. »

« Herr David Hamilton », un jeune Écossais :

— Amoureux de la divine musique, est venu ici pour vous

connaître et emporter quelque chose de nouveau de vos compositions qu'il connaît toutes (*sic!*), en Grande-Bretagne.

Un courrier de cabinet part pour Londres (1823) et offre de se charger de ce que le musicien voudra lui confier.

— Monsieur Van Beethoven, vous devriez venir à Londres où l'on vous porterait en triomphe.

— Un ami de Londres m'a écrit que Beethoven est le dieu de la musique. — M. de Beethoven serait heureux du contact avec les Anglais.

— L'Angleterre est presque l'unique pays actuellement où l'on connaisse et rémunère l'art.

Un « monsieur de Leipzig », présenté par l'éditeur Haslinger, « connaît deux médecins qui ont rétabli en quatre à six semaines des gens encore plus sourds que Beethoven, par une méthode simple et facile », et il conclut par ce vœu, qui n'est pas moins efficace :

— Ce jour est le plus beau de ma vie. Que le ciel vous protège ! Il ne peut pas faire autrement.

Un « musicien de Québec » présente des compliments et des protestations d'admiration qui nous seraient indifférents s'ils ne nous apprenaient que Beethoven était apprécié jusqu'au Canada.

Un bon type de raseur est l'administrateur des bains de Guttenbrunnen, qui, en 1825, « fait l'article » à Beethoven en ce moment à Baden. Il lui vante les avantages de l'endroit, et « l'instruction de la fille du propriétaire ; la compagnie de Mlle von Gans, si cultivée, si distinguée, qui serait si heureuse d'accompagner monsieur dans ses promenades comme elle accompagnerait son père (merci mille fois) et il pourrait lire, s'asseoir où il voudrait,... on peut commander des voitures » etc., etc.

Un Anglais, de nouveau, qui écrit en « français ».

— Les meilleures pièces à vendre à Londres sont les duettos pour le *piano-forte*.

[—...]

— Mais je dis pour vous de composer à présent.

— J'ai voyagé ici par le Rhine et la Danau.

— Je suis protestant. La première chose est d'être honnête homme.

— On faite de badinage contre moi en Allemagne. — Moi, je suis garçon. »

Mais voici s'avancer un Hollandais : « De Boër, membre de l'Académie de bildende Kunst. »

— *Ich bin Dilettant.*

— *Nicht verdiene mit die Kunst* (Trop de modestie. Sa profession de foi :)

— *Mahlen und musik sind schwestern.*

— *Die Angenemkheit von Kunste ist ein Gotte's Geschenk an die menschen.*

Ses plaisirs, malgré cet hommage à l'art « présent des dieux » :

— *Essen, schlafen, trinken, und sexe genus hat es sich auch* (! !)

— *Ich spreche* 6 *Sprache* (s'il parle les cinq autres langues comme cela !)

Un étudiant vient de la part de Czerny et se propose pour accompagner Beethoven en Angleterre.

— Je ne sais pas l'anglais, mais je l'apprendrai vite.

Les visites et entretiens des éditeurs sont plus intéressants. Ce sont gens, sinon bienveillants pour ceux de qui ils parlent (ils réservent leurs égards, quand ils ont des raisons, pour celui à qui ils parlent), du moins bien informés, sinon désintéressés, du moins habiles.

Un de ceux qui ont laissé le plus de témoignages de leur manière est Maurice Schlesinger, de qui le nom est demeuré célèbre dans le monde de l'édition. Nous l'avons déjà vu occasionnellement badiner avec Beethoven à propos d'une passion, ou soi-disant telle, de la cantatrice Cibbini pour le maître. Voici (1825) une longue conversation, où il se laisse même aller à faire au début des confidences sur sa propre vie privée, ce qui n'est pas un moyen maladroit d'intéresser le sentimental interlocuteur, meilleur peut-être que l'assaisonnement de grosse flatterie.

— Kulhau m'a raconté que vous avez fait un magnifique canon sur son nom. Il vous enverra la « réponse » demain.

— Je voudrais le publier dans la *Berliner musik Zeitung*.

De complimenteur, Schlesinger devient soudain sentimental :

— Mon aventure est extraordinaire. C'est une jeune fille qui était alors ma fiancée. Mais dans ce monde tout est passager, et l'apparence est si trompeuse ! Un ange au dehors, un démon en dedans, voilà ce qu'est souvent la femme !

— Avez-vous lu *Les Méditations* de Lamartine ? C'est un livre extrêmement poétique et musical.

[Un dîner avait eu lieu avec Kuhlau, Schuppanzig, etc. Beethoven demande de leurs nouvelles.]

— Kuhlau m'a dit : « Je ne sais pas comment je suis rentré à la maison et comment j'ai trouvé mon lit. » (Ce n'est pas un trait d'histoire à citer en exemple aux jeunes enfants qui jouent ses *Sonatines* universellement imposées aux débutants.)

On parle d'un Quatuor à envoyer au roi de France. Schlesinger se flatte de connaître le « gentilhomme du Roi, M. le duc de Damas ». Mais : « Si vous tenez à avoir un cadeau de valeur, il vaut mieux l'empereur de Russie, parce qu'il donne de grandes croix en brillants. »

Weber est mis sur la sellette. « *Freischütz* a eu un succès surprenant. C'est sans doute à cause de la bizarrerie et de la nouveauté du livret (!). Weber écrit maintenant *Oberon*, pour l'Angleterre. Il vient de terminer *Les deux Pinto*. On ne pourra pas rendre en anglais la *Gemüthlichkeit* du lied (d'*Oberon*) qui le caractérise. Cette langue ne s'y prête pas. »

Il était inévitable qu'on parlât une fois de plus des projets de voyage à Londres.

— Vous n'y mangerez pas de bonne soupe, mais la viande est bonne.

A son tour Spontini a son paquet.

— Ce serait une splendide caricature que de le représenter en aigle rouge (allusion à une décoration récente) avec les serres et le bec, et volant !

Puis Cherubini :

— Je viens de dire à votre neveu que vous êtes le dieu de Cherubini. Il a souvent dit à ses élèves que vous étiez le plus grand homme qui ait jamais vécu et vivra.

(Schindler en relisant plus tard la conversation a annoté : « C'était juste le contraire. » Nous le savons ; mais un bon point au *famulus*. Puis vient cet absurde racontar :)

— Cherubini a une haute idée de ses œuvres. Un jour Napoléon critiquait un passage d'une de ses compositions. Il a répondu : « Votre Majesté n'y comprend pas plus que moi à une bataille. » Napoléon s'est montré mesquin et lui a retiré sa situation (?)

Il est de nouveau question de Weber à propos de l'emploi qu'il a fait du métronome en écrivant le *Freischütz.* Puis la conversation bifurque sur la politique, à propos du rôle de Napoléon ainsi que de l'Amérique : Restera-t-elle toujours libre ?

Mais Schlesinger juge le moment venu de passer à la question affaires. Toujours dangereux quand un éditeur, après avoir si longtemps parlé de choses indifférentes, à la fin *se souvient* de demander « des Trios, des Quatuors, des Quintettes, des Ouvertures » et surtout ajoute cette parole menaçante : « Je vous ai dit que je ne marchanderais pas avec vous. »

Schlesinger était d'ailleurs, en même temps qu'un causeur abondant, un convive agréable et facétieux, comme on le voit dans ce dîner à l'*Homme sauvage* où il badina sur la Cibbini, amoureuse de Beethoven. Il y parla aussi de la *Création* d'Haydn, « grande œuvre » et engagea Beethoven à composer aussi une Création ; de Pan, l'Apollon avec des cornes (ce qui n'est pas d'un illettré) ; de Haendel, qui a écrit pour les trompettes des passages que les musiciens anglais sont incapables d'exécuter, du moins en ce moment, les Anglais étant les plus mauvais trompettes qu'on puisse avoir. Un trompette (de quel pays ?) a mesuré ses forces avec l' « Impératrice Catherine (! ! !) ».

Au moment des toasts, M. Smart, organiste anglais et président de la Société philharmonique, qui assistait au dîner, chargea Schlesinger d'écrire à Beethoven qu'il buvait à sa santé au nom de tous les musiciens, ses compatriotes. Un convive inscrivit un « Vive le Quartett ! » qui était vraisemblablement une flatterie à Schuppanzig, chef du quatuor attitré pour les œuvres de Beethoven. On décerna à Carl Holz le titre de « guter Kerl » de bon luron, ce qui dut faire de la peine à Schindler. On but à la santé du neveu, lui faisant beaucoup d'honneur, et l'on souhaita qu'il sortît bientôt

du comptoir du banquier Enkelès, ajoutant ce vœu par trop chimérique : « Mademoiselle Enkelès en prendra bien soin. — C'est une bonne et aimable jeune fille. — Elle a beaucoup d'intelligence, et du cœur, et aussi passablement de talent. »

Enfin l'éditeur eut l'idée saugrenue de demander à Beethoven d'écrire son nom dans le piano, comme souvenir; et il pria le maître de lui laisser conserver ce petit calepin, comme souvenir également... Mais cette fois, ce fut Schindler qui fit la sourde oreille...

Un autre grand éditeur allemand, Tobias Haslinger, fut un des assidus. Sa rencontre est fréquente dans les Cahiers. Intéressé mais serviable, il est estimé de Beethoven. On sait que celui-ci avait envoyé à l'éditeur Schott, à titre privé, un canon accompagné d'une notice humoristique sur Haslinger. Canon et notice ayant été publiés sans autorisation, il se fâcha tout rouge, très mécontent de penser que cela avait pu désobliger un ami.

Entre autres indications, Haslinger en donne d'assez curieuses sur la Censure à Vienne :

— A présent, même les morceaux de musique sans paroles doivent lui être soumis. (On peut dire tant de choses rien qu'avec des notes, sous les régimes absolus ! Mais c'est tout de même aller un peu loin. Beethoven s'étonne d'un exemple cité.)

— Probablement à cause du titre et de la dédicace.

— Il n'y a pas moins de vingt censeurs.

Haslinger, le chanteur Piringer, Fischer et Holz voulurent inviter Beethoven à faire un tour en été (1825) à Trieste et à Venise, en chaise de poste particulière. De ce projet il ne devait rester que le joyeux dialogue suivant :

[— Combien durerait le voyage ?]

— Si Dieu veut, trois semaines.

— Nous commencerions par le calme plat ; la tempête viendrait après.

— Avez-vous déjà vu la mer ?

[— On sait que Beethoven ne la vit jamais].

— Une baleine vous fera les honneurs.

— Ou tout au moins un Haifisch (requin).

— Pourvu que ce ne soit pas seulement une morue!

— Steiner (calembour habituel sur *Stein,* pierre) lui jettera des pierres.

— Fischer (le pêcheur) pêchera des truites.

— Et on coupera Holz (du bois). (Les musiciens, ayant une âme candide et des nerfs à détendre, sont coutumiers de ces plaisanteries inoffensives.)

Haslinger propose un autre jour à Beethoven de publier en quatuor le *Ballet de Prométhée.* Il fut un des derniers visiteurs du malade, à qui il demanda la faveur de publier, quand il serait rétabli, un recueil de ses Valses. C'était peu d'ambition.

On peut assimiler aux éditeurs les facteurs de pianos, qui jouaient un grand rôle dans les organisations de concerts, les mises en relations entre compositeurs et virtuoses, etc. Un des sympathiques est Stumpf, de Londres, facteur de harpes. Nous le voyons apporter des nouvelles de Maelzel, l'inventeur du métronome, avec qui Beethoven se brouilla et qui, par des inventions moins heureuses, tortura ses oreilles et peut-être acheva de le rendre sourd. (Voir au Musée de Bonn ses énormes et barbares engins.) « Maelzel est à Paris. Il court de mauvais bruits sur lui. Il a une boutique où il vend ses automates. » Stumpf fait à Beethoven la cour par trop traditionnelle du « débinage » de Weber : « Le *Freischütz* plaira moins dans dix ans que le *Figaro* de Mozart dans cinquante. » Il raconte des sottises de musiciens : « Je demandais à Kramer quelles étaient les conditions actuellement pour faire un bon compositeur. Il m'a répondu : « Du bruit (*forte*) ; « du bruit (*fortissimo*) ; enfin du bruit (*f. f. f.*). »

Stein est un autre facteur de pianos estimé, que Schuppanzig ne peut pas sentir, le traitant de « maudit juif » dans ses conversations intimes avec son maître : « Il s'est fait un capital avec ses compositions » dont Holz ne paraît pas faire grand cas. « Malheureusement nous vivons à une époque où tout prend la forme commerciale. » (Quoi qu'il en soit, Stein sollicite très instamment de Beethoven la faveur de jouer en public sur ses instruments, « la *Fantaisie* de Moschelès (autre Juif pourtant) paraissant très fade pour ceux qui ont

entendu le grand maître », etc. De toute façon reportons quelque sympathie sur Stein, puisque sa fille, Anna, qui épousa le facteur viennois Stricher, fut une des plus charmantes et dévouées amies de Beethoven en dehors de toute velléité romanesque.

Après ces figures plus caractéristiques, il est fréquemment fait mention des grosses affaires que font, selon les musiciens « sur leur dos », des éditeurs dont le nom est devenu « colossal ». Nous avons vu Holz parler d'Artaria qui, lui, paie bien, aux débuts de son entreprise. Les confidents qui figurent dans les premiers Cahiers (1820) et deviennent plus rares vers la fin, Oliva, par exemple, renseignent sur « le Vieux Breitkopf qui vient d'installer une imprimerie, où son fils sera occupé, parce qu'il a fait des études approfondies, et qui va éditer des œuvres musicales. » (Il a assez bien réussi !)

— Clementi, comme éditeur, « vend très bien les ouvrages dès qu'ils ont été appréciés en Angleterre ». Le Mozart alors (1820) se vendait mieux à Londres que le Beethoven, qui ne tarda pas à se rattraper, tout au moins quant à la gloire.

Il y a cependant un revers à cette médaille : « Les éditeurs de Londres font venir un exemplaire de tout ce qui se publie en musique allemande et ils en font des copies. »

Aussi, en Angleterre « au bout de six mois, Beethoven serait capitaliste ». Et dire qu'on devait lui chanter ce refrain encore pendant six ans !

Passons donc aux musiciens. Ils sont ingénument médisants.

La lutte était dure pour eux et la concurrence multiple, et dans Vienne, ville prodigieusement musicale, ils ne roulaient pas sur l'or. La comparaison avec notre époque ne s'impose pas dans ces pages, mais nous aimons à supposer qu'elle serait extraordinairement à son avantage.

Le plus équitable dans les concours de saccharotomie, qui tiennent tant de place autour de Beethoven, et un des plus judicieux est, sans contredit, le gros violoniste, chef de quatuor, Ignaz Schuppanzig, que sa corpulence (et son appétit) ont fait surnommer Mylord Falstaff. Il casse peu de sucre.

Cette nature placide n'a été troublée qu'une fois, du moins pendant nos sept années. Ce ne fut pas à l'occasion de bourrasques et de sautes de vent comme en subirent les autres familiers, car le maître l'a visiblement en estime complète. « Il n'a pas trop d'esprit, dit le neveu, mais c'est un bon homme. »

Mais une fois, il vint en 1825 se défendre avec indignation contre des calomnies du frère Johann et une intrigue fort louche où celui-ci (de quoi se mêlait-il ?) avait essayé de le faire supplanter comme violon solo par Mayseder. Il fit alors au maître, dont il avait si souvent soutenu les combats, des protestations d'amitié profonde qui n'eurent pas de peine à être acceptées.

Quant à ses appréciations, réflexions, petites nouvelles, en voici des spécimens :

Cahier nº 82, *de* 1823. — Henning est un honnête homme. Ses compositions ne sont pas mauvaises ; mais elles ne sont pas raisonnables.

— Dans ses compositions Ries copie des passages entiers de Beethoven.

— A l'étranger on mange très bien en général ; mais très mal à Berlin. La vie y est très mesquine.

Cahier nº 89, *de* 1823. — Le Juif Moschelès est de retour. Les Juifs en font un tapage terrible. (Schuppanzig est un de ceux qui cherchent à exciter le plus le compositeur contre les Israélites.)

— Si Beethoven voulait faire une édition de ses œuvres par *prémunération* (1), il gagnerait beaucoup. Schuppanzig pourrait l'aider ; il deviendrait riche avec toutes ses œuvres antérieures.

— Weber dit : « S'il plaît à Dieu. » Beethoven dit : « S'il plaît à Beethoven. »

Cahier nº 110, *de* 1823. — Ries vole trop Beethoven. Tous le volent, mais Ries le fait trop ostensiblement. (Le maître se brouilla avec son élève, fils du Ries qui lui avait été serviable dans sa jeunesse. Fut-ce justement ? Il ne paraît pas qu'à part ces hommages trop marqués, indice d'un

(1) Un système de souscription.

tempérament trop peu original, il ait eu des torts très graves. Mais on avait « monté » son maître contre lui.)

Détails intéressants sur un pianiste qui eut une immense réputation et qui, à part un célèbre et fort banal *Nocturne* est totalement oublié, Field.

— Field joue bien.

— Il faut l'entendre jouer Beethoven. C'est une joie rare.

— Un très brave homme et votre plus grand admirateur.

— Je n'ai jamais entendu un pareil traitement de l'instrument. En comparaison de lui tout le reste est... (oh ! Mylord Falstaff !)

— Ce jeune *Bube* (galopin) de Moschelès (encore !) excite à Londres une admiration que je ne puis comprendre.

— Field gagne beaucoup d'argent avec ses leçons ; mais il n'a jamais cent florins à lui : il dépense tout ce qu'il gagne en vin de Champagne.

— Beethoven l'aimerait bien, car c'est un véritable Falstaff. (Enfin, tout s'explique.)

— Hummel a joué à quatre mains avec lui ; mais les connaisseurs comme les profanes ont senti la grande différence.

(Puis dernière raison :)

— Son jeu m'a beaucoup rappelé le vôtre.

Cahier n° 47, de 1825. — Chose curieuse, les Quatuors de Haydn tiennent plus longtemps que ses Symphonies.

— On ne peut pas écouter une Symphonie d'Haydn. (Suit un des coups d'encensoir dans la forme que nous connaissons, puis, un plat richement servi à Cherubini, décidément une des *bêtes noires* de premier ordre ; puis sur d'autres confrères.)

— Je ne veux pas juger Cherubini, mais je cherche toujours l'originalité chez lui. Il n'a pas d'imagination, il se copie lui-même ; avec lui on n'entend que du déjà entendu.

— Eybler m'a dit s'être voué à la musique religieuse « pour que le genre ne soit pas entièrement perdu ». Qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Warzieck est à peine mort qu'on l'a remplacé par

Assmayer, un âne sans pareil. N'est-ce pas une honte que Beethoven n'ait pas cette place ! Un service où il n'y a rien à faire et qui rapporte trois mille florins, quatre cents pour le logement et un équipage de la Cour ! » Il est vrai que, quant à faire, on eût pu remplacer par Beethoven « le plus grand âne qui existe, et si timoré qu'il n'ose rien se permettre ».

Dans le dernier mois de vie du maître, poignée de petites nouvelles et de conseils capables de l'intéresser, de le distraire.

— Hier Czerny nous a fait jouer un trio de sa composition.

— [—. . . ?].

— C'est son premier essai. Je n'ai rien fait jouer de vous pour ne pas l'écraser.

Il le met aussi au courant de l'affaire des Quatuors impayés par Galitzin. « C'est un bon homme, mais vraiment pas riche. Vous feriez mieux de vous adresser ici à l'ambassade, car je ne crois pas que l'archiduc Rodolphe s'adresserait directement au czar pour une affaire privée.

— Il vaut mieux tâcher d'avoir de l'argent peu à peu par la douceur, que par la contrainte.

— Écrivez donc à Pétersbourg, à Franz Böhm. C'est le premier violon de l'empereur, et mon élève. Alors l'orgueil russe sera offensé et ils auront honte, et Böhm sera très honoré d'avoir une lettre de vous ; il prendra l'affaire à cœur.

— Franz Brunswick vient ici pour longtemps. (Mais il n'est pas venu, que nous sachions, voir le pauvre Beethoven.)

— Il a perdu son enfant, mais il en a déjà un autre.

Mélancolie ! Mélancolie dans tout cela ! Finissons-en avec les visiteurs, et mentionnons ceux que nous n'avons pas encore nommés, mais plus ou moins typiques.

Le comte (pas le prince) Lichnowsky, dédicataire de la *Sonate caractéristique*, inspirée par ses amours, personnage zélé, renseigné, et de qui l'avarice et la table affamante font le sujet de quolibets dans le petit cercle. Entre autres nouvelles, il annonce que « Salieri s'est coupé la gorge ». On le voit critiquer sévèrement *Euryanthe* dont la musique ne va pas avec le texte et « est pleine de dissonances forcées », s'intéresser aux études de grec du jeune Karl, etc. L'aristo-

cratique personnage, nous apprend un médisant, « fait un grand commerce des vins de Voslauer ».

De l'avocat Bach, ainsi que du légiste Oliva, nous avons déjà parlé. Joignons-y l'écrivain Kanne. Tous trois sont renseignés sur les choses du jour et sur les événements musicaux. Il y aurait pour la critique encore bien des choses à glaner avec ceux-ci de la vie artistique et littéraire à Vienne, en ces années 1819 et 1827. Mais rien qui désormais se rapporte pour nous assez directement à Beethoven, sauf par Oliva, des détails sur le fils de Mozart « extrêmement vaniteux », qui aura une grande peine à se faire une place dans les pianistes et qui « se serait honoré en cherchant à se rapprocher du maître ».

Parmi les musiciens encore, visiteurs occasionnels, Kühlau, qui outre ses libations et le canon par lui inspiré nous intéresse en ce sens qu'il fit ou dit avoir fait une grande propagande pour Beethoven en dirigeant ses œuvres à Pétersbourg « devant quatre mille personnes » ;

Moschelès, qui servit assez utilement la mémoire du compositeur, comme exécutant et biographe, mais ne dit pas grand'chose de remarquable dans ses diverses visites ;

Reichardt (qui accepta, après le refus de Beethoven, la place de maître de chapelle de Jérôme Bonaparte. Au cours d'une visite de 1825) :

— Je suis tellement ému que je ne puis trouver une parole pour vous exprimer mes sentiments à l'égard de votre malheur et de mon bonheur... Ne pourriez-vous pas plaquer pour moi simplement un accord ?

— Pourriez-vous m'expliquer brièvement comment vous avez fait votre éducation musicale ? Je voudrais connaître le meilleur moyen pour étudier la composition. (Ce maître de chapelle, mais au fait, est-ce bien le même ? s'y prendrait un peu tard. C'est pour lui, en tout cas, que Beethoven écrivit le nom du contrapunctiste *Albrechtberger*.)

Dietz, de Berlin :

— Zelter me disait qu'en sortant de l'Opéra, les tambours et trompettes, sonnant la retraite, au moins le remettaient.

Ce Dietz a le mérite pour nous d'avoir annoncé à Beethoven qu'un « enfant de douze ans », nommé Mendelssohn, et

petit-fils du philosophe (réponse à une question) « promettait beaucoup ».

Doleschalek, enfin, qui apporte des nouvelles de grands succès pour la Symphonie (la *Neuvième* ? ? ?) à Berlin ; qui admire avec ferveur le fameux cadeau des œuvres de Haendel « bien digne des Anglais » et qui met à la disposition de Beethoven sa bibliothèque de deux mille volumes. (Nous sommes en février 1827. Il est bien temps pour tout cela !) « Doleschalek, dit Schuppanzig, pourrait bien être envoyé au Spielberg, car il a l'habitude de dire du mal des grands. »

Dans les visiteurs de la toute dernière heure furent Breuning et son fils. Leur tendresse absolument désintéressée a été dignement louée dans toutes les biographies.

Une visite non moins émouvante fut celle du baron de Gleichenstein, un grand ami de jeunesse, accompagné de sa femme et de son fils ; elle doit être conservée pour cette phrase, sur laquelle on ne saurait mieux finir le chapitre :

— Je viens te demander de bénir mon petit gars (*Bube*), comme Voltaire a béni le fils de Franklin ».

AU PLUS GRAND INSUCCÈS LA PLUS GRANDE GLOIRE

Sa plus grande œuvre a été la cause de ses plus grands tourments et de ses plus amères déceptions. La *Symphonie avec chœur*, rappelons-le en deux mots pour ne pas en répéter ici le complet historique et le beau commentaire de M. G. Prod'homme ainsi que les magistrales pages de Vincent d'Indy, fut donnée deux fois de suite en 1824. Les applaudissements ne furent pas ménagés au musicien, mais ce furent des applaudissements de sympathie plutôt que de compréhension véritable. Les exécutants n'étaient pas encore à la hauteur d'une œuvre si nouvelle, si grandiose et d'une telle envergure. La saison était mal choisie. Les peines pour mettre le concert sur pied furent grandes, les motifs d'agacement sans nombre, les répétitions insuffisantes. Le résultat pécuniaire sur lequel, pour des raisons vitales, comptait Beethoven, fut nul. Sa gloire ne fut pas alors augmentée. Il comptait surtout sur l'avenir, aussi ne tarda-t-il pas, comme disent si bien les bonnes gens, à « faire la croix » sur ce déboire. Mais nous, quand nous sommes en présence de ces sortes d'œuvres qui ont apporté aux hommes tant de courage ou tant d'apaisement, et à ceux qui les ont accomplies rien que des épreuves, nous devrions, en pensée, nous agenouiller en lisant le poème, en contemplant la fresque, en écoutant l'âme du chantre se répandre parmi nous dans le torrent des sons.

Les Cahiers, cette fois, ne laissent pas, pour ce drame, autant de détails saisissants, un tableau aussi complet que pour celui de l'adoption et du suicide de Karl. Beethoven n'y apparaît guère qu'enveloppé, pour ainsi dire, d'un manteau de fierté souveraine, et impatienté par le zèle intempestif, les conseils oiseux, ou les remarques malencontreuses de ses officieux.

Les difficultés et sujets d'irritation avaient commencé dès que s'était posée la question de la salle où sera donnée l' « Académie », ainsi qu'on appelait ces grand concerts de gala. Le cahier 85 contient à ce sujet un bien caractéristique brouillon de lettre dans cet expressif baragouin franco-allemand dont Beethoven se sert dans ses grandes agitations. Pour la seconde audition, Duport ne lui avait consenti que la petite salle de concert. Beethoven commence par le remercier, mais le cœur gros ; mais il renonce en ces termes assez navrants :

« Naturellement qu'on ne peut se lasser encore de payer grand sôme, pour la salle, comme sans cela les frais sont bien bedeutend, o moins 600 florins ; pour le behörde 4.500. Voilà déjà über 1000 fl. et alors encore la taxe du grand besetzung et qu'il restera encore. Quant à moi, malgré la simplicité de mon caractère il faut avouer qu'on. les plus illustres et [les plus éclairés protecteurs de l'art m'ont conseillé de donner le concert] ; (ces mots entre crochets en allemand), mais il ne sera pas un malheur pour la capitale que je ne donne qu'une Académie, je vous suis donc obligé pour la petite salle et je ne donnerai qu'une Académie. Malgré cela je suis prêt de servir toujours naturellement que selon grand chœur, grand orchestre, il faut s'attendre un grand auditoire qu'il n'est impossible petite sale. La Providence m'abandonnera pas, aussi... [A cet endroit les caractères deviennent très confus ; on y distingue les mots : besoin, dommage, donner un tel sale, etc.]

Schindler ici propose la salle du Burgtheater « parce que la salle de la Redoute serait prise par un bal » et qu'il y aurait des frais pour l'estrade des musiciens, etc.

Cette salle de la Redoute avait fait déjà, pour le premier concert, l'objet de discussions entre les intimes. Caroline Unger gentiment, avait donné ses raisons.

— Je vous conseille de prendre la Redoutensaal parce que : 1° vous aurez plus sûrement les douze mille florins ; 2° la musique y fait plus grand effet ; 3° vous n'aurez pas de soucis ; 4° c'est mon opinion.

Quoi qu'il en soit, avait commencé aussi le chapitre horripilant des souscriptions et patronages à obtenir, le non

moins exaspérant des changeurs et des répétitions, enfin tous les préparatifs et le départ pour le concert même. Pour couronner le tout, la déception et les condoléances hypocrites.

Le sujet des courses pour l'organisation est interminable ; il s'y greffe des chicanes entre familiers, des visistes d'importuns qui viennent, vraiment bien à propos ! lui dire « qu'en Russie il gagnerait au moins autant que Hummel » !

Des amis, d'ailleurs bien intentionnés, comme l'éditeur Haslinger et le chanteur Piringer qui, du reste, se montra toujours très zélé et désinteressé dans toute cette affaire, et qui chanta bien, lui conseillent de faire des démarches auprès « des dix ou douze banquiers qui ne pourront qu'être flattés ». Comme cela va bien à son caractère !

Pour le programme, qui comportait, outre la *Symphonie*, des parties de la *Messe* en *ré*, Schuppanzig avise opportunément de ne pas mettre les mots *Credo* et *Agnus* sur l'affiche des théâtres. La Censure interdirait. Beethoven écrit donc un peu plus loin : HYMNES.

Schindler accompagnait Beethoven, pour les invitations, chez les archiducs et dans les maisons de la haute noblesse. On écrit, pendant le parcours en voiture, les noms de Czernin, Esterhazy, le Regierung's President, etc. On fait le décompte des billets de faveur, entre autres trois parterres pour Mlle Unger, deux pour la Sontag, deux à Umlauf, le chef d'orchestre, deux au Dr Bernard (qui a toujours été un conseiller utile) et à la *quatrième galerie* trois pour le frère Johann (les a-t-il revendus ?)

En revanche, Schindler, malgré son zèle, n'a pas toujours des avis heureux. C'est lui qui a conseillé obstinément de « faire chanter une toute petite ariette » par David, entre les formidables chefs-d'œuvre. Ce qui attire des protestations aussi vives que justes de Schick, rédacteur de la *Wiener Zeitung*, très dévoué à Beethoven.

— Ami ! vous voulez introduire cette chanson des rues par David, dans votre programme ! Si seulement il chantait autre chose. Protestez au moins ! Qu'il ne chante pas *di tanti palpiti* ! !

En attendant Schindler se chamaille avec les autres et Schuppanzig écrit :

— Schindler dérangirt tout, c'est-à-dire arrangirt tout.

Et Schindler récrimine, se pose en victime. Passons sur ces choses quotidiennes. Le Frère manquerait à la fête ; il n'a garde. Il joue l'empressé, fait des courses près de Duport, qui l'envoie promener ; « il arrangera tout » lui aussi.

Enfin le moment est proche.

— Il viendra au moins mille personnes *seulement pour te voir*, dit le niais de neveu ; au collège, on dit que tu vas gagner 10.000 florins.

Beaucoup plus intéressante est la petite remarque esthétique introduite par Schindler, à propos des répétitions.

— Umlauf et Schuppanzig s'étonnaient beaucoup, hier, qu'à présent vous changiez tellement vos *tempi* autrefois plus accélérés, et que, en comparaison, tout vous paraisse trop vite.

[— BEETHOVEN. — Ah ! qu'on voudrait connaître la réponse !]

— Maître, votre tout petit élève peut-il vous dire son sentiment ?, Hier, j'aurais voulu vous embrasser à la répétition quand vous nous expliquiez à tous pourquoi vous sentez autrement vos œuvres à présent, qu'à l'époque d'il y a quinze ou vingt ans. Je vous avoue qu'autrefois je n'étais pas d'accord avec les *tempi* parce que je sentais autrement l'importance de cette musique.

— Aussi, aux répétitions de la Josephstadt on voyait clairement que les *Allegro molto* étaient très ralentis. Moi j'en concevais bien la raison : une différence énorme. Combien ressortaient les voix du milieu, qui autrefois étaient confuses au point de ne pouvoir se distinguer.

Umlauf était d'avis que deux répétitions ne suffisaient pas, que lui-même ne s'y reconnaissait pas encore très bien. Schuppanzig disait : qu'on « ne pouvait faire cette musique à la hâte ; qu'il valait mieux attendre encore quelques jours ; les chanteurs ne savaient pas une note ». Tout cela est très encourageant pour le maître qui le lit ! Le Dr Bernard donne des conseils calmes. Tout le monde est excédé. Schindler lui-même reconnaît qu'il y a plus d'opinions contraires que

de personnes présentes. Il faut tout de même partir, avec les inévitables incidents comiques.

— Nous prenons tout avec nous, dit Schindler. Nous prenons aussi votre habit vert, avec lequel vous pouvez très bien diriger au théâtre. On ne verra pas que c'est un vert très sombre.

— Oh ! grand maître, tu n'as pas d'habit noir dans tes domaines ! En quelques jours on peut en faire un noir.

— Il est six heures... Vraiment, oui, j'ai oublié les boucles de souliers, les rubans suffiront.

— Maître, il faut être bien sage et bien doux, et nous obéir.

. . . .

Après le concert, Schindler suffit pour nous décrire l'effet dans ses réponses aux questions anxieuses du musicien, si nous faisons la part de l'intention réconfortante.

— Jamais de ma vie je n'ai entendu applaudissement si cordial et aussi frénétique.

— Le deuxième mouvement de la Symphonie a été interrompu par les bravos.

— Quatre fois le public a crié « *Vivat* ! » et s'est déchaîné en tempête.

— L'harmonie (les instruments à vent, plus richement employés par Beethoven que par ses prédécesseurs) s'est très bien tenue ; on n'a pas entendu la moindre faute.

— Lorsque le parterre applaudissait pour la cinquième fois, le commissaire de police s'est avancé. (Schindler va un peu loin. Puis il s'attribue le succès du programme).

— *Mon triomphe* est énorme. A présent je peux parler franchement : je craignais bien que la messe fût défendue, car j'avais entendu dire que l'archevêque protestait. A présent, *pax tecum*.

— On dit que vous avez employé (dans la *Messe*) au lieu du double contrepoint, le quadruple.

Une information qui a dû être très sensible à Beethoven parmi tout cela :

— Karl a vu porter Zmeskall en litière à son fauteuil. (On sait l'amitié du gentilhomme violoncelliste.)

— Le Frère a péroré.

[— BEETHOVEN — ... ?]

— Il est plus facile de venir à bout de dix chanteurs que d'une cantatrice.

Consolation platonique et qui devenait de plus en plus exaspérante, mais qui donne le résultat net.

— D'une pareille Académie résulterait à Londres et à Paris douze ou quinze mille florins ; ici pas même autant de *gröschen*.

[On sait que Beethoven faillit s'évanouir (s'évanouit, dit la légende, que des documents précis ne confirment pas dans les Cahiers) ; en tous cas l'intervalle qui suit cette phrase explique assez la suivante.]

— Si au moins *cette canaille* (il ne s'agit de rien moins que de l'aristocratie viennoise à qui on avait fait cette concession de lui donner David et le *di tanti palpiti*) était venue au concert pour vous prouver son estime ! En bref, notre noblesse, au diable ! (Il y a, comme on voit, des choses qui peuvent valoir des indulgences à Schindler).

[BEETHOVEN. — De quoi parlez-vous en ce moment ?]

— Nous parlons de l'adresse exacte du caissier pour qu'*il* ne puisse pas nous tromper. (Qui est cet *il* ? La réponse suivante l'explique) :

— C'est la faute du Frère.

Là-dessus exécution en règle dudit et de sa façon indiscrète et stupide de se comporter au concert.

[Il est visible que Beethoven, à force de s'entendre rabâcher sur Londres, s'est écrié que cette expérience le décidait à partir. Ceci le prouve :

— Si nous faisons le voyage, vous me promettez de bien aller jusqu'à Londres et de ne pas revenir sur vos pas quand nous serons à Prague ?

La seconde audition ne devait pas être réparatrice. Nous avons vu déjà les difficultés pour la salle. De longues discussions eurent lieu dans le petit cercle sur les dépenses et les recettes, le prix des places, etc.

Ici encore le rédacteur Schick émit le meilleur avis dans l'intérêt de Beethoven. Il déconseilla formellement le concert pour l'été et donna les raisons pour lesquelles on aurait en hiver la salle de la Redoute, *un meilleur orchestre*, le patronage de la Cour, etc.

— C'est une honte, disait-il, de voir *vos œuvres maltraitées par de mauvais artistes,* et devant une salle vide. Votre valeur est trop haute pour risquer de pareilles vicissitudes.

La même triste comédie recommença. Schindler avant le concert exhorta le maître à la patience. Le Frère se fit rembarrer par Duport, qu'il menaçait sans mandat mais en se disant l'intermédiaire du maître. Au reste Duport comprit tout de suite après qu'à cause de Beethoven « il ne faut se fâcher de rien avec les grands artistes ».

Beethoven n'avait pas encore commandé son habit noir.

— Mais, au nom de Dieu, disait Schindler au départ, prenez les cordons noirs.

— Umlauf et Schuppanzig vous font prier de vous dépêcher. Sans cela ils commencent sans vous.

— Ne prenez-vous pas le chapeau tricorne ?

[— ...]

— Oui, oui, mais seulement vite !

Avant de partir le neveu Karl avait dit le dernier mot sur le bénéfice :

— Heureusement tu as accepté les cinq cents florins parce que les frais et le prélèvement du tiers de la recette ne t'en auraient pas laissé autant.

— Duport ne gagne rien. Tous les choristes et musiciens de l'orchestre ont été payés. Ils savaient que cela devait servir à Duport, et personne n'a voulu jouer gratis. *Si on avait su que c'était à ton bénéfice* (les amis n'avaient oublié que de faire savoir cela !) beaucoup de gens seraient venus.

— Duport, confirme Schindler, a dû se montrer et payer d'avance. Schuppanzig dit qu'il a été archirustre.

Quant au concert lui-même, c'est le neveu encore qui nous en donne un aperçu :

— Ce n'était pas plein, parce que beaucoup de gens sont à la campagne (Schick, on le voit, ne s'était pas trompé). D'autres ont été effrayés par le prix des places. Une partie des spectateurs étaient outrés à cause de l'air de Rossini. J'étais dans la salle et j'ai bien entendu les appréciations mécontentes à ce sujet. Stadler (le critique hier encore venu à résipiscence) était au milieu d'un groupe et se moquait...

— [— ... ? » Quelle détresse on devine dans la question !]

— Non, cela ne peut pas te nuire. Seulement les gens s'étonneront que tu profanes tes compositions en les mettant pour ainsi dire dans la même catégorie que les airs d'orgue de barbarie de Rossini. (Charmant petit mufle !... Mais faites donc des concessions à des amis qui se disputent, se desservent et vous affolent !)

Nous ne parlerons pas du fameux déjeuner au Prater qui suivit un de ces concerts, et qui a été raconté en détail par tous les biographes ; de la colère de Beethoven qui avait assez de tous ces maladroits, de ces artistes de second ordre, de ces mouches du coche.

Nous notons seulement une phrase du cahier qui appuie l'un des traits caractéristiques de l'incident. On se rappelle que Beethoven, déjà trop porté à des dispositions moroses, fut totalement poussé à bout par un des invités mal inspiré qui lui suggérait, pour sa gloire, de faire des coupures dans les morceaux de sa *Messe* qu'on venait d'exécuter. Or, un des Cahiers de cette même saison porte cette réponse sabrée par la main même du maître, à un conseil du même genre :

« Ne me dites plus rien pour abréger la *Messe* ! Je l'envoie telle quelle. »

Comme on comprend qu'au coin de son poêle qui tire mal, en décembre de cette année 1824, sa plus glorieuse et sa plus désastreuse, se remémorant tant d'écœurements, il se griffonne de son lourd et impétueux crayon, ce diptyque en six mots :

Aujourd'hui pluie	Heute regen
Grêle	Hagel
Midi de la France	Südliches Frankreich
Aller là-bas ! Là-bas !	Dahin ! Dahin !

LA TRAGI-COMÉDIE MÉDICALE

Il fut un temps où psychologues et médecins croyaient avoir expliqué tout le mystère de l'œuvre d'art en déclarant que « le génie était une névrose ». Mais où sont les théories de Moreau de Tours et les psychologues d'antan ? Dire, avec les moralistes, que le mal et les souffrances sont « la rançon du génie » ne nous avance guère plus. Acceptons simplement que les souffrances d'un homme de génie nous frappent plus vivement par le contraste avec la beauté de son œuvre, la grandeur de son caractère. L'histoire s'emploie à faire ressortir cette opposition d'injustice et la science, à son tour, dit son mot. Si les médecins d'alors n'avaient pas été des ânes ! Si l'on avait pu alors appliquer telle méthode, prescrire tel remède, soulagement et gloire de notre époque infaillible !...

Il est possible qu'on eût, de notre temps, vu clair dans les maladies de Beethoven et qu'on eût prolongé sa vie. Mais il est mort et il ne nous reste, pour nous consoler de la perte de la *Dixième Symphonie* commencée et du *Faust* projeté, que la burlesque amertume de l'éternelle comédie médicale. La compensation est mince, si le spectacle ajoute une scène au *Malade imaginaire*, aux *Morticoles* et au *Dilemme du docteur*. Assistons-y un instant.

L'atavisme de Beethoven a été raconté maintes fois en détail, ainsi que les infiniment douloureux débuts de la surdité. Si dès l'enfance le premier le conditionne de quelque fatalité pour un avenir, lointain encore tant il y a de force, d'ardeur et de lumière dans l'homme jeune, on peut considérer, dès les avertissements de la grande affliction, l'homme mûr comme un « grand malade ». Ce n'est pas un stoïcisme et une vertu comme les siens qui se préoccuperaient de malaises sans importance. Le miracle, — et cela ressort des documents que nous publions, relatifs aussi bien à ses maladies

qu'à ses soucis matériels et moraux, — est qu'il ait pu s'absenter de sa misérable « guenille » et vivre en même temps sa triste vie humaine et sa magnifique vie poétique. *Jamais une œuvre de lui ne reflète son mauvais état de santé.* Une fois seulement il célèbre le bienfait d'une convalescence. Partout, rien que sa passion, son rêve ou son enthousiasme. Ses plus grandes œuvres émanent de lui dans les années mêmes où un juste diagnostic le déclarerait condamné dans un prochain délai. Trop constant avec sa devise, *durch Leiden Freude*, « vers la joie, à travers la souffrance », il songe encore plus à épandre de la joie sur les hommes qu'à l'accaparer pour lui-même et il la chante avec plus de richesse que jamais, au temps où ses maux ne lui laissent presque plus de répit.

Il est si peu guidé, si peu assisté ! Les médecins (d'alors) sont si pressés, si peu observateurs, si peu chercheurs ! Son imbécile de frère pharmacien l'accable de sots conseils. Heureusement il n'a pas la moindre confiance en lui ; sans cela il serait sûrement expédié dans un autre monde. Ses domestiques n'ont pas pour lui la moindre attention, le moindre de ces soins qui rafraîchissent et réconfortent. Ses médecins, nous les verrons tout à l'heure à l'œuvre. C'est Beethoven seul qui, à tâtons, essaie de se rendre compte de ses maux et de leurs palliatifs. De là les innombrables notes qu'il prend sur son calepin, quant aux livres de médecine, aux stations thermales, aux pharmacopées.

« Puis-je aller au Carolinen Bad qui est ouvert plus longtemps et où il y a peu ou pas de monde ? »

« Il y a à Vienne tel endroit où l'on peut prendre des bains à la juste température en hiver. »

« A Grätz on trouve des désinfectants pour les appartements. »

Autre recette « pour combattre l'humidité des murs ».

Cent autres adresses ou formules de ce genre, dont il suffit d'avoir donné ces exemples, prouvent que personne, sauf parfois Karl avec assez de bon vouloir dans les premiers temps, ne se préoccupe de lui rendre la vie moins agaçante grâce à de ces riens qui l'adoucissent un peu.

Mais voici le Dr Braunhofer qui fait son entrée (1825) !

— Le matin, du chocolat, *mais* sans vanille !

— Pas de vin.

[— BEETHOVEN *à Karl* : « Qu'est-ce que te dit le docteur ?]

KARL. — Pour toi de la soupe au persil. Pas d'œufs, puisque tu n'as pas d'appétit pour cela.

Dr BRAUNHOFER. — Patience ! Une maladie ne s'en va pas en un jour.

LE MÊME, *à une autre visite.* — Ces idées de fortifiants sont des lubies de médecins ignorants qui n'ont pas l'idée de la force vitale elle-même.

— Point de ces médecins qui vous saignent, puis vous ordonnent du vin de Chine et autres choses soi-disant fortifiantes !

LE NEVEU, *après la sortie du médecin.* — Staudenheimer aussi t'avait défendu le vin.

[— Mais Staudenheimer me paraissait plus fort.]

— Alors fais revenir Staudenheimer.

C'est tout de même Braunhofer qui revient. Voici le principal des trois autres visites.

Première. — Il faut vous occuper le jour si vous voulez dormir la nuit. — Pour vivre longtemps il faut vivre selon les lois de la nature. — Un peu de plus (allusion aux dîners à la brasserie) vous auriez une bonne inflammation d'intestins. — Si vous prenez un spiritueux, vous serez de nouveau bientôt très affaibli. — Pensez donc que la constitution change avec les années ! (Voilà le malade bien avancé.)

Deuxième. [Beethoven voudrait faire de ces grandes promenades qui lui sont si bienfaisantes.] — L'air est encore humide. Un peu de patience.

Troisième. — Non, pas de bains sulfureux, trop excitants. Même le bain de propreté ne doit pas durer plus d'une demi-heure. (Il n'est pas téméraire de supposer qu'un autre docteur recommanderait les bains, surtout les sulfureux). — Éviter toute boisson échauffante et mets pareillement. Éviter la trop grande fatigue physique. — Le corps reçoit sa force par des mets nutritifs, mais pas de boissons trop fortes. — Prenez du vin, mais pas pur. — Votre esprit est une force stimulatrice assez puissante. Si vous ajoutez des stimulants, vous serez bientôt usé et vous succomberez.

— *Pour l'ouïe, rien à faire.* Pour le moment, bon régime, etc., etc.

Merci infiniment, Dr Braunhofer ! Passons à votre confrère, le Dr Wawruch.

Celui-ci soigne Beethoven par la soupe au persil et l'essence de framboise !

— Mettez beaucoup de persil dans la soupe, ou de céleri.

[— BEETHOVEN. — Qu'est-ce que vous pensez de l'Homéopathie ?]

— Les Homéopathes ! Ils ne savent même pas ce que c'est qu'un *Inziliontel* !

Qu'était ce savant personnage ? D'après Holz :

— Le Dr Wawruch a une grande clientèle, mais il traite toutes les maladies de la même façon. Il est trop timoré. Il n'y comprend plus rien dès que le malade s'éloigne de ses maladies ordinaires.

Cependant Beethoven continuait, lui, d'essayer de comprendre. Il notait des indications, obscures pour nous, mais qui accusent sa constante préoccupation, les choses sur lesquelles il désirerait être fixé.

« *Streusand*... Fièvre scarlatine... affection catharrale... »

Et soudain cette note prodigieuse, aussi émouvante, qu'elle soit l'écho d'une humeur noire ou la conclusion d'une méditation philosophique, ou une énorme et amère facétie :

« SUR LA MORT DE FEU BEETHOVEN. » (Ou « à la mort », projet de poème ou de composition ?)

Cette hantise persistante de comprendre et de connaître ce que les médecins semblent n'avoir ni compris, ni connu, s'est manifestée un jour par un trait singulier, de nature à faire faire fausse route aux esprits pessimistes, ou portés aux déductions trop rigoureuses et trop simples. Trait que l'on ne peut toutefois, malgré son caractère délicat, se dispenser d'omettre, car on peut et on doit réfuter ce qu'ont écrit à ce sujet certains beethovenistes. « Au moins, je vais toucher une étrange matière », mais on arrive à des vues pures par des chemins qui ne le sont pas.

Parmi ses mementos de librairie. Beethoven a noté, en

1819, un ouvrage (de L. V. Legunan) sur « l'art de connaître et de guérir toutes les contagions... » de ces maladies qui, contractées dans la jeunesse condamnent toute la vie à une honte imméritée et aux constantes angoisses. De cette notation l'on a tôt fait de conclure que tel avait été son malheur. Le rigoureux Thayer, son plus complet biographe, plus riche de documents que de critique, a décidé, avec sa tournure d'esprit puritaine et sur la foi d'une assertion de Frimmel, autre beethoveniste, formellement dans ce sens. Quelle responsabilité pour un historien qu'une telle fausse note, quel que soit le mérite de ses travaux ! Nous ambitionnerions d'avoir indiqué, au contraire, les éléments d'une réfutation plus solide que leur affirmation, et ce n'est pas sur des circonstances atténuantes, ni sur l'habituelle formule de compassion, que nous la fonderions. Les éléments en sont très simples d'ailleurs, et d'autant plus forts.

Rien, d'abord, dans la première jeunesse même de Beethoven n'autorise cette pensée. Cette jeunesse est de bonne heure accaparée par les tâches professionnelles, les devoirs de famille, si impérieux, la pauvreté si digne, si courageusement acceptée et sans cesse vaincue. La vie se passe dans un milieu austère, dans une petite ville portée au soupçon, prompte aux bavardages, féroce pour les défaillances. Puis viennent les succès, l'enthousiasme de créer, les passions exaltées mais platoniques pour des jeunes filles d'une classe supérieure, les Thérèse de Brunswick, les Giulietta Guicciardi et autres, frivoles mais saines, et d'ailleurs s'amusant plus du musicien qu'elles admirent qu'elles ne répondent à son lyrisme. Même à ce moment de sa vie mondaine Beethoven ne montre aucune frivolité ; il ne transige jamais avec la morale la plus sévère. Il n'admet, dans les rapports avec la femme, que le mariage et la paternité.

Pouvons-nous une seule minute admettre qu'avec l'âme que nous lui connaissons, il se fût donné des excuses hypocrites ; qu'une de ces phrases qu'il lui échappe de s'écrire dans les heures d'examen de soi, de désespoir, de confiance, de lutte, ne sortirait pas malgré lui de son crayon fébrile ? Rien, absolument rien, pour le psychologue le plus subtil, le plus scrutateur, ne se rapporte à une telle préoccupation.

Lui, si timide dans ses plus grands enjouements (voir les entretiens avec Caroline Unger, etc.), si désireux encore de trouver une femme, d'avoir des enfants, à l'époque même où déjà ses maladies prennent un caractère sérieux, si parfaitement droit et scrupuleux, ne craindrait point la pensée de transmettre à ces êtres souhaités le plus affreux des virus !

Ce n'est pas le seul argument dans l'ordre moral. Un biographe, très distingué d'ailleurs, s'est appuyé sur une lettre de Beethoven écrite en 1810 à son intime ami Wegeler et où il est dit : « Oh ! la vie est si belle ! mais pour moi elle est à jamais empoisonnée. » Or, il aurait fallu citer tout le passage. Quoique connu, il est assez douloureusement beau pour être répété : « Depuis quelques années toute vie un peu calme et tranquille a cessé pour moi... Je serais heureux pourtant, peut-être un des hommes les plus heureux, si le démon n'avait pas établi son séjour dans mes oreilles. Si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas volontairement renoncer à la vie, tant qu'il n'a pas encore accompli une bonne action, depuis longtemps je ne serais plus, et de mon fait. » *Puis la phrase sur la vie empoisonnée* qui ne s'explique que par ce qui précède, et, tout de suite après, d'autres sujets. Nulle énigme là-dedans et nulle arrière-pensée. Beethoven a trente ans ; il est en pleine force ; aucun indice qu'il ait d'autre épreuve physique. Il prend l'étrange note (et encore pas si étrange, car qui peut dire quelles associations d'idées suscitent la curiosité chez ceux à qui rien de ce qui est de l'homme n'est étranger ?) ; il la prend en 1819 *au moment où il se prépare à assumer la tutelle de son neveu, à veiller sur l'éducation et la conduite, et l'avenir de l'héritier désiré de son nom* ! Rien que cette dernière raison devrait suffire, mais nous voulons aller jusqu'au bout.

Historiquement, que nous dit-on ? Beethoven jusqu'en 1815 fut soigné par Bertolini, assistant du Dr Malfatti (avec qui nous ferons aussi connaissance), et entretint avec celui-là une longue correspondance où il entrait dans le détail et « l'origine de ses maux ». En 1831 Bertolini, avant de mourir du choléra, fit brûler cette correspondance. Stricte observance du secret professionnel. Est-ce là une preuve, ou même un indice ?

Reste le point de vue médical sur lequel nous n'avons point la puérilité d'émettre une prétention. Mais nous pourrons du moins remarquer qu'à aucun moment, aucun des symptômes connus n'apparaît dans les nombreux témoignages des Cahiers relatifs aux maux qui préoccupent Beethoven et qui sont plus ou moins bien soignés par ses médecins. Ces Cahiers, nous l'avons assez vu, sont des témoins implacables. Les médecins connaissent tous, même les plus ignares, le remède spécifique. Le butor de Johann n'aurait pas manqué d'étaler à ce sujet sa science au lieu de conseiller son intempestive valériane. Enfin, à aucune période de ses afflictions Beethoven n'a présenté les manifestations de paralysie générale, qui, comme chez un Maupassant, vers ce même âge de la cinquantaine, sont la conséquence si fréquente de l'infection. Aucun des remèdes d'emploi généralisé depuis déjà plusieurs siècles n'ayant été ordonné auparavant, le mal aurait eu chez Beethoven un aspect et des développements effrayants.

Nous voudrions, arrêtant ici une discussion dont la longueur et le côté pénible ne nous échappent point, que l'on se rappelât que nous avons eu dans ce travail pour objet les infiniment petits destinés à faire plaindre et aimer davantage l'infiniment grand. Revenons au chevet de Beethoven, et pendant sa dernière maladie.

De longues visites de Wawruch et de longues conversations où prennent part Schindler, Johann, Karl et jusqu'au petit Breuning et son père, précèdent une première opération de l'hydropisie. Wawruch, après cette opération :

— Dieu soit loué ! Cela s'est bien passé.

— [—... ?)]

— Vous sentez-vous plus léger ? — Avez-vous senti la piqûre ? — Restez sur le côté. — Nous allons mesurer l'eau. — Cinq mesures et demie.

— Vous vous êtes tenu bravement (*Ritterlich*) (décembre 1826).

Janvier 1827. L'opération n'a pas été concluante. Nouvelle grande consultation, et cette fois, en plein, la comédie médicale. Wawruch prétend que le malade est rempli

d'air, et non point d'eau. Seybert soutient que c'est de l'eau surtout ; il trouve d'ailleurs que Beethoven est bien portant. Malfatti, à son tour, est pour la thèse de l'air. La querelle devait durer longtemps encore après la mort de Beethoven, et Wawruch, publia un mémoire pour prouver (en 1842) que... sans doute le malade n'était pas trépassé dans les règles.

Schindler se fait auprès du malade le champion de Malfatti, il lui vante la « clairvoyance avec laquelle il a fait contre l'autre professeur le diagnostic de Beethoven ».

Tout en causant musique et nouvelles de l'Opéra ; consolations banales :

— D'ici à là vous ne pourrez guère entreprendre de grands travaux, je veux bien le croire, mais cela s'améliorera bientôt.

— Malfatti a dit au professeur (Wawruch ?) qu'il avait sauvé de la mort Smetana (autre médecin) par un remède simple. Les médecins le considéraient comme perdu.

Autre opération. L'infirmière écrit des détails sur la façon dont elle vient d'avoir lieu.

SCHINDLER. — L'opération a très bien marché. *Le professeur faisait des plaisanteries pendant ce temps-là.* (Toujours bien inspiré, Wawruch ! Ses questions et ses réponses, pendant les visites suivantes, ne sont pas si enjouées, mais remarquablement banales.)

Malfatti demeure maître du terrain. Schindler l'a interrogé :

— Il affirme que vous vous portez plus mal quand vous venez d'avoir des émotions. *Ergo*, a-t-il dit, voilà la raison de l'aggravation de sa maladie.

Là-dessus on parle du testament en faveur de Karl, qui préoccupe le père adoptif que rien ne peut décourager, testament déconseillé par le familier Bach.

Autre opération encore en février 1827, par Seybert. Rien de particulier ; empressements grotesques de Johann, attentions délicates du petit Breuning. Quel besoin de citer le reste, les consolations futiles ? « Le professeur a répété que vous aviez plus de force que jamais. »

Il n'en reste pas moins que Beethoven va mourir, et que

l'un des derniers feuillets du dernier cahier nous donne, pour conclure, ce trait suprême de la tragi-comédie, sous la forme d'une nouvelle fraîchement apportée par Schuppanzig :

— Malfatti a la goutte. Tout son corps est enflé !

Et tout le monde s'intéresse à la santé du médecin.....

COURTE MÉDITATION EN FORME DE CONCLUSION

...Et ce captif fut, il y a maintenant cent ans, délivré, par la mort, des entraves que cherchaient à lui imposer l'égoïsme, la jalousie, la bassesse et les maux corporels. Entraves illusoires d'ailleurs, car si elles furent irritantes ou pénibles, elles ne pouvaient prévaloir contre l'essor de sa pensée ni contre la bonté de son cœur.

C'était le *captif libre*. C'est maintenant le libérateur.

Il a contribué, entre les plus grands esprits des temps modernes, à affranchir l'art et la pensée. Son influence n'a pas agi seulement sur les formes sonores qui sont les messagères du rêve. Messagères souvent trompeuses, parfois même perfides, mais qu'il a, quant à lui, contraintes à n'être jamais que loyales et inspiratrices d'énergies.

Il élargissait ou brisait les formules, non point arbitrairement, et pour produire un effet de nouveauté et pour s'emparer astucieusement des esprits par la surprise et l'attrait de l'étrange ; mais, comme il le disait dans son savoureux patois franco-germanique, « pour cause de *schöner* », pour que cela fasse « plus beau ».

Il voulait à son exemple et à celui des héros antiques, ses modèles, convier les hommes à conquérir la joie par les âpres voies de la douleur (*Freude durch Leiden*). C'est la route redoutable, mais la plus sûre. Combien d'entre nous en ont peur et se perdent par les chemins de traverse ! Du moins son œuvre ne cause jamais, aux plus faibles, aux moins résolus, de défaillance, d'amollissement, et, pour ceux qui sont nés ou devenus forts, elle est et demeurera « le vin vivifiant » qu'il disait broyer dans son pressoir et qui les soutiendra à leur tour.

C'est même, et surtout, pour cela que nous avons mis en scène les taquineries de sa vie lorsqu'elle fut devenue la

plus recluse. Pour cela que nous avons recueilli ces anecdotes mesquines, odieuses, ou piteusement comiques, silhouetté ces personnages-repoussoirs, noté ces frissons passagers du lion qui se secoue un moment dans sa cage, mais demeure LE LION, qui persiste à ruminer son rêve, et qui vit de la certitude de sa royauté. Le moucheron de La Fontaine n'a pas pu faire taire le rugissement de celui-là, et les animaux hostiles n'ont pas du moins décoché leurs faibles ruades à un souverain décrépit.

Cette nouvelle version de la fable est magnifique autant que bienfaisante. Elle nous enseigne à nous garder libres, quelles que soient nos captivités. Les murs plus ou moins étroits de nos prisons n'ont de limites qu'autour de nous, mais il n'en est pas au-dessus de nos têtes. Que l'Artiste présent ou à venir apprenne de Beethoven à s'évader !

On pourra déplorer que la captivité de Beethoven ait été terminée trop tôt, à l'âge de cinquante-sept ans, au moment où la *Dixième Symphonie* qui, mûrissant dans sa tête, allait exprimer l'alliance entre le monde païen et le monde mystique, entre l'épanouissement de l'être et les aspirations de la prière, entre le passé et l'avenir. Mais cette *Dixième Symphonie,* c'est l'humanité qui ne cesse de l'écrire, si lentement sans doute, que nous sommes souvent tenté d'en désespérer, mais qui l'achèvera. Les neuf autres en sont l'immortelle préface qui nous aide à y croire.

Imp. des *Presses Universitaires de France*, Paris. — 1927. — 0.860

